

LETTRE
PHILOSOPHIQUE,
PAR MR. DE V***,
A V E C
PLUSIEURS PIÈCES
GALANTES ET NOUVELLES
DE DIFFÉRENS AUTEURS.

*Nouvelle édition, augmentée de plusieurs
pièces.*



A LONDRES,
Aux dépens de la Compagnie.



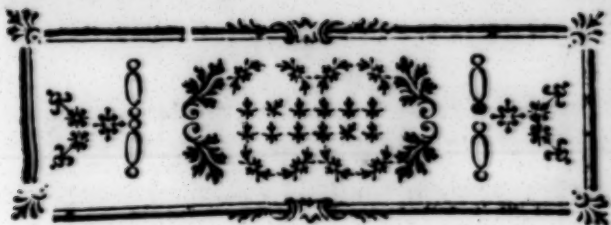
M. DCC. LXXV.



P

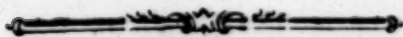
L

H
mi
év
to
Je
on
gl



LETTRE PHILOSOPHIQUE ,

PAR MR. DE V***.



LETTRE SUR L'AME.

MONSIEUR ,

L faut que je l'avoue , lorsque j'ai examiné l'infailible Aristote , le Docteur évangélique , le divin Platon , j'ai pris toutes ces épithetes pour des sobriquets. Je n'ai vu dans tous les Philosophes qui ont parlé de l'ame humaine , que des aveugles pleins de témérité & de babil , qui

s'efforcent de persuader qu'ils ont une vue d'aigle , & d'autres curieux & fols qui les croient sur leur parole , & qui s'imaginent aussi de voir quelque chose.

Je ne feindrai point de mettre au rang de ces maitres d'erreur , Descartes & Mallebranche. Le premier nous assure que l'ame de l'homme est une substance , dont l'essence est de penser , qui pense toujours , & qui s'occupe dans le ventre de la mere de belles idées métaphysiques , & de beaux axiomes généraux qu'elle oublie ensuite.

Pour le P. Mallebranche , il est bien persuadé que nous voyons tout en Dieu ; il a trouvé des partisans , parce que les fables les plus hardies sont celles qui sont les mieux reçues de la foible imagination des hommes.

Plusieurs Philosophes ont donc fait le Roman de l'ame ; enfin , c'est un usage qui en a écrit modestement l'histoire. Je vais faire l'abrégé de cette histoire , selon que je l'ai conçue. Je fais fort bien que

tout le monde ne conviendra pas, des idées
 de Mr. Locke : il se pourroit bien faire
 que Mr. Locke eût raison contre Descar-
 tes & Mallebranche , & qu'il eût tort
 contre la Sorbonne : je parle selon les lu-
 mieres de la Philosophie , non selon les
 révélations de la foi.

Il ne m'appartient que de penser hu-
 mainement ; les Théologiens décident
 divinement , c'est toute autre chose. La
 raison & la foi sont de nature contraire :
 en un mot , voici un petit précis de Mr.
 Locke , que je censurerois si j'étois Théo-
 logien , & que j'adopte pour un moment ,
 commè hypothese , comme conjecture de
 simple Philosophie : humainement par-
 lant , il s'agit de savoir ce que c'est que
 l'ame.

1. Le mot d'*ame* est de ces mots que
 chacun prononce sans l'entendre : nous
 n'entendons que les choses dont nous
 avons une idée ; nous n'avons point d'i-
 dée d'*ame* , d'*esprit* ; donc nous ne l'en-
 tendons point.

2. Il nous a donc plu d'appeller *âme* cette faculté de sentir & de penser , comme nous appellons *vie* , la faculté de vivre ; & *volonté* , la faculté de vouloir.

Des raisonneurs sont venus ensuite , & ont dit : l'homme est composé de matière & d'esprit : la matière est étendue & divisible ; l'esprit n'est ni étendu ni divisible ; donc il est , disent-ils , d'une autre nature. C'est un assemblage d'êtres qui ne sont point faits l'un pour l'autre , que Dieu unit malgré leur nature. Nous voyons peu le corps , nous ne voyons point l'âme ; elle n'a point de parties , donc elle est éternelle : elle a des idées pures & spirituelles , donc elle ne les reçoit point de la matière : elle ne les reçoit point non plus d'elle-même , donc Dieu les lui donne ; donc elle apporte en naissant les idées de Dieu , de l'infini & de toutes les idées générales.

Toujours humainement parlant , je réponds à ces Messieurs , qu'ils sont bien savans. Ils nous disent d'abord qu'il y a une

ame , & puis ce que ce doit être. Ils prononcent le nom de matiere , & décident ensuite nettement ce qu'elle est ; & moi je leur dis , vous ne connoissez ni l'esprit ni la matiere : par l'esprit , vous ne pouvez imaginer que la faculté de penser ; par la matiere , vous ne pouvez entendre qu'un certain assemblage de qualités , de couleurs , d'étendues , de solidités , & il vous a plu d'appeller cela *matiere* ; & vous avez assigné les limites de la matiere & de l'ame , avant d'être sûrs seulement de l'existence de l'une & de l'autre.

Quant à la matiere , vous enseignez gravement qu'il n'y a en elle que l'étendue & la solidité ; & moi je vous dis modestement , qu'elle est capable de mille propriétés que ni vous ni moi ne connoissons pas. Vous dites que l'ame est indivisible , éternelle , & vous supposez ce qui est en question. Vous êtes à-peu-près comme un Régent de College , qui , n'ayant vu d'horloge de sa vie , auroit

tout-d'un-coup entre ses mains une mon-
 tre d'Angleterre à répétition. Cet homme ,
 bon Péripatéticien , est frappé de la jus-
 tesse avec laquelle les aiguilles divisent &
 marquent les tems , & encore plus étonné
 qu'un bouton , poussé par le doigt , sonne
 précisément l'heure que l'aiguille marque.
 Mon Philosophe ne manque pas de prou-
 ver , qu'il y a dans cette machine une
 ame qui la gouverne , & qui en mene les
 ressorts. Il démontre savamment son opi-
 nion par la comparaïson des Anges , qui
 font aller les sphaeres célestes ; & il fait
 soutenir dans sa classe de belles theses
 sur l'ame des montres. Un de ses écoliers
 ouvre la montre ; on n'y voit que des res-
 sorts , & cependant on soutient toujours
 le systéme de l'ame des montres , qui passe
 pour démontré. Je suis cet écolier ouvrant
 la montre , que l'on appelle l'homme , &
 qui , au lieu de définir hardiment ce que
 nous n'entendons point , tâche d'exami-
 ner par degrés ce que nous voulons con-
 noître.

Prenons un enfant à l'instant de sa naissance , & suivons pas à pas le progrès de son entendement. Vous me faites l'honneur de m'apprendre que Dieu a pris la peine de créer une ame pour aller loger dans ce corps, lorsqu'il a environ six semaines ; que cette ame à son arrivée est pourvue des idées métaphysiques ; connoissant donc l'esprit, les idées abstraites, l'infini fort clairement, étant , en un mot, une très-savante personne. Mais malheureusement elle sort de l'utérus avec une ignorance crasse ; elle a passé 18 mois à ne connoître que le tetton de sa Nourrice ; & lorsqu'à l'âge de vingt ans on veut faire ressouvenir cette ame de toutes les idées scientifiques qu'elle avoit quand elle s'est unie à son corps, elle est souvent si bouchée , qu'elle n'en peut concevoir aucune. Il y a des peuples entiers qui n'ont jamais eu une seule de ces idées. En vérité , à quoi pensoit l'ame de Descartes & de Mallebranche , quand elle imagina de

elles rêveries ? suivons donc l'idée du petit enfant , sans nous arrêter aux imaginations des Philosophes.

Le jour que sa mere est accouchée de lui & de son ame , il est né un chien dans la maison , un chat & un serin. Au bout de 18 mois , je fais du chien un excellent chasseur ; le chat , au bout de six semaines , fait déjà tous ses tours , & l'enfant , au bout de quatre ans , ne fait rien. Moi, homme grossier , témoin de cette prodigieuse différence , & qui n'ai jamais vu d'enfant , je crois d'abord que le chat , le chien & le serin sont des créatures très-intelligentes , & que le petit enfant est un automate ; cependant petit à petit je m'apperçois que cet enfant a des idées , de la mémoire , qu'il a les mêmes passions que ces animaux ; alors j'avoue qu'il est comme eux une créature raisonnable. Il me communique différentes idées , par quelques paroles qu'il a apprises , de même que mon chien par des cris diversifiés me fait exactement connoître ses

divers besoins. J'apperçois qu'à l'âge six ou sept ans , l'enfant combine dans son petit cerveau presque autant d'idées que mon chien de chasse dans le sien ; enfin, il atteint avec l'âge un nombre infini de connoissances. Alors que dois - je penser de lui ? irai-je croire qu'il est d'une nature tout - à-fait différente ? Non , sans doute ; car vous voyez d'un côté un imbécille , de l'autre un Newton ; vous prétendez qu'ils sont pourtant d'une même nature , & qu'il n'y a de la différence que du plus au moins. Pour mieux m'assurer de la vraisemblance de mon opinion probable , j'examine mon chien & mon enfant pendant leur veille & leur sommeil. Je les fais saigner l'un & l'autre outre mesure ; alors leurs idées semblent s'écouler avec le sang. Dans cet état je les appelle ; ils ne me répondent plus ; & si je leur tire encore quelques poëlettes , mes deux machines , qui avoient auparavant des idées en très-grand nombre , & des passions de toute espece , n'ont plus aucun sen-

timent. J'examine ensuite mes deux animaux pendant qu'ils dorment ; je m'aperçois que le chien , après avoir trop mangé , a des rêves ; il chasse , il crie après la proie. Mon jeune enfant étant dans le même état , parle à sa maîtresse , & fait l'amour en songe : si l'un & l'autre ont mangé modérément , ni l'un ni l'autre ne rêve ; enfin , je vois que leur faculté de sentir , d'appercevoir , d'exprimer leurs idées , s'est développée en eux petit à petit , & s'affoiblit aussi par degrés. J'apperçois en eux plus de rapport cent fois que je n'en trouve entre tel homme d'esprit & tel homme absolument imbécille. Quelle est donc l'opinion que j'aurai de leur nature ? Celle que tous les peuples ont imaginée d'abord avant que la Politique Egyptienne imaginât la spiritualité , l'immortalité de l'ame. Je soupçonnerai même avec bien de l'apparence , qu'Archimede & une taupe sont de la même espece , quoique d'un genre différent , de même qu'un chêne & un grain de moutarde sont

formés par les mêmes principes , quoique l'un soit un grand arbre , & l'autre une petite plante. Je penserai que Dieu a donné des portions d'intelligence à des portions de matiere organisée pour penser : je croirai que la matiere a des sensations à proportion de la finesse de ses sens ; que ce sont eux qui les proportionnent à la mesure de nos idées ; je croirai que l'huître à l'écaille, a moins de sensations & de sens, parce qu'ayant l'ame attachée à son écaille, cinq sens lui feroient inutiles. Il y a beaucoup d'animaux qui n'ont que deux sens ; nous en avons cinq , ce qui est bien peu de chose ; il est à croire qu'il est dans d'autres mondes d'autres animaux , qui jouissent de vingt ou trente sens , & que d'autres especes encore plus parfaites, ont des sens à l'infini.

Il me paroît que voilà la maniere la plus naturelle d'en raisonner , c'est-à-dire , de deviner & de soupçonner certainement. Il s'est passé bien du tems avant que les hommes aient été assez ingénieux pour

imaginer un être inconnu , qui est nous , qui fait tout en nous , qui n'est pas tout-à-fait nous , & qui vit après nous. Aussi n'est-on venu que par degrés à concevoir une idée si hardie. D'abord ce mot *ame* a signifié la vie , & a été commun pour nous & pour les autres animaux. Ensuite notre orgueil nous a fait une ame à part , & nous a fait imaginer une forme substantiel'e pour les autres créatures. Cet orgueil humain demande ce que c'est donc que ce pouvoir d'appercevoir & sentir , qu'il appelle *ame* dans l'homme , & *instinct* dans la brute. Je satisferai à cette question , quand les humanités m'auront appris ce que c'est que le *son* , la *lumière* , l'*espace* , le *corps* , le *tems* : je dirai dans l'esprit du sage Mr. Locke , la Philosophie consiste à s'arrêter quand le flambeau de la Physique nous manque. J'observe les effets de la nature ; mais je vous avoue que je n'en conçois pas plus que vous les premiers principes : tout ce que je fais , c'est que je ne dois pas attribuer à plu-

seurs
conn
cause
mon
donc
de
appe
avoi
à ce
l'irr
pen
Mr.
ici
bon
l'ho
fan
po
le
dis
m
ne
q
p

fleurs causes, sur-tout à des causes in-
 connues, ce que je puis attribuer à une
 cause connue ; or , je puis attribuer à
 mon corps la faculté de penser & de sentir ;
 donc je ne dois pas chercher cette faculté
 de penser & de sentir dans une autre
 appelée *ame* ou *esprit*, dont je ne puis
 avoir la moindre idée. Vous vous récriez
 à cette proposition ; vous trouvez donc de
 l'irréligion à oser dire que le corps peut
 penser ? Mais que diriez-vous , répondroit
 Mr. Locke, si c'est vous-même qui êtes
 ici coupables d'irréligion, vous qui osez
 borner la puissance de Dieu ? Quel est
 l'homme sur la terre qui peut assurer ,
 sans une impiété absurde , qu'il est im-
 possible à Dieu de donner à la matiere
 le sentiment & le penser ? Foibles & har-
 dis que vous êtes , vous avancez que la
 matiere ne pense point , parce que vous
 ne concevez pas qu'une matiere , telle
 qu'elle soit , pense.

Grands Philosophes , qui décidez du
 pouvoir de Dieu , & qui dites que Dieu

peut d'une pierre faire un Ange , ne voyez-vous pas que , selon vous-mêmes , Dieu ne feroit , en ce cas , que donner à une pierre la puissance de penser ; car si la matiere de la pierre ne restoit pas , ce ne feroit plus une pierre , ce seroit une pierre anéantie , & un Ange créé. De quelque côté que vous vous tourniez , vous êtes forcés d'avouer deux choses , votre ignorance & la puissance immense du Créateur , votre ignorance qui se révolte , la matiere pensante & la puissance du Créateur , à qui certes cela n'est pas impossible.

Vous , qui savez que la matiere ne périt pas , vous contesterez à Dieu le pouvoir de conserver dans cette matiere la plus belle qualité dont il l'avoit ornée. L'étendue subsiste bien sans corps par lui , puisqu'il y a des philosophes qui croient le vuide ; les accidens subsistent bien sans la substance parmi les Chrétiens qui croient la transsubstantiation. Dieu , dites-vous , ne peut pas faire ce qui implique contra-

dicti
vous
vous
que
Bien
à n
fyll
per
Loc
sup
les
&
avo
il f
les
jan
la
ne
ne
la
le
le
qu
pa

diction. Il faudroit en favoir plus que
 vous n'en savez : vous avez beau faire,
 vous ne saurez jamais autre chose , sinon
 que vous êtes corps . & que vous pensez.
 Bien des gens qui ont appris dans l'école
 à ne douter de rien , qui prennent leurs
 syllogismes pour des oracles , & leurs su-
 perstitions pour la religion , regardent Mr.
 Locke comme un impie dangereux ; ces
 superstitieux sont dans la société ce que
 les poltrons sont dans une armée : ils ont
 & donnent des terreurs paniques , il faut
 avoir la pitié de dissiper leur crainte ;
 il faut qu'ils sachent que ce ne seront pas
 les sentimens des Philosophes qui feront
 jamais tort à la religion. Il est assuré que
 la lumiere vient du soleil , & que les pla-
 netes tournent autour de cet astre : on
 ne lit pas avec moins d'édification dans
 la Bible , que la lumiere a été faite avant
 le soleil , & que le soleil s'est arrêté sur
 le village de Gabaon : il est démontré
 que l'arc-en-ciel est formé nécessairement
 par la pluie ; on n'en respecte pas moins

le Texte sacré , qui dit , que Dieu posa son arc dans les nues , après le déluge ,
 un signe qu'il n'y auroit plus d'inondation.

Le Mystere de la Trinité & celui de l'Eucharistie ont beau être contradictoires aux démonstrations connues , ils n'en sont pas moins révéérés chez les Philosophes Catholiques qui savent que les choses de la raison & de la foi sont de différente nature. La nation des Antipodes a été condamnée par les Papes & les Conciles , & les Papes ont découvert les Antipodes , & y ont porté cette même Religion Chrétienne, dont on croyoit la destruction sûre, en cas qu'on pût trouver un homme , qui , comme on parloit alors , auroit la tête en bas & les pieds en haut , par rapport à nous , & qui , comme dit le très-peu Philosophes S. Augustin , seroit tombé du Ciel.

Jamais les Philosophes ne feront tort à la Religion dominante d'un Pays : pourquoi ? c'est qu'ils sont sans enthousiasme , & qu'ils n'écrivent point pour le peuple.

Divi
 il y
 qui t
 sauro
 mond
 comb
 lisent
 mans
 Le r
 extré
 pas d
 taigne
 ni Ho
 Zélan
 de la
 la plu
 eu d'a
 ont e
 Que
 mode
 mais
 lemen
 Cord
 & de

Divisez le genre humain en vingt parties, il y en a dix-neuf composées de ceux qui travaillent de leurs mains, & qui ne sauront jamais s'il y a eu un Locke au monde. Dans la vingtième partie qui reste, combien trouve-t-on peu d'hommes qui lisent ? il y en a vingt qui lisent les Romans contre un qui étudie la Philosophie. Le nombre de ceux qui pensent est extrêmement petit, & ceux-là ne s'avisent pas de troubler le monde. Ce n'est ni Montaigne, ni Locke, ni Bayle, ni Spinoza, ni Hobbes, ni Strambourg, ni Colins, ni Zéland, &c. qui ont porté le flambeau de la discorde dans leur patrie ; ce sont la plupart des Théologiens, qui ayant eu d'abord l'ambition d'être chefs de secte, ont eu bientôt celle d'être chefs de parti. Que dis-je, tous les livres des Philosophes modernes, mis ensemble, ne feront jamais dans le monde autant de bruit seulement qu'en fit autrefois la dispute des Cordeliers sur la forme de leurs manches & de leurs capuchons.

Au reste , jè vous répète encore , qu'en écrivant avec liberté , je ne me rends garant d'aucune opinion ; je ne suis responsable de rien. Il y a , peut - être , parmi ces songe des raisonnemens , & même quelques rêveries auxquelles je donnerois la préférence ; mais il n'y en a aucune que je ne sacrifiasse tout - d'un-coup à la Religion & à la Patrie.

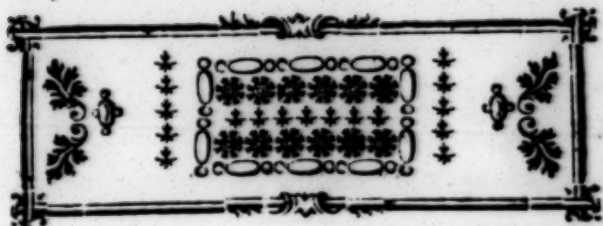


L

• D
A

En
Etal
Et
Dan
On

Me



LES ADIEUX

DE MR. DE V***.

A MADAME

^A
DU CHÂTELET,

ADIEU, belle Emilie, (a)

En Prusse je m'en vas
Étaler ma folie,
Et promener mes rats;
Dans cette Cour polie,
On connoit mieux le prix
Des beaux esprits.

Paris qui m'a vu naître,
Me laisse sans éclat, (b)

(a) Madame la Marquise du Châtelet.

(b) Voyez les Lettres Philosophiques & le

Et ma manie est d'être
 Un Ministre d'Etat,
 Des Finances le maitre,
 Au moins Ambassadeur
 Comme feu Prieur. (c)

Adieu, mauvais Poète, (d)
 Jamais las du sifflet,
 Qu'à saint Lazare on fouette,
 Chassé du Châtelet;
 Adieu l'homme à courbette,
 Tant frippon, tant battu,
 Et de plus cocu.

Adieu toi, vilain Prêtre, (e)

Temple du goût, où Voltaire ne cesse de parler des honneurs rendus en Angleterre aux gens de lettres. Voyez aussi la Préface de Zaire.

(c) Mr. le Prieur Anglois, homme d'esprit & de mérite, a été Ambassadeur pour l'Angleterre.

(d) Roy, qui a été enfermé à S. Lazare pour son Coche, piece satyrique contre l'Académie Française; il eut ordre de se défaire de sa charge de Conseiller au Châtelet.

(e) L'Abbé Desfontaines: il n'a jamais com-

Tiré
 Du C
 Pour
 Qui f
 Soins

Su
 Où f
 Quar
 Tu p
 Craig
 Oui,

T
 Adie
 Tu f

posé
 des a
 gie f
 (f
 le di
 Segu

Tiré , par mon crédit ,
 Du Château de Bicêtre ,
 Pour le péché maudit
 Qui fit brûler ton Maître ,
 Soin honteux que j'ai pris
 D'un Fripier d'Ecrits.

Sur la fellette dure
 Où siégea Deschauffour
 Quand en humble posture ,
 Tu parus l'autre jour , (f)
 Craignois-tu la brûlure ?
 Oui , jamais on ne vit
 Coquin plus petit.

Thiériot pauvre here ,
 Adieu , Juré crieur ,
 Tu fus en Angleterre

posé d'ouvrages ; il ne fait que rapetasser ceux
 des autres , & les défigurer. Voyez son Apolo-
 gie faite par lui-même.

(f) Il s'agit du jugement qu'il a subi pour
 le discours mordant qu'il a fait au nom de l'Abbé
 Seguy.

Mon digne Ambassadeur : (g)
 Prône plutôt la Serre ,
 Que les vers de tes deux fats
 Et de ton Midas.

Pour quelque rime fade ,
 Bernard , (h) que tu forgeas ,
 Tu crois que l'Iliade
 Te doit céder le pas ;
 Céladon de Tribade ,
 Dis , Monsieur l'Ecrivain ,
 Qui te rend si vain ?

Si je quitte la Prusse
 Chassé par le bâton ,

Je

(g) Thiériot a été quelque tems chargé des affaires de de Voltaire à Londres ; c'est son ami intime , & est dans la confidence de tous ses ouvrages , c'est ce qui le fait appeller (Auteur consultant.)

(h) Bernard , Secrétaire du Maréchal de Coigny , a fait une Epître à la Sallé , qui est une Tribade , dont il est le Céladon , c'est-à-dire , l'Amoureux Virtuoso.

Je
 Pré
 Ou
 Au

Ob
 Par
 Am
 Ou
 Un

M

[i]
 il y a
 de M
 chac
 prête

[k]
 étant
 aimp
 (1

Je fuirai chez le Russe
Prêcher Locke & Newton ,
Ou porter mon prépuce
Au Révérend Mufty
Comme Macarty. (i)

Adieu , belle Emilie ,
Objet de mes plaisirs ,
Par la Philosophie
Amuse tes desirs ,
Ou bien suis - moi , m'amie ,
Un Milord de mon nom
Vaut bien un Kinston. (k)

Maupertuis ce Carême (l)

[i] L'Abbé Macarty, fils d'un Irlandois, passa, il y a quatre ans, en Turquie avec le chevalier de Mornaye & de Ramsay ; ils avoient emprunté chacun 6000 livres à Samuel Bernard, sous prétexte d'acheter une Lieutenance aux Gardes.

[k] Voltaire avoit pris le nom de Milord, étant logé à Rouen chez Jotre, Libraire, qui a imprimé les Lettres Philosophiques.

(l) Maupertuis, de l'Académie des Scien-

Doit revenir , dit - on ;
 Il me dicta le thème
 Que j'ai fait sur Newton ,
 Tu sauras le système
 Des meules de moulin
 De ce Calotin.

Ne crains pas qu'on le drape ;
 Pour voir le Cavalier ,
 Sa mine est une attrape ,
 Le brave à Montpellier
 De ce qui fait le Pape ,
 Autrefois a voulu
 Etre rasbu. (m)

Adieu , chere Emilie ,
 Parce que je m'en vas ;

ces , est un homme de mérite ; mais admira-
 teur outré des Anglois. Il a fait imprimer que les
 astres étoient semblables à des meules de moulin.

(m) Maupertuis ayant une indisposition ga-
 lante , alla à Montpellier , où il voulut enga-
 ger les Chirurgiens à le mutiler.

N'abrege point ta vie
 Avec la mort aux rats : (n)
 Console - toi , m'amie ,
 Aux petites Maisons
 Nous nous reverrons.

AUTRE PIECE.

ON dit que l'Abbé Terrasson ,
 De Law & de la Mothe apôtre ,
 Va du Bordel à l'Hélicon ,
 N'étant fait pour l'un ni pour l'autre.
 Pour avoir un léger prurit ,
 Il se fait chatouiller la fesse ,
 Manon fouëtte , il la caresse ;
 Mais il bande comme il écrit.
 Un jour dans la cérémonie ,

[n] Allusion à ce que Madame du Châtelet
 a pris autrefois de l'opium dans un désespoir
 amoureux.

On l'étrilloit , il fretilloit ,
 Notre Putain se travailloit
 Dessus sa fesse racornie :
 Entre Monsieur l'Abbé Dubos ,
 Qui voyant fesser son Confrere ,
 Dit tout haut , approuvant l'affaire ,
 Frappez fort , il a fait *Sethos*.

LE DE'BAUCHE' CONVERTI ,

Par Mr. Robbé de Beauveset.

PUISSANT Médiateur entre nous & la
 femme ,
 Qui du plaisir secret nous ourdissiez la
 trame ,
 Des feux de Prométhée ardent dispensa-
 teur ,
 Et de la gent humaine éternel Créateur ;
 Portassiez - vous encore un plus superbe
 titre ,
 Du bonheur de mes jours vous n'êtes plus
 l'arbitre :

Ce plaisir violent dont je fus enchanté ,
D'un tourment de six mois est trop cher
acheté.

Qu'un autre que moi coure après ce vain
fantôme ,

J'en connois le néant , grace à Monsieur
saint Côme ;

Et ses sacrés réchauds sont l'utile creuset
Où l'or faux du plaisir m'a paru tel qu'il est.
J'ai ruminé ces maux que sur son lit en-
dure

Un pauvre putassier tout frotté de mercure ;
Des conduits saliviers , quand les pores
ouverts

Du virus repoussé filtrent les globes verds ;
Quand sa langue nageant dans les flots de
salive ,

Semble un canal impur qui coule une
lessive.

Ah ! que sur son grabat se voyant enchainé ,
Un Ribaud voudroit bien n'avoir pas dé-
gainé ;

Qu'il déteste l'instant où sa pompe aspi-
rante

Tira le fuc mortel de sa cruelle amante.
L'œil cave , le front ceint du fatal cha-
pelet ,

Le teint pâle & plombé , le visage défait ,
Les membres décharnés , une joue alon-
gée ,

Sa planete atteignant son plus bas périgée;
Alors avec David il prononce ces mots :
La vérole , mon Dieu , m'a criblé jus-
qu'aux os.

Car par *malum* , David entend l'humeur
impure

Qu'il prit d'Abigail , comme je conjecture,
D'autant que cette femme , épouse de
Nabal ,

De son mari pouvoit avoir gagné ce mal.
Ce Nabal , en effet , est peint au saint Vo-
lume

Tel qu'un compagnon propre au poil com-
me à la plume ;

Et qui , quand il trouvoit fille de bonne
humeur ,

De ses bubons enflés méprisant la tumeur ,
Lui faisoit sur le dos faire la caracole ,

Eût-il été certain de gagner la vérole.
 Aussi je suis surpris que David ce grand
 clerc ,

Au fait d'Abigail , ait pu voir si peu clair :
 Certes , besoin n'étoit d'être si grand Pro-
 phete

Ni d'avoir sur son nez la divine lunette ,
 Pour voir que de Nabal tout le sang cor-
 rompu ,

Ayant poivré le flanc qui s'en étoit repu ,
 C'étoit nécessité que son hardi Priape
 Eût la dent agacée en mordant à la grappe.
 Mais , quoi ! vit - on jamais raisonner un
 paillard ?

Il prit , les yeux fermés , ce petit mal gail-
 lard ,

Dont quelque tems après sa flamberge en
 furie

Enticha le vagin de la femme d'Urie.

De mes ébats aussi j'ai tiré l'usufruit ;

Mais grace au vif argent mon virus est dé-
 truit ;

Mon sang purifié coule libre en mes veines,
 Et deux globes malins ne gonflent plus
 mes aines ;

Du trône du plaisir les parois resserrées ;
 Ne laissent plus couler mille sucS égarés ;
 Et ce moine velu que le prépuce enfroque,
 De trois rubis rongeurs voit dérourir sa
 toque.

Triste & funeste coup ! pouvois - je le
 prévoir ,

Qu'une fille si jeune eût pu me décevoir ?
 Deux lustres & demi , qu'un an à peine
 augmente ,

Voyoient bondir les monts de sa gorge
 naissante ;

Un cuir blanc & poli , mais élastique &
 dur ,

Tapissoit le contour de son jeune fémur ;
 A peine un noir duvet de sa mousse légère,
 Couvroit l'autre sacré que tout mortel ré-
 vere ;

Les couleurs de l'aurore éclatoient sur son
 teint ,

Elle auroit fait hennir le vieux Moufti
 Latin ;

Un front, dont la douceur à la fierté s'allie,
 La firent à mes yeux plus vierge qu'Eulalie:

Aussi combien d'affauts fallut-il soutenir ,
 Avant que d'en pouvoir à mon honneur
 venir ?

A mon honneur ! je faux , disons mieux ,
 à ma honte :

Après deux mois d'égards , de soupirs , je
 la monte.

Dieu ! quelle volupté , quand sur elle
 étendu

Je pressurois le jus de ce fruit défendu !
 Sa gaine assez profonde , en revanche peu
 large ,

Entre elle & mon acier ne laissoit point
 de marge ;

Le piston à la main , trois fois mon Jean
 chouard

Dans ses canaux ouverts feringua son
 nectar ,

Et trois fois la pucelle avec reconnoissance
 Voitura dans mon sang sa vérolique es-
 sence.

Mais , quoi ! ma passion s'enflamme à ce
 récit ;

De mes tendons moteurs le tissu s'étrécit ;

Mes esprits dans mes nerfs précipitent
leur course ,

Et de la volupté courent ouvrir la source.
Quoi donc ! irois-je en proie à de vils in-
testins ,

De mes os ébranlés empirer les destins ?
Irois-je sur ces mers fameuses en naufrages,
Nautonnier imprudent affronter les orages?
Moi qui , comme Jonas qu'un serpent en-
gloutit ,

Ai servi de pâture à l'avide Petit.

Non , de la chasteté j'atteins enfin la cime,
Là je rirai de voir cette pâle victime ,
Que la fourbe Vénus place sur ses autels ,
Trainer les os rongés de ses poisons mor-
tels.

Que le Ciel, si jamais je vogue sur ce gouf-
fre ,

■ Fasse pleuvoir sur moi le bitume & le sou-
fre ;

Que l'infamant rasoir qui tondit Abaillard,
Me fasse de l'Eunuque arborer l'étendart ,
Si jamais enivré , fût-ce d'une pucelle ,
Mon frocard étourdi saute dans sa nacelle.

Tout visage de femme à bon droit m'est
suspect ;

Quiconque a salivé , doit fuir à son aspect.

Oui ! m'offrit-on le choix des onze mille
Vierges ,

Jamais leurs feux sacrés n'allumeroient
mes cierges.

Le jaloux Ottoman m'ouvrit-il son ferrail ,
Quand j'y verrois à nu l'albâtre & le co-
rail

Briller sur ces beaux corps qu'embellit la
nature ,

Mon Priape feroit un Priape en peinture.
Je dis plus ; quand le Ciel exprès de mon
côté

Tireroit la plus rare & plus saine beauté ,
Dieu fait si la chaleur de cette nouvelle
Eve

Dans mon muscle alongé feroit monter la
seve.

Beau sexe , c'en est fait , vos ébats séduc-
teurs

Ne me porteront plus vos esprits destruc-
teurs ;

Je fuirai désormais votre espece gentille ;
Ainsi qu'au bord du Nil on fuit le Croco-
dile ;

Il est tems de penser à faire mon salut ;
L'ame se porte mal quand le corps est en
rut.

Lorsque l'affreuse mort au sec & froid
squelette.

M'aura devant le Juge assis sur la sellette ,
Cent mille coups de cul ne me sauveront
pas

Du foudroyant arrêt de l'éternel trépas :
C'est vous qui le premier avez fait tomber
l'homme ,

Par l'attrait séducteur de la fatale pomme ;
Mais vos culs dans l'abyme en ont plus
descendus

Que ne feroient jamais tous les fruits dé-
fendus.

C'est avec vos filets que Satan nous at-
trape ,

C'est vous qui nous poussez sur l'inférieure
trape ;

Vous séduiriez , morbleu , je crois , tous
les Elus.

Adieu

N

AL

L

lorf

pou

men

Fra

cel

vag

qu

for

ho

fe

te

C

Adieu , beau sexe , adieu , vous ne me
tenez plus.

MARSIAS ;

ALLÉGORIE CONTRE RAMEAU ,

Par Roy. Août , 1737.

LULLY jouissoit de toute sa réputation ; lorsqu'un certain Carizelly vint d'Italie , pour insulter au bon goût , & pour démentir les applaudissemens de toute la France. Sa musique étoit aussi barbare que celle de Lully étoit naturelle. Cet extravagant débuta un système baroque , & tel que ses chants : aussi fut-il traité selon son mérite. Il fut condamné de tous les honnêtes gens ; mais ce n'étoit point assez : le Public trouvoit bon que les Auteurs justifiaissent eux-mêmes ses décisions. Carizelly fut donc joué sous son propre

nom , & immolé à la risée sur le théâtre de l'Opéra, dans un divertissement qui subsiste encore. Quinault , plus modéré , & habile à manier la fable , se contente de l'Allégorie suivante , qu'on a depuis recouvrée.

Le téméraire violon
 Qui s'escrima contre Apollon ,
 Et qui paya son Equipée ,
 De sa peau par lambeaux coupée ,
 Fut un échappé des forêts ,
 Un composé d'homme & de brute ,
 Un de ces êtres imparfaits ,
 Que même , en y mêlant leurs traits ,
 L'une & l'autre espece rebute ;
 Une carcasse rembrunie ,
 Fut l'étui de son dur génie.
 Du lion les rugissemens ,
 Et des serpens les sifflemens ,
 Etoient l'école d'harmonie ,
 Qu'enfant il se plut d'écouter ,
 Et que vieux il fut imiter.
 L'étude augmente son délire ,

Son ce
 Jusqu'
 Les s
 Phébu
 Il ven
 Présen
 Répar
 Heure
 Eût
 Mège
 Prévo
 Avoir
 Qu'il
 Még
 En l
 Par
 Guic
 Fem
 Qu'
 Au
 Tel
 On
 Eff
 Pui

Son cerveau vient à s'échauffer
 Jusqu'au point de croire étouffer
 Les sons de la divine lire.
 Phébus vengea l'honneur des chants ,
 Il vengea la tendre musique ,
 Présent des Dieux , qui dans nos sens
 Répand un baume sympathique.
 Heureux ! si le sang du brutal
 Eût éteint la source du mal.
 Mégère , du monstre nourrice ,
 Prévoyant de loin le supplice ,
 Avoit de tout tems arrêté
 Qu'il laisseroit postérité.
 Mégère de ses sœurs suivie ,
 En hiver par un jour affreux ,
 Par un brouillard sale & nitreux
 Guida Marsias chez l'envie ,
 Femelle qui ronge l'ennui ,
 Qu'amaigrit l'embonpoint d'autrui ,
 Au regard louche , au teint livide ,
 Telle qu'on la voit dans Ovide.
 On dit qu'à leur premier aspect ,
 Effrayés tous deux reculèrent ;
 Puis leurs carcasses s'accouplèrent ,

L'un & l'autre hurlant bec-à-bec.
 Un vaste monceau de coulevres
 Fut le lit dressé pour leurs œuvres.
 Tandis qu'ils filtroient leur poison ,
 Courage , s'écria Mégère ,
 Il naîtra de vous un garçon ,
 Il vivra pour venger son pere ,
 Pour contrecarrer la raison ,
 Et faire aux Muses double outrage ,
 Car outre sa rauque chanson ,
 D'écrire il lui prendra la rage.
 J'entends , je vois l'antropophage ,
 Col d'autruche , sourcil froncé ,
 Air jaune & le poil hérissé ,
 Nez creux , vrai masque de Satyre ,
 Bouche pour mordre , & non pour rire ,
 Tête pointue & court menton ,
 Jambes seches comme Erycton.
 Le frénétique s'associe
 Tous les ignares imprudens ,
 Par qui le clinquant s'apprécie ;
 Jeunes rimailleurs , vieux pédans ,
 Turbulente Démocratie ,
 Du faux goût sectateurs ardens ;

C'est
 Toute
 A ce
 Plus q
 Si dan
 Il récl
 Qui l
 Il vo
 Les o
 Vive
 Et le
 Tren
 Il va
 Et f
 Tom
 Nou
 La l
 L'ai
 Con
 Et

C'est du bruit eul qu'il se soueci ,
 Toute musique radoucie
 A ce fou fait grincer les dents ,
 Plus que la lime ni la scie.
 Si dans les concerts discordans ,
 Il réclame en vain l'Eufonie ,
 Qui le condamne ou le renie ,
 Il voit venir à son secours
 Les compatriotes des ours ,
 Vive le Marfias moderne ,
 Et les Iroquois qu'il gouverne.
 Tremblez , Quinault , tremblez Lully ,
 Il va vous plonger dans l'oubli ;
 Et si son mérite apocryphe
 Tombe par un juste revers ,
 Nous l'occuperons aux enfers :
 La lire jurant sous sa griffe ,
 L'aigreur de ses barbares airs
 Comblera les tourmens divers
 Et de Tantale & de Syfippe.





DISCOURS

Prononcé à la Réception des Frée-
Maçons.

*Par Mr. de Ramsay, Grand - Orateur
de l'Ordre.*

LA noble ardeur que vous Montrez ,
Messieurs , pour entrer dans le très-
ancien & très - illustre Ordre des *Franc-*
Maçons , est une preuve certaine que
vous possédez déjà toutes les qualités
nécessaires pour en devenir les membres.
Ces qualités sont la Philanthropie sage ,
la morale pure , le secret inviolable & le
goût des beaux Arts.

Lycurgue , Solon , Numa & tous les
autres Législateurs politiques n'ont pu
rendre leurs établissemens durables ; quel-
que sages qu'aient été leurs loix , elles
n'ont pu s'étendre dans tous les pays &

dans t
voient
conqu
vation
elles
ni co
intéré
thropi
de la
l'excé
publi
té en
distin
des
qu'ils
ni d
Le
Rép
fam
C'es
anci
de l
blie
me

dans tous les siècles. Comme elles n'a-
 voient en vue que les victoires & les
 conquêtes, la violence militaire, & l'élé-
 vation d'un peuple au dessus d'un autre,
 elles n'ont pu devenir universelles,
 ni convenir au goût, au génie, aux
 intérêts de toutes les nations. La Philan-
 thropie n'étoit pas leur base. L'amour
 de la patrie mal entendu & poussé à
 l'excès, détruisoit souvent dans ces Ré-
 publiques guerrières l'amour de l'humani-
 té en général. Les hommes ne sont pas
 distingués essentiellement par la différence
 des langues qu'ils parlent, des habits
 qu'ils portent, des pays qu'ils occupent,
 ni des dignités dont ils sont revêtus.
 Le monde entier n'est qu'une grande
 République, dont chaque nation est une
 famille, & chaque particulier un enfant.
 C'est pour faire revivre & répandre ces
 anciennes maximes, prises dans la nature
 de l'homme, que notre Société fut éta-
 blie. Nous voulons réunir tous les hom-
 mes d'un esprit éclairé & d'une humeur

à gréable , non-seulement par l'amour des beaux Arts , mais encore plus par les grands principes de vertu , où l'intérêt de la confraternité devient celui du genre humain entier , où toutes les nations peuvent puiser des connoissances solides , & où tous les sujets des différens royaumes peuvent conspirer sans jalousie , vivre sans discorde , & se chérir mutuellement sans renoncer à leur patrie. Nos Ancêtres , les Croisés , rassemblés de toutes les parties de la Chrétienté dans la Terre-sainte , voulurent réunir ainsi dans une seule confraternité les sujets de toutes les nations. Quelle obligation n'a-t-on pas à ces hommes supérieurs , qui sans intérêt grossier , sans écouter l'envie naturelle de dominer , ont imaginé un établissement , dont le but unique est la réunion des esprits & des cœurs , pour les rendre meilleurs , & former dans la suite des tems *une nation spirituelle* , où sans déroger aux divers devoirs que la différence des états exige , on créera un

peuple
sieurs n
quelque
& de la

La fa
fiction r
dres Re
les hom
dres mi
la belle
fut inst
des hor
& de b
promet
l'amiti
des ré

*Pol
ver*

Ce
bornie
Nous
confr
des C

peuple nouveau , qui , en tenant de plusieurs nations , les cimentera toutes en quelque sorte par les liens de la vertu & de la science.

La saine morale est la seconde disposition requise dans notre Société. Les Ordres Religieux furent établis pour rendre les hommes Chrétiens parfaits ; les ordres militaires , pour inspirer l'amour de la belle gloire ; l'Ordre des Frée-Maçons fut institué pour former des hommes & des hommes aimables , de bons citoyens & de bons sujets , inviolables dans leurs promesses , fideles adorateurs du Dieu de l'amitié , plus amateurs de la vertu que des récompenses.

*Polliciti servare fidem , sanctumque
vereri numen amicitia , mores , non
munus amare.*

Ce n'est pas cependant que nous nous bornions aux vertus purement civiles. Nous avons parmi nous trois especes de confreres , des Novices ou des Apprentifs , des Compagnons ou des Profès , des Mai-

tres ou des Parfaits. Nous expliquons aux premiers les vertus morales & philanthropes ; aux seconds , les vertus héroïques ; aux derniers , les vertus surhumaines & divines. De sorte que notre Institut renferme toute la Philosophie des sentimens & toute la Théologie du cœur. C'est pourquoy un de nos vénérables Confreres dit dans une Ode pleine d'un noble enthousiasme :

Frée - Maçons, illustre grand Maître ,
 Révérez mes premiers transports ,
 Dans mon cœur l'ordre les fait naître ;
 Heureux ! si de nobles efforts
 Me font mériter votre estime ,
 M'élèvent à ce vrai sublime.
 A la premiere vérité ,
 A l'essence pure & divine ,
 De l'ame céleste origine ,
 Source de vie & de clarté.

Comme une Philosophie sévère , sauvage , triste & Misantrope dégoûte les hommes de la vertu , nos Ancêtres , les Croisées , voulurent la rendre aimable par

l'attrait
 fique ag
 gaieté ra
 pas ce
 vulgaire
 cœur &
 l'irréligi
 lité &
 qu'un

Nous f

Nous c
 Sont
 Ou

No
 soupe
 tout
 sectio
 vrai

O!
 Sern
 ..

l'attrait des plaisirs innocens , d'une musique agréable , d'une joie pure & d'une gaieté raisonnable. Nos sentimens ne sont pas ce que le monde profane & l'ignorant vulgaire s'imaginent. Tous les vices du cœur & de l'esprit en sont bannis , & l'irréligion & le libertinage , l'incrédulité & la débauche. C'est dans cet esprit qu'un de nos Poètes dit :

Nous suivons aujourd'hui des sentiers peu battus ,

Nous cherchons à bâtir , & tous nos édifices
Sont ou des cachots pour les vices
Ou des temples pour les vertus.

Nos repas ressembtent à ces vertueux soupers d'Horace , où l'on s'entretenoit de tout ce qui pouvoit éclairer l'esprit , perfectionner le cœur & inspirer le goût du vrai , du bon & du beau.

O! noctes , cœnzque Deum

Sermo oritur non de regnis , domibusve alienis ;
. sed quod magis ad nos

*Pertinet , & nescire malum , & agitamus ;
utrumne*

*Divitiis homines , an sint virtute beati ;
Quidve amicitias , usus , rectumve trahat nos ,
Et quæ sit natura boni , summumque quid ejus.*

Ici l'amour de tous les desirs se fortifie.
Nous bannissons de nos Loges toute dispute , qui pourroit altérer la tranquillité de l'esprit , la douceur des mœurs , les sentimens d'amitié , & cette harmonie parfaite qui ne se trouve que dans le retranchement de tous les excès indécens & de toutes les passions discordantes.

Les obligations donc que l'ordre vous impose , sont de protéger vos confreres par votre autorité , de les éclairer par vos lumieres , de les édifier par vos vertus , de les secourir dans leurs besoins , de sacrifier tout ressentiment personnel , & de rechercher tout ce qui peut contribuer à la paix , à la concorde & à l'union de la Société.

Nous avons des secrets ; ce sont des
signes

signe
comp
tôt t
à la p
noître
ou de
selon
que
autre
Sarra
guise
assas
pelle
de m
mon
Foi.
I
gue
No
den
pol
bre
cun
esp

signes figuratifs & des paroles sacrées, qui composent un langage tantôt muet & tantôt très-éloquent, pour se communiquer à la plus grande distance, & pour reconnoître nos confreres de quelque langue ou de quelque pays qu'ils soient. C'étoient, selon les apparences, des mots de guerre que les Croisés se donnoient les uns aux autres, pour se garantir des surprises des Sarrafins, qui se glissoient souvent déguisés parmi eux pour les trahir & les assassiner. Ces signes & ces paroles rappellent le souvenir ou de quelque partie de notre science, ou de quelque vertu morale, ou de quelque mystere de la Foi.

Il est arrivé chez nous ce qui n'est guere arrivé dans aucune autre société. Nos Loges ont été établies & se répandent aujourd'hui dans toutes les nations policées; & cependant dans une si nombreuse multitude d'hommes, jamais aucun confrere n'a trahi nos secrets. Les esprits les plus légers, les plus indiscrets

& les moins instruits à se taire , apprennent cette grande science aussi-tôt qu'ils entrent dans notre Société , tant l'idée de l'union fraternelle a d'empire sur les esprits. Ce secret inviolable contribue puissamment à lier les sujets de toute les nations , & à rendre la communication des bienfaits facile & mutuelle entr'eux. Nous en avons plusieurs exemples dans les annales de notre Ordre : nos Confreres qui voyageoient dans les différens pays de l'Europe , s'étant trouvés dans le besoin , se sont fait connoître à nos Loges , & aussi-tôt ils ont été comblés de tous les secours nécessaires. Dans le tems même des guerres les plus sanglantes , des illustres prisonniers ont trouvé des freres où ils ne croyoient trouver que des ennemis : si quelqu'un manquoit aux promesses solennelles qui nous lient , vous savez , Messieurs , que les plus grandes peines sont les remords de sa conscience , la honte de la perfidie & l'exclusion de notre Société , selon ces belles paroles d'Horace :

Est & fideli tuta silentio
 Merces; vetabo qui Cereris sacrum
 Vulgarit arcanx , sub iisdem
 Sit trabibus , fragilemque mecum
 Solvat Phaselum.

Oui , Messieurs , les fameuses fêtes de Cérés à Eleusis , dont parle Horace , aussi-bien que celles d'Isis en Egypte , de Minerve à Athenes , d'Uranie chez les Phéniciens & de Diane en Scythie, avoient quelque rapport à nos solemnités. On y célébroit des mysteres , où se trouvoient plusieurs vestiges de l'ancienne religion de Noé & des Patriarches ; (a) ensuite on finissoit par les repas & les libations ; mais sans les excès , les débauches & l'intempérance où les Païens tomberent peu-à-peu. La source de toutes ces infamies fut l'admission des personnes de l'un & del'autre sexe aux assemblées nocturnes,

[a] Voyez les mœurs des Sauvages du Pere Laffiteau , tom. I. p. 231.

contre la primitive institution. C'est pour prévenir de semblables abus que les femmes sont exclues de notre Ordre. Ce n'est pas que nous soyions assez injustes pour regarder le sexe comme incapable de secret ; mais c'est parce que sa présence pourroit altérer insensiblement la pureté de nos maximes & de nos mœurs.

Si le sexe est banni , qu'il n'en ait point d'alarmes ,

Ce n'est point un outrage à sa fidélité ;

Mais on craint que l'amour , entrant avec ses charmes ,

Ne produisît l'oubli de la fraternité.

Noms de freres , d'amis seroient de foibles armes

Pour garantir les cœurs de la rivalité.

La quatrième qualité requise pour entrer dans notre Ordre , est le goût des sciences utiles & des arts libéraux de toutes les especes : ainsi l'ordre exige de chacun de vous , de contribuer par sa

protection , par sa libéralité , ou par son travail , à un vaste ouvrage , auquel nulle Académie & nulle Université ne peuvent suffire , parce que toutes les Sociétés particulières étant composées d'un très-petit nombre d'hommes , leur travail ne peut pas embrasser un objet aussi immense.

Tous les grands Maîtres en Allemagne, en Angleterre , en Italie & par toute l'Europe , exhortent tous les savans & tous les artistes de la confraternité de s'unir , pour fournir les matériaux d'un Dictionnaire universel de tous les arts libéraux & de toutes les sciences utiles , la Théologie & la Politique seules exceptées. On a déjà commencé l'ouvrage à Londres : mais par la réunion de nos confreres on pourra le porter à sa perfection en peu d'années. On y expliquera non-seulement le mot *technique* & son étymologie , mais on donnera encore l'histoire de la science & de l'art , ses grands principes & la manière d'y travailler. De cette façon on réunira les lumières de toutes les

nations dans un seul ouvrage , qui sert comme un magasin général & une bibliothèque universelle de ce qu'il y a de beau , de grand , de lumineux , de solide & d'utile dans toutes les sciences naturelles & dans tous les arts nobles. Cet ouvrage augmentera dans chaque siècle , selon l'augmentation des lumières ; c'est ainsi qu'on répandra une noble émulation avec le goût des Belles - Lettres & des beaux Arts dans toute l'Europe.

Le nom de Frée-Maçons ne doit donc pas être pris dans un sens littéral , grossier & matériel , comme si nos Instituteurs avoient été de simples ouvriers en pierre & en marbre , ou des génies purement curieux , qui vouloient perfectionner les arts. Ils étoient non - seulement d'habiles architectes qui vouloient consacrer leur talens & leurs biens à la construction des temples extérieurs ; mais aussi des Princes religieux & guerriers qui vouloient éclairer , édifier & protéger les temples vivans du Très-Haut. C'est

ce que je vais démontrer , en vous développant l'origine & l'histoire de l'Ordre.

Chaque famille , chaque République & chaque Empire , dont l'origine est perdue dans une antiquité obscure , a sa fable & sa vérité , sa légende & son histoire , sa fiction & sa réalité. Quelques uns font remonter notre institution jusqu'au tems de Salomon , de Moïse , des Patriarches , de Noé même. Quelques autres prétendent que notre Fondateur fut Enoch , le petit - fils de Protoplaste , qui bâtit la première ville , & l'appella de son nom. Je passe rapidement sur cette origine fabuleuse , pour venir à notre véritable histoire. Voici donc ce que j'ai pu recueillir dans les très-anciennes Annales de l'histoire de la Grande-Bretagne , dans les actes du Parlement d'Angleterre , qui parlent souvent de nos privileges , & dans la tradition vivante de la Nation Britannique , qui a été le centre & le siege de notre confraternité depuis l'onzième siècle.

Du tems des guerres saintes dans la Palestine , plusieurs Princes , Seigneurs & Citoyens entrèrent en Société , firent vœu de rétablir les temples des Chrétiens dans la Terre Sainte , & s'engagerent par serment à employer leurs talens & leurs biens pour ramener l'architecture à sa primitive institution. Ils convinrent de plusieurs signes anciens , de mots symboliques tirés du fond de la Religion , pour se distinguer des Infideles , & se reconnoître d'avec les Sarrafins. On ne communiquoit ces signes & ces paroles qu'à ceux qui promettoient solennellement , & souvent même aux pieds des Autels, de ne les jamais révéler. Cette promesse sacrée n'étoit donc plus un serment exécrationnable , comme on le débite , mais un lien respectable pour unir les hommes de toutes les nations dans une même confraternité. Quelque tems après, notre Ordre s'unit avec les Chevaliers de S. Jean de Jérusalem : dès - lors & depuis nos Loges porterent le nom de Loges de S. Jean

dans tous les Pays. Cette union se fit en imitation des Israélites, lorsqu'ils rebâtirent le second temple; pendant qu'ils manioient d'une main la truelle & le mortier, ils portoient de l'autre l'épée & le bouclier. (*Esdras chap. 4. v. 16.*) Notre Ordre, par conséquent, ne doit pas être regardé comme un renouvellement de bacchanales, & une source de folle dissipation, de libertinage effréné & d'intempérance scandaleuse, mais comme un Ordre moral, institué par nos Ancêtres dans la Terre sainte, pour rappeler le souvenir des vérités les plus sublimes, au milieu des innocens plaisirs de la Société.

Les Rois, les Princes & les Seigneurs, en revenant de la Palestine dans leurs Pays, y établirent des Loges différentes. Du tems des dernières Croisades on voit déjà plusieurs Loges érigées en Allemagne, en Italie, en Espagne, en France, & de-là en Ecosse, à cause de l'intime alliance qu'il y eut alors entre ces deux nations.

Jacques Lord Steward d'Ecosse, fut

Grand-Maitre d'une Loge , établie à Kilwinnen dans l'Ouest d'Ecosse, en l'an 1286 peu de tems après la mort d'Alexandre III Roi d'Ecosse , & un an avant que Jean Baliol montât sur le trône. Ce Seigneur reçut Frée-Maçons dans sa Loge les Comtes de Gloucester & d'Ulster, Seigneurs Anglois & Irlandois.

Peu-à-peu nos Loges , nos fêtes & nos solmnités furent négligées dans la plupart des pays où elles avoient été établies. De-là vient le silence des Historiens de presque tous les Royaumes sur notre Ordre , hors ceux de la Grande - Bretagne. Elles se conserverent néanmoins dans toute leur splendeur parmi les Ecoissois , à qui nos Rois confierent , pendant plusieurs siècles, la garde de leurs sacrées Personnes.

Après les déplorables traverses des Croisades , le dépérissement des Armées Chrétiennes & le triomphe de Bendocdar, Soudan d'Egypte , pendant la huitieme & derniere Croisade , le fils d'Henri III d'Angleterre , le grand Prince Edouard,

voya
ses
les
tous
ainsi
dou
de l
les
not
leg
bre
de
Gr
fci
dé
dis
dé
fie
la
or
l'
u
j

voyant qu'il n'y avoit plus de sûreté pour ses confreres dans la Terre sainte quand les Troupes s'en retireroient , les ramena tous ; & cette colonie de freres s'établit ainsi en Angleterre. Comme ce Prince étoit doué de toutes les qualités du cœur & de l'esprit qui forment les Héros , il aima les beaux arts , se déclara protecteur de notre Ordre , lui accorda plusieurs privileges & franchises , & dès lors les membres de cette confraternité prirent le nom de *Franç - Maçons*. Depuis ce tems , la Grande-Bretagne devint le siege de notre science , conservatrice de nos loix , & la dépositaire de nos secrets. Les fatales discordes de Religion , qui embrasèrent & déchirerent l'Europe dans le seizieme siecle , firent dégénérer notre Ordre de la grandeur & de la noblesse de son origine. On changea , on déguisa , ou l'on retrancha plusieurs de nos rits & usages , qui étoient contraires aux préjugés du tems.

C'est ainsi que plusieurs de nos con-

freres oublierent , comme les anciens Juifs , l'esprit de notre loi , & n'en conserverent que la lettre & l'écorce. Notre Grand - Maître , dont les qualités respectables surpassent encore la naissance distinguée, veut qu'on rappelle tout à sa premiere institution dans un Pays où la Religion & l'Etat ne peuvent que favoriser nos loix.

Des Isles Britanniques , l'antique science commence à repasser dans la France , sous le regne du plus aimable des Rois , dont l'humanité fait l'ame de toutes les vertus , sous le ministere d'un Mentor , qui a réalisé tout ce qu'on avoit imaginé de fabuleux. Dans ces tems heureux , où l'amour de la paix est devenu la vertu des Héros , la nation la plus spirituelle de l'Europe deviendra le centre de l'Ordre ; elle répandra sur nos ouvrages, nos statuts & nos mœurs , les graces , la délicatesse & le bon goût ; qualités essentielles dans un Ordre dont la base est *sagesse* , la *force* & la *beauté du génie*. C'est dans nos Loges à l'avenir , comme dans

des E
verro
de to
mém
dron
la vr
gent

S

N
n'a
vic
mo

p
d
à

des Ecoles publiques , que les François verront , fans voyager , les caracteres de toutes les nations ; & c'est dans ces mêmes Loges que les étrangers apprendront par expérience , que la France est la vraie Patrie de tous les peuples : *Patria gentis humana.*

STATUTS.

I.

NUL ne sera reçu dans l'Ordre , qu'il n'ait promis & juré un attachement inviolable pour la Religion , le Roi & les mœurs.

II.

Tout Brocanteur en incrédulité, qui aura parlé ou écrit contre les anciens dogmes de l'ancienne Foi des Croisés , sera exclu à jamais de l'Ordre , à moins qu'il ne fasse

abjuration de ses blasphemes en pleine assemblée , & une réfutation de son ouvrage.

III.

Nul homme suspect de vices infâmes & dénaturés ne sera admis qu'après avoir donné , pendant trois ans , des preuves éclatantes de sa pénitence & de son amour pour le beau sexe.

IV.

Tout homme qui place la souveraine félicité à boire , manger & dormir ; la perfection de l'esprit dans l'art de jouer , de jaser , de badiner , de savoir l'histoire des toilettes , de parler le style des ruelles , de ne lire que des contes bleux , est incapable d'entrer dans l'Ordre.

V.

Tout petit-maitre, idolâtre de sa figure, de son toupet & de ses ajustemens , sera obligé , en entrant dans l'ordre , de s'ha-

billier
derie
l'espace

Nul
en dé
reçu

To
fera t
l'ave
brille
dans
qu'il
faire

N
nié
per
bo
ne
vr

billier simplement sans galons , sans broderie & sans parure femelle , pendant l'espace de trois ans.

V I.

Nul hypocrite en probité , en valeur , en dévotion , ni en morale sévère , ne sera reçu dans la sacrée confraternité.

V I I.

Tout savant qu'on recevra dans l'Ordre , sera tenu de promettre qu'il préférera à l'avenir le plaisir de savoir à l'envie de briller ; qu'il tâchera d'avoir le beau dans la tête & le bon dans le cœur , & qu'il ne montrera jamais l'un que pour faire aimer l'autre.

V I I I.

Nul bel esprit qui aura médit , calomnié , fatyrisé en vers ou en prose , & dépensé ses talens en faux frais , en fariboles , en sornettes immondes ou impies , ne sera reçu qu'après avoir fait un ouvrage contre sa propre impertinence.





L'ÉTONNEMENT.

QU'UN Cavalier suive par-tout les pas
 D'une beauté qui l'a charmée ,
 Que pour elle il quitte l'armée ;
 Cela ne me surprend pas :
 Mais qu'un Abbé , d'une mine fripponne,
 A Philis , presque tout le jour ,
 Effrontément fasse sa cour ,
 Et lui marque son vif amour ;
 C'est - là ce qui m'étonne.
 Qu'un Financier , abondant en ducats,
 Risquant quelquefois sa fortune ,
 Perde au Lansquenet sa pécune ;
 Cela ne me surprend pas :
 Mais que Damon qu'un Créancier talonne,
 D'un seul coup risque un revenu
 Qui n'est pas encore venu ,
 Et qui bientôt sera perdu ;
 C'est - là ce qui m'étonne.
 Que Lycoris , la fleur de nos climats ,
 Pour un charmant Berger soupire ,

Qu'en ses beaux yeux elle se mire ;

Cela ne me surprend pas :

Mais que la jeune & piquante, Pomone

Ecoute les vœux d'un Ragot ,

Et se plaise avec un Magot ,

Qui jamais ne fut dire un mot ;

C'est - là ce qui m'étonne.

Que mon Iris , vive & pleine d'appas ;

A peine au printems de son âge ,

Soupire après le mariage ;

Cela ne me surprend pas :

Mais qu'Alison , déjà dans son automne ,

Sans vigueur & sans agrément ,

Pense encore au doux Sacrement ,

Sans qu'il se présente un Amant ;

C'est - là ce qui m'étonne-

Qu'un froid vieillard , pour prendre ses

ébats ,

Avec ses amis sous la treille

Vuide quelquefois la bouteille ;

Cela ne me surprend pas :

Mais qu'un Barbon, d'une jeune Pouponne

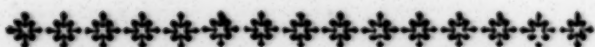
Veuille encore éprouver les feux ,

Après trois veuvages affreux ,

Qui lui blanchissent les cheveux ;
C'est - là ce qui m'étonne.

Qu'Amarillis en amoureux combats ,
Par l'éclat brillant de ses charmes ,
Fasse au plus fier rendre les armes ;
Cela ne me surprend pas :

Mais que Lifon , marchant à la dragonne ,
Pense captiver les Amans
Avec ses cheveux ardens
Et la jaunisse de ses dents ;
C'est - là , ce qui m'étonne.



LE POÈTE VENGE. *

AVORTON de neuf Sœurs , Grenouille
du Parnasse ,
Qu'tu que tu fois , répons ; quelle impu-
dente audace
T'a contraint d'attaquer un redouté Géant,

* Cette piece & celle qui la suit , ont été
faites a l'occasion de quelques misérables cou-
plets lâchés contre Mr. C ***.

Qui peut , d'un seul regard , te réduire au
néant ?

Mais ne crains point : jamais dans sa
noble colere ,

Ce Héros n'attaqua qu'un illustre adver-
faire ;

Il méprise les coups d'une trop foible main ;
Et t'honora toujours du plus parfait
dédain :

Semblable à ce grand Roi qui força le
Granique ,

Malgré les boulevarts de l'Empire Per-
sique ,

Il ne veut, comme lui , dans les combats
d'honneur ,

Que des Rois , dont il puisse éprouver
la valeur ;

Il craindrait de ternir son éclatante gloire
S'il t'osoit disputer une foible victoire ,

Il s'en est expliqué , j'en atteste les Cieux :
Je ne veux , m'a-t-il dit , qu'un ennemi
fameux ;

Je méprise un faquin que tout le monde
ignore ;

Il croupit dans l'oubli , qu'il y croupisse
encore.

Il dit ; & je ne pus , en entendant ces mots,
Qu'admirer la grandeur & l'ame d'un
Héros ;

Quelle noble fierté ! me disois-je à moi-
même ,

Que ce mépris est grand ! que ma joie est
extrême !

S'il paroît quelqu'esprit & savant & ja-
loux ,

Le siècle de César revivra parmi nous.

Mais quoi ! je vois déjà mon Baudet
qui s'admire ,

Charmé des aigres sons de sa fade Satyre ,
Il croit que ce mépris à propos concerté
Marque ou trop de foiblesse ou trop de
lâcheté :

Eh bien , prenons en mains du Héros la
vengeance ,

Et du plat rimailleur dévoilons l'igno-
rance.

Dis-moi , prétendois-tu dans tes folles
fureurs ,

Eterniser
Croyois-

Te plac

Insensé
L'infam

Tu ne p
Qui gra

Quel D
De ton

Sans r

Le no
La pr

De to
Il n'e

Tu

Enc

Eterniser ton nom par de sales horreurs ?
Croyois-tu qu'Apollon, secondant ton au-
dace ,

Te placeroit au rang ou de Perse ou
d'Horace ?

Insensé ! tu voulus croire ta passion.
L'infamie est le prix de ton ambition ;
Tu ne peux l'éviter, & je vois *Melpomene*
Qui grave sur ton front le nom d'*Energumene*.

Quel Démon furieux fait jouer les ressorts
De ton esprit rampant & de ton foible
corps ,

Sans respect, sans pudeur, tu répands dans
la ville

Le noirâtre poison que ta plume distille ,
La probité , l'honneur , l'esprit & le fa-
voir ,

De tout satyriser tu te fais un devoir ;
Il n'est pas aucun jour , où du fruit de tes
veilles ,

Tu n'oses empester nos yeux & nos
oreilles :

Encor , si tu savois manier un écrit ,

Si l'on trouvoit en toi ce qu'en appelle
esprit ,

Peut-être l'on pourroit , charmé de ton
génie ,

Te passer un bon mot ou plaindre ta manie:

Mais non ; tous tes écrits sales & dé-
goutans

Semblent être formés en dépit du bon sens.

La rime & la raison, dans les vers si vantées,

De l'un à l'autre bout sont chez toi mal-
traitées ;

En un mot , tes écrits sont des monstres
hideux ,

La nature en frémit , j'en détourne les
yeux.

Mais ne crois pas pourtant éviter ma
colere ,

Je prétends t'écraser, ou bien te faire taire;

Ecoute donc ces mots par où je vais finir,

Peut-être ils te rendront plus sage à l'a-
venir ;

Du moins tu ne pourras méconnoître en
ma Fable

Dans l'âne maltraité ton portrait véritable.

À
L'AN

F
U N

Dans
Chan

Avoit
Tout
Un si

Les

Prend

Phéb

De fo

^A
L'ÂNE ET LE ROSSIGNOL ;

FABLE NOUVELLE.

UN tendre Rossignol, favori d'Apollon ,
Dans les bois du sacré Vallon ,
Chantoit un jour l'objet , dont la vive jeu-
nesse

Avoit su captiver son cœur & sa tendresse :
Tout étoit attentif aux accens de sa voix ;
Un silence profond régnoit au fond des
bois ;

Les vents retenoient leur haleine ;
Les ruisseaux ne couloient qu'à
peine ;

Les oiseaux d'alentour , charmés de ses
doux sons ,
Prenoient , en l'écoutant , de savantes le-
çons.

Phébus , alors couché sous un épais feuil-
lage ,
De son cher Rossignol entendit le ramage ;

C'est lui-même , dit-il , avançons , hâtons-
nous ,

Ne perdons rien d'un chant si
doux.

Il dit ; & suivi de sa troupe ,
Il vint s'asseoir sur la prochaine croupe.
Là près de lui l'on vit ces Poëtes fameux ,
Qui seront révéérés chez nos derniers ne-
veux ;

Là , tendrement couchés sur la molle ver-
dure ,

On vit le doux Racan & le badin Voiture,
Le naïf Lafontaine & le gêné Godeau ,
Le sublime Corneille & le mordant Rouf-
seau.

Là parurent aussi Malherbe le Lyrique ,
Ronsard , qui tient encor son chalumeau
rustique ;

Benferade qui fait peindre amoureuse-
ment

Et les yeux d'une belle & les feux d'un
amant :

Regnier qui nous charma par sa vive Sa-
tyre ,

Scarron

Scarron qui n'écrivit que pour nous faire
rire.

Là brilloient la Chapelle , & Lafare , &
Chaulieu ,
Racine & Despréaux l'ornement de ce
lieu.

Vous y futes aussi Marot , & vous Mo-
liere ,

Avec l'aimable Deshouliere.
Tout s'y trouva ; Menard , Desmarest &
Villons ,

Et mille autres encor , dont je passe les
noms.

Le Dieu des Vers à peine eut fait faire
silence ,

Que l'Oiseau favori ressentant sa pré-
sence ,

Se remit à chanter avec plus de douceur
La vive & tendre amour qui consumoit
son cœur.

Sa voix devint plus animée ;
Toute la troupe en fut charmée ;
Le gosier de l'oiseau ne parut point lassé ;
Et Phébus avoua qu'il s'étoit surpassé.

Mais tandis que sa douce & divine harmonie

Enchantoit la troupe ravie ,
Un baudet près de-là , qui broutoit des chardons ,

Crut pouvoir imiter de si tendres fredons ,

Il vous dresse à l'instant ses deux longues oreilles ,

Et croyant faire des merveilles ,
De son large gosier, il pousse avec vigueur,
Un aigre son , suivi d'un ton qui fit horreur ;

Il redouble ; & Phébus , indigné de colere ,

L'impertinent ! dit-il , allez le faire taire ,
Prenez , mes fils , prenez de gros & forts tricots ,

Qu'à ce sot animal on brise tous les os.
Alors vous eussiez vu cette troupe savante

S'armer de gros bâtons, & d'une main pesante

Etriller de bonne façon

Le baudet , qui pouffoit un lamentable
son,

Chacun , à qui mieux mieux , fit pleuvoir
sur sa tête

Une grêle de coups semblable à la tempête;

On dit qu'entr'autres Desmarest ,
D'un coup fort à propos , lui rompit un
jarret ;

Ainsi moulu de coups , l'animal d'Arcadie
Fut chassé du Parnasse avec ignominie.

Alors réfléchissant sur son malheureux sort,
Il blâma son audace , & reconnut son
tort :

Je mérite , dit-il , tous les maux que
j'endure ,

Mon orgueil est puni ; mais par ma foi
j'en jure ,

Jamais mes aigres sons , poussés à contre-
tems ,

Du tendre Rossignol ne troubleront les
chants.



ÉPILOGUE.

LE sens de cette fable est facile à comprendre ;

On veut par-là nous faire entendre ,
Que jamais il ne faut se mêler ici-bas
D'un métier que l'on n'entend pas ;
Sans cela , des experts on devient la risée ,
Témoin ce Rimailleur , dont la muse forcée ,

N'enfante & ne sème en ces lieux ,
Qu'une façon de vers dégoûtans , ennuyeux ;

Qu'à l'on ne reconnoît qu'une extrême impudence ,

Et des regles de l'art une crasse ignorance.

Ils sont bien faits , dit-on , ils sont beaux , ils sont grands ;

Ils sont beaux , qui le dit ? De parfaits ignorans ,

Qui n'eurent en naissant qu'un corps pour tout partage ;

Muse , tu les connois , n'en dis pas davantage.

Ah ! que de tels Grimauds méprisent mes écrits ?

Je consens d'écrire à ce prix.

ÉPITRE A URANIE,

Par Mr. de Voltaire.

TU veux donc , charmante Uranie ,
Qu'érigé , par ton ordre , en Lucrece
nouveau ,

Devant toi , d'une main hardie ,
A la Religion j'arrache le bandeau ,
Que j'expose à tes yeux le dangereux ta-
bleau

Des mensonges sacrés , dont la terre est
remplie ,

Et qu'enfin ma Philosophie
T'apprenne à mépriser les horreurs du
tombeau

Et les terreurs de l'autre vie.
 Ne crois pas qu'enivré de l'erreur de mes
 sens ,
 De ma Religion blasphémateur prophane ,
 Je veuille avec dépit , dans mes égare-
 mens ,
 Détruire en libertin la loi qui les con-
 damne ;

Examineur scrupuleux

Du plus redoutable mystère ,
 Je prétends pénétrer d'un pas respectueux
 Au plus profond du sanctuaire
 D'un Dieu , mort sur la Croix , que l'Eu-
 rope révere ;

L'horreur d'une éternelle nuit
 Semble cacher ce Temple à mon œil té-
 méraire ;

Mais la raison qui m'y conduit
 Pait marcher devant moi son flambeau
 qui m'éclaire.

Les Prêtres de ce Temple , avec un front
 sévère
 M'offrent d'abord un Dieu que je devrois
 haïr ;

Un Dieu qui nous forma pour être misérables',

Qui nous donna des cœurs coupables

Pour avoir droit de nous punir',

Nous fit à lui-même semblables ,

Afin de nous mieux avilir ,

Et nous faire à jamais sentir

Les maux les plus insupportables.

Il forme à peine un homme à son image ,

Qu'on l'en voit soudain repentir ;

Comme si l'Ouvrier n'avoit pas dû sentir

Les défauts de son propre ouvrage ,

Et sagement les prévenir.

Bientôt sa fureur meurtrière

Du monde épouvanté s'ape les fondemens ,

Dans un déluge d'eau, détruit en même-temps

Les sacrilèges habitans

Qui remplissoient la terre entière

De leurs honteux dérèglemens.

Sans doute on le verra , par d'heureux changemens ,

Sous un ciel épuré , redonner la lumière
A de nouveaux humains , à des cœurs in-
nocens ,

De sa haute sagesse aimables monumens.

Non , il tire de la poussière

Un nouveau peuple de tyrans ;

Une race livrée à ses emportemens ,

Plus coupable que la première ;

Que fera - t - il ? Quels foudres
éclatans

Va sur ces malheureux lancer sa main sé-
vere !

Va-t-il dans le cahos plonger les Elémens?

O prodige ! ô tendresse ! ô mystère !

Il venoit de noyer les peres ,

Il va mourir pour les enfans.

Il est un peuple obscur , imbécille & vo-
lage ,

Amateur insensé des superstitions ,

Vaincu par ses voisins , rampant dans l'es-
clavage

Et l'éternel mépris des autres Nations :

Le fils de Dieu , Dieu même oubliant sa
puissance ,

Se fait concitoyen de ce peuple odieux ;
 Dans les flancs d'une Juive il vient prendre naissance ,

Il rampe sous sa mere, il souffre sous ses yeux
 Les infirmités de l'enfance.

Long-tems vil ouvrier , le rabot à la main ,

Ses beaux jours sont perdus dans un lâche exercice ;

Il prêche enfin trois ans le Peuple Idu-méen ,

Et périt du dernier supplice.

Son sang , du moins le sang d'un Dieu mourant pour nous ,

N'étoit-il pas d'un prix assez noble , assez rare ,

Pour suffire à parer les coups
 Que l'enfer jaloux nous prépare.

Quoi ! Dieu voulut mourir pour le salut de tous ,

Et son trépas m'est inutile !

Quoi ! l'on me vantera sa clémence futile !

Quand , remontant au Ciel , il reprend son courroux ,

Quand sa main nous replonge aux éternels abîmes ,

Et quand par sa fureur effaçant ses bienfaits ,

Ayant versé son sang pour expier nos crimes ,

Il nous punit de ceux que nous n'avons pas faits ,

Ce Dieu poursuit encore , aveugle en sa colère ,

Sur ses derniers enfans l'erreur du premier Père ,

Il en demande compte à cent peuples divers

Affis dans la nuit du mensonge
Et dans l'obscurité , où lui-même les plonge ,

Lui qui vient , nous dit-on , éclairer l'Univers.

Amérique , vastes contrées ,
Peuples que Dieu fit naître aux portes du soleil ,

Vous , Nations hyperborées ,
Que l'erreur entretient dans un profond sommeil ,

Vous ferez donc un jour à sa fureur livrées,

Pour n'avoir pas su qu'autrefois,
Sous un autre Hemisphere, aux plaines
Idumées,

Le fils d'un Charpentier expira sur la
Croix.

Je ne reconnois point à ces fausses images

Le Dieu que je dois adorer ;

Je croirois le déshonorer

Par un si criminel hommage.

Entends, Dieu que j'implore, entends
du haut des Cieux

Une voix plaintive & sincere ;

Mon incrédulité ne doit pas te déplaire ;

Mon cœur est ouvert à tes yeux ;

On te fait un tyran, en toi je cherche
un Pere ;

Je ne suis pas Chrétien, mais c'est pour
t'aimer mieux.

Ciel ! ô Ciel ! quel objet vient de frapper
ma vue !

Je reconnois le Christ puissant & glorieux ;

Après de lui dans une nue ;

Sa Croix se présente à mes yeux.
Sous ses pieds triomphans la mort est
abattue ;

Des portes de l'enfer il sort victorieux ;
Son regne est annoncé par la voix des
oracles.

Son Trône est cimenté par le sang des
Martyrs.

Tous les pas de ces Saints sont autant de
miracles ;

Il leur promet des biens plus grands que
leurs desirs ;

Ses exemples sont saints , sa morale est
divine ;

Il console en secret les cœurs qu'il illu-
mine ;

Dans les plus grands malheurs il leur
offre un appui ;

Et si sur l'imposture il fonde sa doctrine ,
C'est un bonheur encore d'être trompé
par lui.

Entre ces deux portraits , incertaine Ura-
nie ,

C'est à toi de chercher l'obscur vérité ,

A toi

Song

A gr

Ne

Croi

Cro

Et

To

U

A toi que la nature embellit d'un génie
 Qui seul égale ta beauté.

Songe que du Très-Haut la sagesse éternelle

A gravé de sa main dans le fond de ton cœur

La Religion naturelle ;

Crois que ta beauté, ta douceur
 Ne sont point les objets de sa haine immortelle ;

Crois que devant son Trône en tout tems ,
 en tous lieux ,

Le cœur d'un juste est précieux ;
 Crois qu'un Bonze modeste , un Dervis
 charitable ,

Trouvent plutôt grace à ses
 yeux ;

Qu'un Janséniste impitoyable,
 Ou qu'un Pontife ambitieux.

Et qu'importe , en effet , sous quel titre
 on l'implore ?

Tout hommage est reçu , mais aucun ne
 l'honore ;

Un Dieu n'a pas besoin de nos soins assidus ;

Si on peut l'offenser , c'est par des injustices ;

Il nous juge sur nos vertus,
Et non pas sur nos sacrifices.

ODE

A M^R. DE VOLTAIRE.

PLEIN d'une sainte vengeance ,
Je t'invoque , Dieu des Dieux ,
Pour confondre l'arrogance
D'un impie ingénieux.
Ah ! toujours fougueux Voltaire ,
Par un essor téméraire
Attaqueras - tu le Ciel ?
Ingrat ! le Dieu que tu blesses ,
T'a comblé de ses largesses
Plus qu'aucun autre mortel.



Déjà je me fais entendre ;

Tes ren
Répond
Pourqu
Dans l
Que tr
Quel b
Sois m
Est-ce
Ton e

Du
Adver
Avec
Tu ro
Que
Suivr
Que
Max
Les
Vou

Tes remords parlent pour moi :
 Réponds , tâche de m'apprendre
 Pourquoi tu détruis ma foi.
 Dans la divine parole
 Que trouves-tu de frivole ?
 Quel bandeau peut t'aveugler ?
 Sois mon Oedipe toi-même ;
 Est-ce ton cœur qui blasphème ?
 Ton esprit veut-il briller ?



Du sentiment populaire ,
 Adversaire trop outré ,
 Avec le nombreux vulgaire ,
 Tu rougis de penser vrai.
 Que je vois d'esprits sublimes
 Suivre, en enfans , les maximes
 Que me dicta Jésus - Christ !
 Maximes vraiment Divines ,
 Les Corneilles , les Racines
 Vous ont soumis leur esprit.



Qu'à ton exemple , plus sage ;

Un peuple d'Adorateurs'
 Cesse enân de rendre hommage
 A tes talens enchanteurs.
 Que t'importent , des Théâtres
 Les louanges idolâtres ?
 Tu n'en es point honoré : *
 C'est combattre ton systême ,
 Tu connois un Dieu suprême ,
 L'as - tu jamais adoré ?



On te croiroit , à t'entendre ,
 Le fléau du préjugé ;
 C'en est un de le prétendre ,
 Tu n'en est point dégagé.
 Se fuir , se vouloir séduire ,
 Juger , sans oser s'instruire ,
 Te voilà ; tu le sens bien :
 Peut-être encor plus étrange ,
 Qu'aujourd'hui le culte change ,

* Voltaire , dans son Epître à Uranie , dit
 que Dieu n'est point honoré par nos hommages.

Demain

Volt

Je te p

Tu rec

A ce fi

Orgue

Tu n'

Que p

Nouv

Tu re

L'org

Tu

Et tu

Du c

Rom

Ah !

Tu

Par

De

Demain tu feras Chrétien.



Voltaire , rends - toi justice ,
 Je te peins par ce seul trait ;
 Tu reconnois ton caprice
 A ce fidele portrait.
 Orgueilleux de ton génie
 Tu n'aveugles Uranie ,
 Que pour te distinguer mieux.
 Nouvel Ange de lumiere ,
 Tu retraces sur la terre
 L'orgueil qu'il eut dans les Cieux.



Tu prétends , nouveau Lucrece ,
 Et tu le prétends en vain ,
 Du culte que je professe
 Rompre le bandeau divin.
 Ah ! consulte mieux ta gloire ;
 Tu diffames ta mémoire
 Par tes systêmes anglois.
 De Pékin , Bifance & Rome ,

Penses-tu détourner l'homme
Pour le fixer sous tes loix ?



Par certains tours énergiques ,
Dont on aime les beautés ,
Chez toi des erreurs antiques
Ont un air de vérité.
Tu fais , séducteur insigne ,
Ne nous laisser aucun signe
Que tes Docteurs ont écrit.
Ton art fait tout ton solide ;
Ton Déisme est insipide
Sans le sel qu'y met l'esprit.



A tes qualités sublimes ,
J'élèverois des autels ;
Mais tes sacrileges rimes
Les rendroient trop criminels.
Par quelle bizarrerie
De ta brillante Patrie
Es-tu l'opprobre & l'honneur ?

Des ve
Pascal à
Est-il m

Plus
Je le
Plus il
Ses sen
Mais fa
Que la
De de
Sous
D'où p
S'il pe

J'ap
Si j'y
Tous
Se fo
Tout
J'en v

Des vertueux & des sages
 Pascal à tous les suffrages ;
 Est-il moins illustre Auteur ?



Plus un rare esprit pénètre ,
 Je le confesse avec toi ,
 Plus il a peine à soumettre
 Ses sentimens à la Foi ;
 Mais sans elle il ne lui reste
 Que la ressource funeste
 De demeurer incertain.
 Sous la Sagesse infinie ,
 D'où part son rare génie ;
 S'il pense , il pliera soudain.

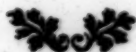


J'apperçois sous le tonnerre ,
 Si j'y jette un œil savant ,
 Tous les cultes de la terre
 Se former , changer souvent.
 Tout-à-coup , sous son Empire ,
 J'en vois un seul les réduire ;

Il est stable , c'est le mien.
 Numa , ta loi politique ,
 Cede au dogme évangélique ,
 Et l'univers est Chrétien.



Tout prouve que mon hommage
 N'est point l'œuvre d'un humain ;
 J'en croirai le témoignage
 De tout l'Empire Romain.
 Dois-je , à mon culte infidele ,
 En croire Socin & Bayle ,
 Qui me laissent dans la nuit ?
 Que ton Roi te soit , Voltaire ,
 Un exemple salutaire ;
 La mort vient , le remords suit.



L' A

L' Am

Il veut
 Les aut

Si l'on

Sans j

Instru

De c

L'ART D'AIMER.

A MADAME ***.

L'Amour veut un culte suprême ,
 Il veut dominer seul sur ses adorateurs :
 Les autres passions l'énervent à l'extrême :
 Il faut n'obéir qu'à lui - même ,
 Si l'on veut ressentir ses plus vives faveurs.
 Que d'amans sont souvent vain-
 queurs ,
 Sans jouir comme il faut , sans savoir com-
 me on aime !
 Hélas ! l'amour, dans plus d'un cœur ,
 Est moins sentiment que fureur !
 En vain l'aimable & tendre Ovide ;
 Instruit par les amours , a fait un art
 d'aimer :
 De ce livre charmant tout le monde est
 avide ;
 Mais c'est moins pour trouver
 un guide

Que pour voir des portraits qui peuvent
enflammer.

Ses leçons sur l'art de charmer,
Au commun des humains n'offrent rien
de solide.

Hélas ! l'amour , dans plus d'un cœur,
Est moins sentiment que fureur !



Souvent l'amant le plus vulgaire
Attrape le maintien d'un amant délicat ;
Langage , ardeurs , soupirs , il fait tout
contrefaire

Beau sexe , il veut se satisfaire :
Craignez de succomber , vous feriez un
ingrat.

Des sermens faites peu d'état ;
Etudiez long-tems l'amant qui veut vous
plaire.

Hélas ! l'amour , dans plus d'un cœur,
est moins sentiment que fureur !

Vous le savez , belle Silvie ,
Tout respire dans moi l'aimable volupté :
D'une constante ardeur , ma tendresse est
suivie ;

J'aime uniquement dans la vie
 Les sentimens , l'esprit , les graces , la
 beauté.

Puissai-je enfin être imité !
 Mon ame à découvert feroit peut-être
 envie.

Hélas ! l'amour, dans plus d'un cœur,
 Est moins sentiment que fureur !

ÉPIGRAMME.

UN Moine à barbe , exploitant bonne
 Sœur ,

Réitéroit souvent ce doux labeur.

Ah ! c'est assez , finissons , lui dit-elle ,

On sonne au Chœur ; je vais où Dieu
 m'appelle.

Eh quoi , si vite ? Encore un pauvre *Ave*,
 Encor , ma Sœur , puis je me retire.

Qu'un *Ave* ? Soit : voyons , je vais le
 dire ;

Ça faites donc , j'y joindrai le *Salve*.

LA COQUETTE.

DANS vieux & modernes Grimoires
 J'ai lu maintefois les histoires
 Des amoureux infortunés,
 De ces amans toujours bernés
 Par des attentes illusoires,
 Et dont les soupirs furannés
 N'ont jamais été méritoires.
 J'en ai vu de mal - entendus,
 Qui, de rage, se font pendus;
 D'autres (c'est pis que de se pendre)
 Qui voyant leur vœux assidus
 Rejetés, mocqués, confondus,
 Sans espoir, n'osant plus attendre
 Qu'on aimât leurs individus,
 Moines froqués se font rendus.
 Je vous plains sur-tout fots tondus;
 Mais, ma foi, vos burlesques peines
 N'avoient point égalé les miennes.
 J'aime, que dis - je ? Je suis fou,
 Mais fou jusqu'à perdre le cou.

D'une

D'une comique créature ,
 Qui , du côté de la figure ;
 Sans qu'elle a les yeux d'un matou ,
 Tiendrait en tout du Sapajou.
 Très-épaisse est son encolure ;
 Son corps massif en feroit trois :
 Parée , ainsi que sa parure ,
 Sa taille égale son minois.
 (Mon bon goût brille dans ce choix.)
 Quant au reste de sa structure ,
 Je n'en dis rien pour cette fois ;
 Car , aussi cruelle que laide ,
 En vain je la presse & l'excede ;
 En vain je meurs à ses genoux ,
 Jamais la Coquine ne cede ;
 Elle égratigne , entre en courroux ,
 Et traite mes transports de fous.
 Elle a raison , oui , je l'avoue ;
 Mais cette raison , que je loue ,
 Parle bien foiblement au cœur ,
 Quand l'amour en est le vainqueur.
 Convaincu que c'est une tâche
 D'idolâtrer pareil objet ,
 Et d'en être fou sans sujet ,

Souvent je me plains , je me fâche
 De soupirer sans nul effet ;
 Elle en rit : je la prends , je tâche
 De la réduire tout-à-fait ;
 (Car sa résistance m'attache.)
 Pour empêcher mon sot projet ,
 Elle appelle , on vient , & je lâche.
 (Dans ces quarts d'heure fameux
 Un témoin est toujours fâcheux.)
 Je vois pourtant que ce manège
 Flatte son petit esprit vain :
 Elle m'agace , elle m'assiège ,
 Par fréquens baisers elle allège
 Le très-ridicule chagrin
 Que j'ai de voir son bras mutin
 Toujours me repousser la main.
 Son orgueil donne un privilege ,
 Son cœur le refuse soudain.
 Le témoin fort , je recommence ;
 Même appel , même résistance :
 Il lui vient encor du secours :
 Une stoïque contenance
 Succède à mes combats trop courts.
 Le ris la prend : ma patience ,

Qu
 Est
 Qu
 L'é
 Qu
 Qu
 Jeu
 Son
 Do
 Si
 Ell
 Fai
 J'é
 Ma
 Dis
 Ell
 Qu
 L'h
 Do
 Je
 Mo
 Po
 An
 Je

Quoique j'enrage à toute outrance ,
 Est le remede où j'ai recours.
 Que faire ? Il faut , par complaisance ,
 L'écouter. O Dieux ! quels discours !
 Quels riens ! Quels torrens de paroles !
 Que ne suis - je au nombre des sourds !
 Jeu , bal , repas , ménage , atours ,
 Sont les fatuités frivoles ,
 Dont elle m'entretient toujours.
 Si du moins , stable en ses sornettes ,
 Elle m'achevoit un récit ,
 Fait au babil des femmelettes ,
 J'écouterois ce qu'elle dit ;
 Mais , dans ses verbes indiscrettes ,
 Disant beaucoup , n'achevant rien ,
 Elle surpasse ces Nonnettes ,
 Que le Ver - vert glosa si bien ;
 L'histoire d'hier est la même ,
 Dont elle m'assomme aujourd'hui.
 Je veux fuir ; un attrait suprême
 Me force de vaincre mon ennui.
 Pour rompre , je parle système.
 Amour , bel esprit , sentiment ;
 Je veux la fixer un moment.

Elle rend vain tout stratagème ,
 Je fixerois plutôt le vent.
 Assez bien la droline chante ;
 Mais toujours chanter . . . je suis las.
 Demandez - moi donc qui me tente
 Dans cet objet , dont je fais cas.
 Son cœur est bon ; sans lui déplaire ,
 Je lui dis maintes vérités ;
 Et ces vers , que je viens de faire
 Dans un quart d'heure de colère ,
 Sans courroux seront écoutés.

CHANSON.

APOLOGIE DU JANSÉNISME.

Sur l'Air : *Grands Philosophes , je vous
 blâme.*

NArgue du Dogme Moliniste ;
 Sa nouveauté ne peut que m'alarmer.
 Vive le Parti Janséniste ;
 Il ne prescrit à mon cœur que d'aimer.

Je reconnois , & je sens que les graces
Sont toujours efficaces ;
Car une beauté
Agit avec liberté
Sur ma volonté



QUI-PRO-QUO ,

Sur l'Air : *Des Folies d'Espagne.*

C'Est bien à tort qu'à la Vierge on
m'égale ,
Dit Sœur Agnès , d'un ton tout ingénu ;
Je connois l'homme , & cette humble
vestale ,
Plus pure encor , ne l'a jamais connu.



B O U Q U E T.

CA , ma Muse , réveillez - vous ,
C'est trop long-tems être endormie ;

Manon veut de petits Vers doux ,
 Il faut en faire : allons , m'amie.
 Vous savez tout ce que je dois
 A cette aimable & tendre amie :
 Si je n'obéis à sa loi ,
 Je vais m'en faire une ennemie.
 Allons , vite secourez - moi.
 Je l'aime ; c'est demain sa fête ,
 Il lui faut un Bouquet... Eh quoi ?
 Vous faites la sourde , je crois.
 Allons , ma plume est toute prête
 Eh bien ? J'en enrage , morbleu,
 En vain , contre elle je tempête ,
 Il ne sort de ma foible tête
 Que des Vers à jeter au feu.
 Pour un très-orgueilleux Poëte ,
 Voilà , sans doute , un triste aveu.
 Jamais de l'impuissant Ovide
 Le malheur n'égalait le mien ;
 Sa Corine étoit trop avide ,
 Et Manon ne veut presque rien.
 Qu'Ovide eût bien fait mon affaire.
 Dans les Vers il étoit rompu ;
 Il feroit ce que je n'ai pu ,

Je
 Voi
 Si
 Le
 Va
 Di
 J'i

Je ferois ce qu'il n'a pu faire.
 Voilà mon fort , voyez , Manon ,
 Si cela vous convient ou non.
 Le Bouquet , que je vous propose ,
 Vaut cent fois mieux que Vers & Prose.
 Dites si ce Bouquet vous plaît,
 J'irai l'offrir , il est tout prêt.

LETTRE

A MADAME DE***.

NON , je ne suis point satisfait ,
 Chere Maman , Belle entêtée ,
 De cette Epître , trop hâtée ,
 Qu'hier , sans loisir & distrait ,
 Je te barbouillai , Dieu le fait.
 Ne pense pas en être quitte ;
 De ma colere non petire ,
 Tu n'as encor vu qu'un extrait.
 Comment ? Je n'en reviens pas. Tu
 m'offre du sirop ; je te refuse opiniâtre.

ment , & plus opiniâtre que moi , tu me l'envoies ?

Je suis femme , me diras - tu ,
L'opiniâtreté fait notre caractère ;

Une Madame dégénere

Qui manque de cette vertu.

Et moi , qui suis homme & très-homme , je croirois dégénérer , ne t'en déplaîse , si j'acceptois ton sirop.

Du sirop à moi ! quel présent !

En est - il de plus offensant ?

Ma foi , si sur ce ton tu débutes , la Belle ,

J'aurai bientôt de la dentelle ,

Une quenouille , des fuseaux ,

Et toute la vaine sequelle

Des ragoûts femmelets , sucres , bon-bons ,
Grops.

C'étoit à quelques Damoiseaux

Que convenoit pareille bagatelle ;

Par exemple : au Papa mignon ,

Ce douxereux penche chignon ,

Dont les apparences dévotes

Demandent que tu le sirotas :

A cet Abbé , Poupin nêfé ,

Jeune & gentille Demoiselle ,
 Qui de riens meubla sa cervelle
 Pour aller plus de pair avec l'Etat coiffé.

Mais à moi qui me pique de faire un
 contraste parfait avec ces femmes man-
 quées , il ne falloit offrir que toi. C'est
 un présent digne d'un homme.

Tout ton aimable individu ,
 Tout ton petit charmant toi-même
 Est un don friand & dodu ,
 Qui vaut tous les sirops , qui vaut un
 diadème.

LE NEZ ET LES PINCETTES.

Conte par Piron.

LES Saints & les Diables ensemble
 Eurent toujours maille à partir ;
 Mais ce qui doit nous avertir
 Qu'il faut que chacun de nous tremble ,
 C'est que le Serviteur de Dieu
 N'a pas toujours avec le Diable

E s

Ou la Légende est une fable.

Jadis un vieux Saint existoit,
 Lequel Apoticaire étoit ;
 Car en quelque état que l'on vive ,
 Est saint qui veut , noble , vilain ,
 Voire pis , témoins saint Crépin ,
 Sainte Madelaine & saint Ives.
 Un jour que , pour le bien public ,
 Manipulant quelques recettes ,
 Le Distilateur en lunettes ,
 Dans un fourneau , sous l'alambic ,
 Fourgonnoit avec des pincettes :
 Voici venir le Tentateur ,
 En intention de distraire
 Le vigilant Opérateur ,
 Et d'être ainsi l'instigateur
 D'un qui-pro quo d'Apoticaire.
 Devant le Saint Monsieur Satan
 Culbute , caracole & fringue :
 Le fanatique Charlatan
 De mille façons se distingue ;
 Entr'autres le corps du lutin
 Se tourne en cylindre d'étain ,
 Représentant une seringue ,

Il f
 Sou
 De
 Et
 Don
 Fai
 Tel
 I
 Ep
 Ma
 Car
 Fai
 Pu
 Vo
 Le
 M
 Ve
 Te
 Ru
 To
 Co
 L
 Et
 L

Il fait de son nez le canon ,
 Soupirail exhalant la peste ,
 De sa gueule un mortier bouffon ,
 Et de sa langue un gros pilon ,
 Dont le mouvement circulaire
 Faisoit un petit carillon ,
 Tel qu'au Sabat on peut le faire.

Des ténèbres le Roi Falot
 Epuisa là tout son calot ;
 Mais ce qu'il y gagna fut mince ;
 Car le bon Saint, ne disant mot ,
 Fait cependant rougir sa pince ,
 Puis l'adressant au nez du Prince ,
 Vous le lui serre comme il faut.
 Le Diable fait un soubre saut ,
 Montre de longues dents qu'il grince ,
 Veut avancer , veut reculer ,
 Tend les griffes , serre la queue ,
 Rue & beugle à faire trembler
 Toute la terre & sa banlieue.
 Cependant , en malin fournois ,
 L'autre jouit de sa victoire ,
 Et fait faire au Diable vingt fois
 Le tour de son laboratoire ,

Jusqu'à ce que , las de ce jeu ,
 Il renvoya la bête au gîte ;
 Et pour l'y faire aller plus vite ,
 Il lui feringua pour adieu
 Quelques petits jets d'eau bénite.

C'est s'en tirer avec honneur :
 Heureux le Saint Pharmacopole ,
 S'il eût d'une telle faveur
 Rapporté la gloire au Seigneur.
 Par malheur , en tournant l'épaule ,
 Le Diable avoit trouvé moyen
 Pour se dépiquer de son rôle ,
 De jetter au cœur du Chrétien
 Un grain de sa vanité folle ,
 Dont à son tour le Tout-Puissant ,
 Très-mécontent , avec justice ,
 Châtia le Saint , en laissant
 Triompher un tems la malice
 Du maudit lion rugissant ,
 Dont voici quel fut l'artifice.

Il s'enveloppa d'une peau
 De ces gens chargés de cuisine ,
 Masse de chair faite en tonneau ,
 Pesante , espece de pourceau ,

Qui
 Et qu
 Sur d
 A la
 Où l
 Le m
 En M
 Va
 Se m
 Et m
 Qui
 Cent
 Et t
 Par
 Du
 De
 Là p
 Tou
 Ave
 Le
 I
 Aid
 Voi
 Le

Qui roule ici-bas sa machine ;
 Et qui , pliant sous le fardeau ,
 Sur deux pieds quelquefois chemine
 A la ville & dans le quartier ,
 Où le Saint faisoit son métier.
 Le masque à figure massive ,
 En Moine de Citeaux arrive ,
 Va descendre chez le Baigneur ,
 Se met au lit , fait le malade ,
 Et mande le premier Docteur ,
 Qui vient lui débiter par cœur
 Cent mille & une coïonnades ,
 Et termine le sot narré
 Par la formule régulière
 Du *clisterium donare*
 De la faculté de Molière.
 Là paroît l'humble Apoticaire ,
 Tout prêt à donner de sa main
 Avec sa mine débonnaire
 Le remède chaud & benin.

Dieu des vers & de la peinture ;
 Aidez-moi dans cette aventure.
 Voilà tout bien appareillé ,
 Le Mousquetaire agenouillé ,

Et le malin corps en posture :
 Mais , quoique longue outre mesure ,
 La canule n'arrivoit point
 A mi-chemin de l'embouchure ;
 Pour que tout donc aille à son point ,
 De deux valets l'effort s'y joint ,
 Chacun d'eux du fessier difforme
 Prend une part , la tire à soi ,
 Et de l'ennemi de la Foi
 Présente le podex énorme.

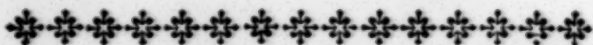
Le collateur , un peu butor ,
 Qui malgré cela craint encor
 De s'égarer dans la bruyere ,
 Et qui pour ses péchés de plus
 Etoit un peu court de visiere ,
 Met le nez si près du derriere ,
 Qu'il est à deux doigts de Panus.

C'est où mon drôle attend son homme ;
 On ne peut trop admirer comme
 Droit au devant la bague alla ,
 Et d'elle-même s'enfila.
 Alors sur chaque Joue on laisse
 Retomber l'une & l'autre fesse :
 L'impitoyable Lucifer

A cris
 Et ch
 L'end
 Ah !
 Vous
 C'est
 Car
 Vous
 Il di
 Que
 Rapp
 L'int
 Ses
 Et s
 Spec
 Au
 Et
 L'u
 Un
 Pen
 Ain
 Le
 Jac
 To

A cris , ni pleurs ne veut entendre ,
 Et change en tenailles d'enfer
 L'endroit où le nez s'est fait prendre.
 Ah ! vous avez beau trépigner ,
 Vous voilà pris , l'homme aux pincettes ,
 C'est à vous de vous résigner ;
 Car de la façon dont vous êtes ,
 Vous ne pouvez pas vous signer.
 Il dit , & plus fier de sa proie
 Que ne le fut le beau Pâris
 Rapportant la sienne de Troie ,
 L'infame ravisseur déploie
 Ses ailes de chauve-souris ,
 Et s'élève en l'air avec joie.
 Spectacle horrible & scandaleux
 Au cul du Démon cauteleux ,
 Et de qui triomphe la fraude ;
 L'un d'entre les Prédestinés ,
 Un Saint en l'air & par le nez
 Pendu comme une gringuentaude.
 Ainsi sur le saint homme Job
 Le Dieu d'Isaac & de Jacob ,
 Jadis de la même puissance ,
 Toléra l'affreuse licence ,

Et bientôt fut y mettre fin ,
 Aussi mit-il ici la main.
 Le Saint reconnut son offense ;
 Dieu tonna , le malin esprit
 Ouvrit la pincette maudite ;
 Et de la foire qui lui prit ,
 Aspergeant le nez du contrit ,
 Adieu , lui dit-il , quitte-à-quitte.



LA MULE DU PAPE.

F Rere très-cher , on lit dans saint
 Matthieu ,
 Qu'un jour le Diable emporta le bon
 Dieu
 Sur la montagne , & là lui dit , beau Sire ,
 Vois-tu ces mers , vois-tu ce vaste Em-
 pire ,
 Ce nouveau monde inconnu jusqu'ici ,
 Rome la grande , & sa magnificence ?
 Je te ferai maître de tout ceci ,
 Si tu veux me faire la révérence.
 Notre Seigneur , ayant un peu rêvé ,

Dit au
 re
 Avant
 Il ne p
 Ayant
 fa
 Qu'éta
 Un ter
 Alla d

Où R
 Le P
 Pasteu

L'esp

Dans

Si tu
 Si j

Mar
 Aux

Dit au Démon , que quoiqu'en appa-
rence ,

Avantageux le marché fût trouvé ,
Il ne pouvoit le faire en conscience ,
Ayant toujours oui dire en son en-
fance ,

Qu'étant si riche on fait mal son salut .
Un tems après , notre ami Belzébut
Alla dans Rome ; or c'étoit l'heureux
âge

Où Rome étoit fourmilliere d'Elus :
Le Pape étoit un pauvre personnage ,
Pasteur de gens , Evêque , & rien de
plus.

L'esprit malin s'en va droit au Saint
Pere ,
Dans son taudis l'aborde , & lui dit ,
frere ,

Si tu voulois tâter de la grandeur ;
Si j'en voulois , oui par Dieu , Mon-
seigneur ;

Marché fut fait , & voilà mon Pontife
Aux pieds du Diable , & lui baissant la
griffe :

Le farfadet , d'un ton de Sénateur ,
 Lui met au chef une triple couronne ;
 Prenez , dit-il , ce que Satan vous donne ,
 Servez-le bien , vous aurez sa faveur.
 Oh ! vous Papes , voilà l'unique source
 De tous vos biens , comme savez , &

pour ce

Que le Saint Pere avoit en son tracas
 Baissé l'ergot de Monsieur Satanas :
 Ce fut depuis chose à Rome ordinaire ,
 Que l'on baïsât la Mule du Saint Pere.
 Que s'il advient jamais que ces vers-ci
 Tombent des mains de quelque galant
 homme ,
 C'est bien raison qu'il ait quelque fouci
 De les cacher , s'il fait voyage à Rome.



DE

LE

V

Venez

(a)
 sujets a



LE NOUVEAU
ROI
DES GRENOUILLES;

O U

LE P. J. DANS UN FOSSÉ:

STANCES LIBRES.

VOUS , qu'on vit autrefois sur le haut
du Parnasse

Folâtrer avec du Cerceau , (a)

Venez , badine Muse , animant mon au-
dace ,

Guider mon timide pinceau.

Souffrez aujourd'hui que je chante
Sur les bords du sacré vallon

(a) J'esuite qui a composé des vers sur des
sujets assez plaisans.

Une aventure assez plaisante ,
 Pour dérider les sourcils d'Apollon.
 Près des lieux où périt Charles le Té-
 méraire , (b)
 S'élève une maison , (c) dont l'aspect en-
 chanté
 Auroit sans doute de quoi plaire ,
 Si l'on pouvoit y vivre en toute liberté.
 Mais un nombreux essaim de folâtre jeu-
 nesse , (d)
 Dont , sur ma foi le meilleur n'en vaut
 rien ,
 Alentour de ce lieu , court , va , revient ,
 sans cesse ,
 Pour voir , ce qui s'y fait , ou de mal ,
 ou de bien .
 Encor , si l'on pouvoit de quelque épais
 ombrage
 Parer les traits malins qui partent de leurs
 yeux ;

(b) Dernier Duc de Bourgogne , tué devant Nancy , en assiégeant René dans la Capitale.

(c) Maison de campagne des J***.

(d) Les Ecoliers rodent sans cesse autour de cette maison.

Mais ô douleur ! ô désespoir ! ô rage !
Il n'est point d'ombrage en ces lieux.

Pour surcroît de malheur , une race mé-
chante

D'animaux , (e) dont la terre enferme les
foyers ,

Vient ronger l'écorce naissante
De nos jeunes Poiriers.

Bien en prit au vieillard , (f) qui donna
des chaussures

A nos tilleuls craintifs , à nos foibles or-
meaux ;

Moins pour les garantir des piquantes
froidures ,

Que de la triste dent de ces vils animaux.

Sans les soins empressés du Barbon chari-
table ,

Ces lieux , destinés aux plaisirs ,
Ne seroient aujourd'hui qu'un désert ef-
froyable ,

(e) On voit près de-là une garenne qui four-
mille de lapins.

(f) Le P. J. garnissoit le pied des arbres ,
de vieux lambeaux de soutanes.

Séjour de pleurs & de soupirs.

Mais c'est trop exhaler la douleur qui
m'inspire :

Allons au fait , & sans détour ;
Aujourd'hui , Muse , il nous faut rire,
Nous pleurerons un autre jour.

Décrivez-nous l'endroit où se passa la scène
Que je vais dans mes Vers transmettre à
nos neveux ;

Venez , Muse , échauffer ma veine ,
Point de trait qui ne soit heureux.

D'abord se présente à la vue
Un large & vaste enclos qu'enferme un
grand conduit :

Une porte à demi rompue
Sépare en deux un mur (g) que la terre
a produit.

A peine a-t-on franchi cette porte admi-
rable ,

Qu'on voit un Pont , mais des plus
beaux ;

(g) Une haie vive.

Déda

Au fo

Décriv

Rende

Que c

S

Pa

V

F

A droit

A gau

[h] A
meux la
ensuite
& dont

[i] X
pont de

[k] C

Dédale (h) y travailla, si l'on en croit la
fable ,
Au sortir des prisons du farouche Minos.

Divine fille de mémoire ,
Décrivez - nous ce Pont , ce magnifique
Pont ,
Rendez-le plus fameux , s'il se peut, dans
l'Histoire ,
Que celui qu'un grand Roi (i) jetta sur
l'Hellespont.

Six ais cloués sur deux solives ,
Par - tout du fable répandu ;
Voilà ce qui , sur les deux rives ,
Forme en peu le Pont prétendu.

A droite on voit un trou couvert d'une
fascine ,

A gauche un plus petit , plus traître (k)

[h] Architecte de l'antiquité , qui bâtit le fa-
meux labyrinthe de Crete, dans lequel il fut
ensuite emprisonné par Minos , Roi de l'Isle ,
& dont il s'envola avec des ailes de cire.

[i] Xerxès , Roi de Perse , couvrit l'Hellef-
pont de vaisseaux.

[k] C'est le trou qui fit tomber le P. J.

& plus trompeur ,
 Fait que , sur toute la machine ,
 Le plus hardi Champion ne marche
 qu'avec pear.

Au dessous, un fossé , large de six coudées,
 Profond de cinq (si je puis bien juger)
 Contient des eaux si fort consolidées,
 Que jamais l'œil ne les a vu bouger.

C'est au fond de cette eau verdâtre &
 croupissante ,
 (Comme on le dit en ces climats)
 Que la Nation croissante
 Tous les Jeudis (1) en pompe assemble
 ses Etats.

Depuis mille ans , ce Peuple au vieux
 fils de Cybele
 A grands cris demandoit un Roi ,
 Qui pût par des Arrêts d'une forme
 nouvelle
 Corriger les abus , & rétablir la loi.

[1] C'est ordinairement les Jeudis que les Juifs
 vont à la campagne.

Sa demande long-tems fut inutile & vaine;
Mais un jour il cria si fort ,
Que Jupin en laissa tomber sa coupe
pleine ,
Et que son aigle en prit l'effor.

Vertu-mort , s'écria le Dieu tout en colere,
De quel front vient-on m'insulter ?
Moi , le Maître des Dieux , l'arbitre du
tonnerre ;
Et je pourrois y résister !

Qu'on m'apporte au plutôt ma
foudre ,
Je veux exterminer ces importuns ma-
rauds ;
Oui , je veux les réduire en poudre ;
Vite ici , Mulciber , fournis - moi des
carreaux.

Eh , quoi ? reprit Junon , quoi pour si
peu de chose ,
Exterminer ainsi le peuple des Marais ?

Pour un peu de Nectar ? Voyez la belle-
cause :

Hébé , verse - nous - en du meilleur , du
plus frais.

Que chacun (m) suive ici l'exemple que
je donne :

A votre santé , cher Gogo ;
Sachez qu'on n'est heureux (n) que lors-
que l'on pardonne ,
Et qu'on boit à tir-la-rigo.

A cette belle & pieuse sentence
On vit trois fois tout l'Olympe
applaudir ,
Comme on voit aujourd'hui sur la scène
de France ,
A de pareils discours le peuple s'ébaudir.
A l'instant le Dieu rentre au - dedans de
lui - même ,

(m) Ce vers est tiré de la Tragédie de Ma-
ximien.

(n) C'est une des sentences de Constantin ,
qui ne parle que par apophtegmes dans cette
Tragédie.

Et blâmant son courroux un peu précipité ,
 Voici , dit - il , chere Epouse que
 j'aime ,
 Voici quelle est ma stable volonté.

Qu'à ma parole on prête une oreille attentive ;
 Ecoutez-moi , peuple importun ;
 Vous demandez un Roi , quoi qu'il vous
 en arrive ,
 Vous le voulez ; eh bien , je vous en
 promets un.

Mais gardez-vous , race maudite ,
 De le traiter ainsi que le Roi *Soliveau* ;
 Je punirois ce crime autant qu'il le mérite,
 J'en jure , & vos Marais seroient votre
 tombeau.

Il dit ; & secouant sa noire chevelure ,
 Il fit trembler le firmament ;
 Il tonne , & toute la nature
 Sentit que Jupiter avoit fait un serment.

Mais en attendant l'arrivée
Du nouveau Roi promis par le Maître
des Dieux ,

Achevons , Muse , la corvée ;
Montrez - nous ce qui reste à voir dans
ces beaux lieux.

Ne différons pas davantage ,
Guidez mes pas vers la Maison ;
Je l'apperçois , ô Ciel ! quel heureux
avantage.

D'entrer dans le séjour qu'habite la
Raison !

Tu te trompes ; c'est - là qu'habite la
Contrainte ,
Et le froid Pédantisme , & la fausse dou-
ceur ;

Tous ces noirs habitans ne respirent
qu'en crainte ,

Chacun , Censeur d'autrui , trouve aussi
son Censeur.

A deux Divinités propices

Ils font gloire d'offrir chaque jour des
présens ;
Les vieux seuls font les sacrifices ,
Les jeunes préparent l'encens.

Vois - tu l'ambition avec sa tête altière ?
Jusques sur l'Empirée elle fixe ses yeux ,
Dominant sur la terre entière ,
Elle voudroit encor dominer dans les
Cieux.

A ses côtés paroît la politique habile
Au maintien décevant , au front toujours
couvert ,
Elle prête à sa sœur une main trop facile,
Et feint de la blâmer , pour agir de
concert.

Mais entrons , j'apperçois les deux salles
ouvertes ;
Que de tables , bons Dieux ! la belle
quantité !
De mets les plus communs ces tables sont
couvertes ;

Les méts communs , dit - on , sont bons
pour la santé.

Plus loin paroît une cuisine
Presqu'aussi blanche qu'un vieux
four ;

C'est en ce bel endroit que Madame Lezine
A fixé pour jamais son bienheureux séjour.

O la laide figure ! ô la vieille grand'mere !
Je n'y puis plus tenir , je vais la souffleter ;
Sors d'ici , vilaine Mégere ;
Non ; moi j'y veux toujours rester.

Que vois - je , on se leve de table ;
L'un prend sa canne , & l'autre
son manteau ,

Il n'en reste plus qu'un , qui jette un
verre en fable ,
Et court comme un perdu rejoindre le
troupeau.

Trois sont déjà partis où leur ardeur les
porte ;

Il en reste encor cinq , deux jeunes &
trois vieux ,

D'un pas grave & pédant ils marchent
 vers la porte ,
 Ne sachant pas qu'un Roi se trouve au
 milieu d'eux.

Apprenez-nous , Muse divine ,
 Vous à qui l'avenir est comme le présent ;
 Apprenez-nous celui que Jupiter destine
 A commander un jour au Peuple croissant.

Il a les cheveux noirs , & les sourcils
 de même ,
 Le nez long , les yeux grands , un front
 de majesté ;
 Aussi-tôt qu'on le voit , on l'aime ,
 Tout prêche en lui la Royauté.

Ennemi de tout artifice ,
 Excellent cœur , & bon ami ,
 Il n'aime jamais par caprice ,
 Il n'aime jamais à demi.

Ses discours sont remplis d'une noble
 élégance ,

Il a du tour , de l'ordre , & beaucoup
de bon sens ;

Aussi depuis long - tems la divine Elo-
quence

L'a placé parmi ses enfans. (o)

Mais tandis que je veux vous le faire
connoître ,

Il est déjà tombé dans ses nouveaux
Etats

Selon l'ordre de notre Maître ,
Les pieds en l'air , la tête en bas.

Sa chute répand l'épouvante
Parmi le peuple des Marais ,
Et cette nation tremblante
Crut être perdue à jamais.

Rassurez-vous , peuple timide ,
Accourez , & venez saluer votre Roi ;
Son bras n'est pas armé d'un acier ho-
micide ,

Il vient en paix faire observer sa loi.

(o) Le P. J. faisoit le métier de Prédicateur.

Ce n'est plus cette hydre terrible
 Qui croqua jadis vos aïeux ,
 C'est un homme doux & paisible ,
 C'est un Roi conforme à vos vœux.

Sa bouche n'est point meurtrière ,
 Sous sa langue jamais on ne trouva de
 fiel ,
 Il vous apporte un cœur de père ,
 Un cœur confit dans le sucre & le miel.

Vous verrez sous ses loix la paix & l'abon-
 dance
 Régner de nouveau parmi vous ;
 Du serpent venimeux la brutale insolence
 Tombera sous ses coups.

A ces mots j'apperçois la troupe épou-
 vantée
 Quitter ses trous bourbeux , & paroître
 au grand jour ;
 Déjà sur la rive montée
 Elle vient lui faire sa cour.

Autour de lui chacun s'attroupe ,
 C'est à qui montrera le plus d'activité ;
 Mais un seul , au nom de la troupe ,
 Fait serment de fidélité.

Chacun se dit en son langage ,
 Qu'il est aimable , qu'il est beau !
 Il fera désormais notre unique partage ;
 Il vaut mille fois mieux que le Roi So-
liveau.

ÉPIGRAMME.

QUE pensez-vous de l'Auteur d'Uranie,
 Vous l'avez vu Poëte , Historien ,
 Critique amer , hardi Pyrronien ,
 Sur tous sujets exerçant son génie ;
 Vous le voyez Anti - Cartésien ,
 Ami du vuide , Anglois à toute outrance ;
 Est-ce tout ? Non. Grace à son inconstance ;
 Je le prédis , vous le verrez Chrétien.





LES DEUX RATS.

AU bon vieux tems , lorsque Berthe
 floit ,
 Et que mainte Bête parloit ,
 Mieux què ne fônt nos Docteurs de Sor-
 bone.

On dit que certaine Mitronne ,
 Un soir , comme elle pétrissoit ,
 Se sentit vivement mordre par une puce ,
 Sur le bord d'un certain endroit ,
 Par où l'Hermite Frere Luce
 Fit croire que d'Agnès un Pape sortiroit.
 Sur le champ la Mitronne adroite ,
 Surprit cette puce indiscrette ,
 La pressant , le col lui tordit ,
 Puis après sa besogne faite ,
 Auprès de son Mitron elle se mit au lit.
 Or , quand la puce elle avoit dénichée ,
 La pâte de ses doigts , qui s'étoit attachée
 Aux plumes de l'oiseau que je ne nomme
 pas ,

Atrira dans le lit deux Rats ,
 Dont le nez fin l'avoit flairée ;
 En tapinois venus pour en tâter ,
 Ils commençoient à grignoter ,
 Quand le Mitron sentant sa pâte bien
 levée ,

Se mit en devoir d'enfourner :
 Les Rats le voyant se tourner ,
 L'un étourdi de peur , tremblant , tête
 baissée ,

Dans le plus prochain trou brusquement
 se jetta ,

Et l'autre auprès tapis resta.

Le Mitron , besogne achevée ,

Se recoucha sur le côté ;

Les prisonniers en liberté

S'enfuirent au grenier à leur gîte ordinaire ;

Les voilà se questionnant ,

L'un & l'autre se demandant

Comment ils s'étoient tirés d'affaire :

Moi , dit l'un , j'ai donné dedans le pot
 au noir ,

Je ne crois pas qu'on puisse avoir
 Une plus risible aventure ;

Je r
 Oû
 Mai

Ave

Que

H m

Tan

Ce

Pre

M'a

Le

Et

Dar

San

Tér

Pen

Ave

Qu

De

San

Je me suis fourré dans un trou
 Où j'ai cru ma retraite sûre ;
 Mais le maudit Mitron m'a bourré tout
 son soul ,

Avec je ne fais quoi qu'il pouffoit à
 mesure

Que pour sortir je voulois avancer ;
 Il m'a cogné le nez , & m'a fait le tapage ,
 Tant que , lassé du badinage ,
 Ce gros & long je ne fais quoi ,
 Prenant enfin congé de moi ,
 M'a craché par mépris au milieu du visage ,
 Le vilain m'a presque aveuglé.
 Et moi , dit l'autre tout troublé ,
 Dans l'encoignure d'une cuisse ,
 Sans grouiller , m'étant cantonné ,
 Témoin impatient d'un si fort exercice ,
 Pendant qu'il te cognoit le nez.
 Avec sa cheville ouvrière ,
 Qui te causoit tant de souci ,
 Deux boules qui pendoient à son chien
 de derrière ,
 Sans cesse allant , venant , cognoient
 mon nez aussi.

L'Y GREC ou LA FOURCHE.

Monstres ne sont si rares que l'on croit :
 Certain homme vrai monstre étoit ,
 Non de corps , de bras , de tête ,
 Mais par l'endroit chéri du sexe féminin ;
 Et qui sert à lui faire fête.
 Double il étoit cet instrument malin ,
 Fourchu , de plus fait de telle manière ,
 Qu'une branche , passant dans la route
 ordinaire ,
 L'autre à l'instant prenoit l'autre chemin ,
 Et sourdement enfilait le voisin.
 Mainte belle , avec complaisance ,
 Avoit senti la double expérience
 D'un tel prodige , & gardoit le tacet
 Sur le cas qui n'étoit pas net.
 Or , il advint que notre personnage
 D'une Veuve dévote & sage
 Fit emplette , & se maria.
 A son devoir , la première nuitée ,
 La Veuve instruite se rangea ;

Mais
 En c
 N'av
 Traite
 Cette
 Jura
 N'aur
 Expr
 De r
 Aussi
 Doct
 Mais
 Devi
 Et le
 Ren
 Au
 Puis
 On
 On
 Cam
 Fut
 Plus

Mais aussi-tôt , se sentant perforée
 En certain lieu d'où le pauvre défunt
 N'avoit jamais tiré son allumelle ,
 Traitant d'abomination
 Cette double intromission ,
 Jura que désormais la perfide entreprise
 N'auroit succès qu'après décision
 Exprès donnée en consultation
 De notre Mere sainte Eglise.
 Aussi-tôt Docteurs consultés ,
 Docteurs herminés & froqués ;
 Mais toute la Gent Sorbonique
 Devint muette & sans réplique ;
 Et les illustres ignorans
 Renvoyèrent l'affaire au Pere des Croyans.
 Au Pape donc l'affaire fut portée.
 Puis au consistoire traitée ;
 On étala grande érudition ,
 On fouilla dans l'histoire & profane &
 sacrée ;
 Camuse cependant sur la solution
 Fut la sacro-sainte Assemblée :
 Plus vivement encore on consulta San-
 chès ,

L'Y GREC ou LA FOURCHE.

Monstres ne sont si rares que l'on croit :
 Certain homme vrai monstre étoit ,
 Non de corps , de bras , de tête ,
 Mais par l'endroit chéri du sexe féminin ;
 Et qui sert à lui faire fête.
 Double il étoit cet instrument malin ,
 Fourchu , de plus fait de telle manière ,
 Qu'une branche , passant dans la route
 ordinaire ,
 L'autre à l'instant prenoit l'autre chemin ,
 Et fourdement enfiloit le voisin.
 Mainte belle , avec complaisance ,
 Avoit senti la double expérience
 D'un tel prodige , & gardoit le tacet
 Sur le cas qui n'étoit pas net.
 Or , il advint que notre personnage
 D'une Veuve dévote & sage
 Fit emplette , & se maria.
 A son devoir , la première nuitée ,
 La Veuve instruite se rangea ;

Mais
 En c
 N'av
 Trait
 Cette
 Jura
 N'an
 Expo
 De
 Auff
 Doct
 Mais
 Dev
 Et l
 Ren
 Au
 Puis
 On
 On
 Car
 Fut
 Plu

Mais aussi-tôt , se sentant perforée
 En certain lieu d'où le pauvre défunt
 N'avoit jamais tiré son allumelle ,
 Traitant d'abomination
 Cette double intromission ,
 Jura que désormais la perfide entreprise
 N'auroit succès qu'après décision
 Exprès donnée en consultation
 De notre Mere sainte Eglise.
 Aussi-tôt Docteurs consultés ,
 Docteurs herminés & froqués ;
 Mais toute la Gent Sorbonique
 Devint muette & sans réplique ;
 Et les illustres ignorans
 Renvoyèrent l'affaire au Pere des Croyans.
 Au Pape donc l'affaire fut portée.
 Puis au consistoire traitée ;
 On étala grande érudition ,
 On fouilla dans l'histoire & profane &
 sacrée ;
 Camuse cependant sur la solution
 Fut la sacro-sainte Assemblée :
 Plus vivement encore on consulta San-
 chès ,

Escobard , Tambourin , Lenès.
 Ces pieux & savans Dépôts
 N'offrirent à leur ouverture
 Que sottises hors de propos ;
 Rien de certain sur l'aventure ,
 Leur embarras déterminâ l'affaire
 En faveur du monstre mari ,
 Et la Réponse du Saint Pere
 Fut, *Gaudeant benè nati.*

É N I G M E.

JE suis une plaisante chose ,
 Qui peut avoir environ
 Six à sept pouces de long ;
 Je ne fers point quand on repose ,
 Quand je pends je suis hors d'emploi ;
 Dès qu'on veut se servir de moi ,
 Alors une main féminine
 Me prend , me secoue , & badine ;
 Puis après le jeu , me conduit ,
 Ainsi que mon fidele guide ,
 Dans une fente fort humide ,

Comme en mon naturel réduit ;
 Là , j'entre autant que l'on me pousse :
 Après mainte & mainte secousse ,
 Si l'on me retire dehors ,
 Je suis tout mouillé quand je fors.
 C'est par ce plaisant exercice
 Qu'au genre humain je rends service ;
 Mais si par malheur , rebuté ,
 Ou trop vainement excité ,
 On ne peut me mettre en usage ;
 C'est alors grand bruit au ménage.

Oh ! vous tous , qui lisez ceci ,
 Le détail de mon savoir faire ,
 Si vous me devinez , vous pouvez sans
 mystere
 Me nommer , car de moi vous vous êtes
 servi.

EPIGRAMME sur le C. de S. F....

JE suis un animal d'équivoque nature,
 Comédien , escroc , dévot , plein de
 ferveur ;

J'éleve un Temple au Créateur,
En filoutant la créature.

*EPITAPHE pour Jean-César Rouf-
seau de la Parisiere E... de N...
décédé le 15 Novembre, 1736.*

ICi git un Prélat d'emprunteuse mémoire,
Qui toujours prit, & jamais ne rendit :
Seigneur ! s'il est dans votre gloire,
Il n'y peut être qu'à crédit.



De la
dan
bro
qu
au
co

Q

à vo
fuis-
noiss
fait
moi
pres
dor
d'é
ten
luti
une

LETTRE

De la Baronne de Roupillac à Madame des Etoiles, au sujet d'une brochure intitulée : L'Ennui d'un quart-d'heure, de feu Mr. l'Abbé.. aujourd'hui Mr. de la Mare tout court.

QUE de graces , Mademoiselle , j'a à vous rendre ! De quel service ne vous suis-je pas redevable ! Oui , ma reconnaissance sera toujours au-dessous du bienfait , je ne le sens que trop ; mais du moins j'ai la consolation de vous devoir presque la vie : car , peut-on vivre sans dormir ? Et avant le bienheureux paquet d'écrits modernes , que vous m'avez fait tenir , je ne dormois pas plus qu'un vrai lutin. En ouvrant votre lettre , j'ai trouvé une liste de sujets récréatifs : elle débute

par l'ennui d'un quart-d'heure , & voilà justement mon Esculape. Aussi sûrement votre amitié , toujours tendre & prévenante , a deviné qu'une cruelle insomnie me tourmentoit depuis bon nombre de jours , & une guérison aussi prompte , d'une migraine violente , ne pouvoit m'être procurée plus à propos par la personne du monde la plus précieuse à ma tendresse.

Que veut dire ce prélude embrouillé , direz-vous , peut-être , Mademoiselle , *je ne comprends rien à ces propos ridicules* : patience , voici le débrouillement du cahos.

Je lis ordinairement avant de me livrer aux douceurs du sommeil , qui me fait bien souvent , & qui me vend bien cher ses douceurs ; car j'ai soixante ans passés. Ah ! qu'à votre âge , jeune & belle fouchette , il étoit d'instans ou Morphée me prodiguoit ses faveurs , après avoir goûté des plaisirs , dont les Dieux auroient même été jaloux. Ma jeunesse

éclipsé
ne po
minué
les am
vieilles

Le t
ouvrag
je le fo
ges ag
charm
Rendu
livres
je fais
quart
comm
que m
veauté
j'ai à
recuei
je lis
ô ven
merve
meil n
dix a
arrivé

éclipsée ne me laisse que le regret de ne pouvoir rajeunir , & n'a point diminué la passion que j'ai toujours eue pour les amusemens d'une vie aimable. Les vieilles redifent toujours , je reviens.

Le soir donc , je me trouve dans des ouvrages ingénieux (pas si souvent que je le souhaiterois) ; la matiere a des songes agréables , dont la douce imposture charme le tems délicieux de la nuit. Readue , suivant ma coutume , à mes livres , le jour même de votre envoi reçu , je saisis avec empressement *l'ennui d'un quart d'heure* ; je me mets en situation commode pour repaitre moins mes yeux que mon esprit & mon cœur , des nouveautés contenues dans la brochure que j'ai à la main : je touffe , je crache , je recueille toute mon attention , j'ouvre & je lis , je continue , j'acheve . . . Mais , ô vertu divine répandue dans cette merveilleuse feuille ! j'ai bâillé , & le sommeil m'a surpris sans être invoqué. Depuis dix ans , fortune pareille ne m'étoit arrivée.

Je le soutiens , Apollon a inspiré le pere de ces Poésies , & il a prouvé par ses rimes ennuyeuses , qu'il étoit autant le Dieu de la médecine que de l'harmonie. Tout l'opium & la thériaque de la docte faculté des Pharmacopoles n'auroient pas opéré aussi sûrement que *l'ennui d'un quart-d'heure* , dont le titre, aussi modeste que l'Auteur , ne me dispense pas de lui dire qu'il m'a fourni de *l'ennui* pour plus d'un siècle ; si je pouvois vivre autant , je consentirois à partager ce soporatif avec nos neveux les plus reculés ; car ne trouve-t-on pas dans le monde les *ennuis* immortels , & la joie trop courte ?

Ce la peste me tue , que l'Observateur du Parnasse a relevé judicieusement, est une expression du bel air , n'est-il pas vrai , Mademoiselle ? Monsieur de la Mare fréquente les cercles où regnent la galanterie & les petits Maîtres d'une espèce transcendante.

Vous me mandez , Mademoiselle , que

l'Aut
élog
ciis
me
en a
avec

En
On r
Orga
Son
Pour
Clio
Melp
Fit
Tha
Lui
Ces
Et r
La M
Et l
A la
Nou
Il r

Apo
Qui

La Mare pour jamais , fans espoir de retour ,
Fut le Dieu qu'encensa Cypris & la mollesse.

La fortune , Mademoiselle , rougit des
fautes du destin ; a-t-elle prospéré ? l'on
oublie les loix de la nature , & l'on dé-
roge aux degrés du sang le plus proche :
le Poëte des *ennuis* en est une preuve
vivante. Je vois que ce petit ingrat , en
grimpant à la double cime , a changé son
véritable nom : je l'ai connu à Paris ;
on l'appelloit Mr. l'Abbé *Croque-chenille* ,
& Mr. *d'Hofier* lui-même n'auroit pas
été plus heureux dans la découverte
d'aucune généalogie.

Je vous envoie un extrait authentique
d'un parchemin que je possède , il est
unique ; Mr. *Croque-chenille* m'a sollicité
plus d'une fois de m'en défaire en sa fa-
veur , pour être fondé en raison en cas
des successions à recueillir. Je conçois
que le dépit & la gloire l'ont dégoûté de
sa vrai naissance. Je lui pardonnerai cette
boutade , s'il veut passer le reste de l'au-
tomne

tonar
l'orig
une
le v

de

Adm

ti

go

O

Ce do

Entre

Cruels

L'un

Nous

L'autr

Souter

Et qu

Le

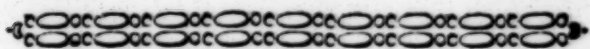
Or qu

Se lev

En fa

Volta

tomme à ma campagne , & je lui rendrai
l'original timbré , dont je fais pour vous
une copie , en attendant le plaisir de
le voir.



*Admirable & incomparable Transi-
tion de l'Abbé de la Mare en escar-
got , & ce qui advint d'icelle.*

OYEZ , grands & petits ,
Ce dont vous ferez ébahis.
Entre le Franc & l'illustre Voltaire ,
Cruels débats survinrent l'autre jour ;
L'un vouloit , à son ordinaire ,
Nous ennuyer d'un fade amour ,
L'autre , plus docte & moins ignare ,
Soutenoit que l'amour énerçoit les esprits ,
Et qu'il ne vouloit point d'éloges à ce prix.

Le Franc s'irrite , en appelle à la Mare :
Or qu'advint-il ? Notre nouveau Midas
Se leve , & bientôt vous décide ,
En faveur de la Zoraïde.
Voltaire pour cela les armes ne mit bas :

Il vole au Temple de Mémoire ,
 A Melpomene explique net le cas :
 Phébus, instruit de cette histoire,
 Résolus de punir notre Juge ignorant.

Par subite métamorphose
 La Mare, hélas ! comment dire la chose ?
 D'homme devint un insecte rampant ;
 Le nouvel Escargot court sans retardement
 Dépeupler parterres, charmilles,
 De papillons & de chenilles.
 Pour récompenser son ardeur,
 On le nomma Croque-chenille,
 Et sur le Pinde avec honneur
 Des Escargots il orna la famille.

Une preuve nouvelle de cette origine, Mademoiselle, que j'ajoute par surcroit d'évidence, est que je ne vois pas pourquoi ce petit ingrat a changé de dénomination. Il a beau se déguiser, on connoitra toujours Mr. *Croque-chenille* à une bosse qui lui est restée au front. C'est un accident qui lui est arrivé le jour d'un grand vent, qui le jeta à terre dans le potager du Parnasse. La nature

qui
 a c
 L'a
 pu
 fait
 Poë
 cien
 vea
 van
 une
 C
 dem
 de g
 les e
 mé
 & u
 rois
 qui
 Je
 furn
 bien
 trus
 son
 amor

qui lui a donné autant d'esprit qu'à Esope, a chargé l'art de suppléer à son défaut. L'art, moins habile que la nature, n'a pu lui donner double bosse, mais il a fait une éminence sur le front de notre Poète, qui, bien loin de changer un ancien nom, auroit dû en prendre un nouveau le jour de cette aventure, qui, suivant quelques malins trop véridiques, a une origine du cinquième étage.

Cette addition devoit les tenter, Mademoiselle, sur-tout quand on est friand de gloire, & qu'on cherche à briller par les *ennuis*. Scipion n'a-t-il pas été surnommé l'Africain, Fabius le Temporiseur? & une foule de conquérans, que je pourrois citer, n'ont-ils pas brigué des noms qui passassent à l'immortalité.

Je propose à Mr. *Croque-Chenille* le surnom de *Dufront*: je me regarderois bienheureuse, s'il vouloit adopter un intrus qui demande un quartier dans l'écusson de sa gloire. Bonsoir, mes belles amours, je les aime trop, pour ne pas

supprimer les façons ; je vous embrasse
cent mille fois pour une , votre , &c.

DE ROUPILLAC.

A Frêne , ce 19 Oct.

1736.

LETTRE

*Pastorale du Révérendissime Pancrace
Bellegrin , Patriarche de l'Opéra :
A tous les Fideles de son Diocèse ,
salut , &c.*

PANCRACE , Prêtre , & cetera ,
Patriarche de l'Opéra ,
Relevant en plein de Cythere :
A nos Ouailles les Acteurs ,
Actrices , Danseuses , Danseurs ,
Salut , Indulgence plénier.
Très-chers Freres , très-cheres Sœurs ,

Un grand scandale vient de naître
 Dans les Temples de voluptés ;
 On attente à nos libertés ,
 Un Appellant , que dis-je ? un traître ,
 Puis-je autrement le qualifier ,
 Cet Evêque de Montpellier , (a)
 Qui rit des saints foudres de Rome ,
 Qui vit , & prétend mourir comme
 Un Augustin , un Cyprien ,
 Et , quoique Prélat , ne doit rien :
 Quoi ! parce qu'il fort d'un grand homme ,
 De Colbert , Ministre immortel ,
 A qui l'Etat doit un Autel ,
 Pour les beaux Arts dont il fut pere.
 Ce Mécréant , ce Réfractaire ,
 Cet Evêque de Montpellier ,
 Ose dans sa fureur brutale
 Sans respect excommunier
 Sœur Petitpas , digne Vestale ;
 Donc parce que Seigneur Bonnier ,
 Aux yeux d'une troupe animale ,
 Couche avec elle sans scandale ,

(a) Feu Mr. de Colbert.

Comme Arbricelle fit jadis ,
 Il faut crier , allez , maudits :
 Est-ce donc un Marquis de balle
 Que Monseigneur de la Moisson ?
 Je veux apprendre la leçon
 A ce petit porteur de Mitre ,
 Et lui demander à quel titre
 Il s'insinue dans mon bercail :
 Qu'il apprenne par cette Epître ,
 Que seul en suis Pasteur arbitre ,
 En quelque lieu que le bétail
 Soit traduit & mis au travail ,
 En vertu d'un bref de Cythere ,
 Signé par l'Amour & sa mere ,
 Et scellé du sceau du Serrail.
 Vit-on Monseigneur Vintimille ,
 Prélat sachant vivre tranquille ,
 Faire le moindre carillon ,
 Quand l'an mil sept-cent deux fois seize ,
 Au magasin de saint Nicaise ,
 En plein midi , sans cotillon ,
 Sans robe , même sans chemise ,
 Sœur Camargo , Sœur Pelissier
 Firent danser leur noir feffier

Au
 Vit-
 Mall
 Mais
 Pour
 Sait-
 Mar
 Qu'i
 Qui
 Ded
 Fit
 Ils
 Cas
 Et
 Arle
 Au
 Rod
 Mia
 En
 Et
 Aut

Au yeux de la ville surprise ;
 Vit-on ce bon Prélat crier ,
 Malheur à qui nous scandalise ?
 Mais l'Evêque de Montpellier
 Pour un rien anathématise.
 Sait-il , si Monseigneur n'est pas
 Mari de la Sœur Petitpas ?
 Qu'il le demande au vieux *Destouches* ,
 Qui pour les mettre chaque soir
 Dedans la nuptiale couche ,
 Fit l'office d'Eunuque noir.
 Ils sont époux , je le proteste ;
 Car c'est moi qui les ai conjoints ,
 Et l'extrait en est manifeste ,
 Arlequin & Tribou témoins.
 Au commencement de leurs flammes
 Rodillardus de Paradis (b)
 Miaula leur Epithalame ,
 En galant fêta telle Dame ;
 Et le Jettonnier de Genlis , (c)
 Autre Automate académique ,

(b De Moncrif.

(c) L'Abbé Seguy.

Au dîner pour quatre louis ,
 Vint lire son panégyrique ,
 Ainsi que souloit l'Embrion :
 Si je n'ai pas , dans mon Mercure
 Visé par Martin *Hardion* ,
 Enrégistré cette union ,
 Qu'on n'en tire mauvais augure ;
 Le Marquis tient ses nœuds secrets ,
 Par la peur que les Cadenets (d)
 N'aillent dans leur humeur revêche
 Lâcher sur lui leur Pigrieche.
 Très-chers Freres , très-cheres Sœurs ,
 Quand donc quelque Prélat sévere
 Troublera la paix de vos cœurs ,
 Riez de sa morale austere ;
 Vous avez le *Committimus* ,
 Appelez-en , comme d'abus ,
 Au grand Pontife de Cythere.
 Donné dans notre cul - de - sac ,
 L'an que le matin *Desfontaine* ,
 Pour avoir lancé le Micmac
 D'un des chefs de la Quarantaine ,

[d] Mrs. de Luynes étoient trois freres.

Courut long-tems la pretontaine ,
 La nuit comme un vrai loup - garou ,
 Pour faire entériner sa grace ,
 Le jour tapi comme un hibou :
 Sous notre scel , signé *Panrace* ,
 Plus bas , *la Roque* , Délateur
 Du pauvre *Ribou* , le Libraire ,
 Du Mercure postiche Auteur ,
 Imbécille & très - digne frere
 Du grand *la Roque* , l'Antiquaire. (e)

LA BOUGIE DE NOEL.

A Pise , Ville d'Italie ,
 Habitoit un certain Joseph d'Alcantaris ,

(e) On a vu & su le détail de cette aventure. Le Sr. Bonnier vivoit publiquement avec sa Catin , sous les yeux de l'Evêque , qui les excommunia tous deux. Ils s'enfuirent de Montpellier , & allerent promenant leur scandale de terre en terre.

Jaloux de sa moitié jusqu'à la frénésie ;
 Le fait n'est étonnant ; Italiens maris
 Sont sujets , comme on fait , à visions
 cornues.

Celui - ci galant autrefois ,
 Savoit sur le bout de ses doigts
 Les rubriques d'amour , même les moins
 connues ,

Pour mettre donc en sûreté
 Son honneur , ou plutôt celui de son
 Epouse ,

Ceintures de virginité
 Vinrent s'offrir d'abord à son ame jalouse ;
 Mais c'étoit peu pour lui , les plus forts
 cadenats ,

Pour garder ce trésor , font en vain ré-
 sistance ;

Le drôle le savoit & par expérience :
 Voici donc ce qu'il fit pour éviter le
 cas.

Il joignit à cette ceinture ,
 Vers l'endroit dangereux , deux lames de
 rasoir.

Deux ressorts les faisoient mouvoir ,

Qui dès qu'on les lâchoit refermoient
l'ouverture.

La femme à peine eût reçu ce
présent,

Qu'un billet de sa part en avertit l'Amant :
L'Amant arrive , il court dans les bras
de sa Belle :

Par des baisers on prélude un mo-
ment

Mais las de ces faveurs qui croissent son
tourment ,

Il en cherche une plus réelle.

Il découvre à son gré la porte des plai-
sirs ,

Et l'obstacle ne fait qu'irriter ses desirs.

Le serpent , qui tenta notre commune
Mère ,

Se réveille d'abord à ces objets char-
mans ,

Et leur fait inventer , dans ces heureux
momens ,

Les moyens de se satisfaire.

Des deux ressorts la belle tenoit un,
L'Amant retenoit l'autre , & dans cette
aventure ,

Le serpent sans trembler saisit la con-
 joncture ,
 Et se plonge à l'instant avec vivacité
 Dans le sein de la volupté :
 A cette douce approche on s'emporte , on
 s'oublie ,
 On est prêt à perdre la vie ,
 On ne pense plus , mais on sent ;
 Et dans cet effort si puissant
 Le serpent se trouva la funeste victime
 Des rasoirs échappés , & cet endroit si
 beau ,
 Trône de ses plaisirs , en devient le tom-
 beau.
 Au cri de l'homme accourt la Soubrette
 tremblante ,
 Elle enmene l'Amant , tandis que son
 Amante ,
 Ignorant du serpent les cruels déplaisirs ,
 Jouit confusément de ses derniers soupirs.
 Il fallut tirer le serpent ,
 Et l'embarras étoit comment.
 Un tire-bourre en fit heureusement l'affaire.
 L'animal encor furieux ,

Ne fo

La D

La se

Tels

Par la

Une v

Car c

La nu

Le r

Ses

Elle

Ne sortit qu'avec peine , écumant de colere ,

Quoiqu'il eût les larmes aux yeux ,
Sur le lieu de sa sépulture

Il fut question d'opiner.

La Dame paroissoit encline à le garder ,

La servante disoit , que ce seroit folie ,

Et que besoin n'étoit de l'embaumer ,

Tels animaux étant communs en Italie ;

Par la fenêtre enfin elle le fit passer.

Une vieille dévote , en allant à l'Eglise ;

Car c'étoit , m'a-t-on dit , Noël le lendemain :

Trébuche & laisse échapper de sa main

La lanterne qu'elle avoit prise.

La nuit étoit obscure , autour elle tâtonne :

Sa main tombe sur le serpent ,

Pour sa chandelle elle le prend ,

Le met dans sa lanterne ; ainsi Dieu n'abandonne

Ses serviteurs , dit - elle , & fait les secours.

Elle arrive à l'Eglise , & dit les premières

Ce que par cœur elle fait de prieres;
 Mais bientôt à son livre il lui faut re-
 courir :

Elle met sa chandelle des mains de sa
 voisine ,

Jusqu'en celles du Clerc elle parvient
 enfin ;

Il souffle sur la meche , il se tourmente en
 vain ,

Pour l'allumer, tant plus il l'examine

Plus ce qu'il tient lui paroît surprenant:

Mais à la fin comprenant le mystere ,

A d'autres , cria - t - il, d'un ton plein
 de courroux ,

Cette chandelle est faite à s'allumer chez
 vous :

Mesdames , que chacun fasse son ministere.



=
 L'A

O

Avez
 Dont
 Vient
 Jours
 Un m
 Age à
 O bo

Mais
 A no
 Tran

Exem
 L'hon
 Pour
 Il ét
 Dicto

L'ANTI - MONDAIN ,

Par Piron.

O Jours heureux ! qui purs & sans
nuages
Avez du monde éclairé le berceau,
Dont vainement un odieux pinceau
Vient à nos yeux défigurer l'image :
Jours fortunés ! quoiqu'en publie encor
Un maître-fou dans sans verve indiscrete,
Age à bon droit appelé siecle d'or.
O bon vieux tems ! c'est moi qui vous
regrette ;
Mais , ô regrets en effet superflus !
A notre dam , hélas ! vous n'êtes plus !
Tranquille au sein d'une heureuse abon-
dance ,
Exempt de peine , affranchi de tous soins,
L'homme vivoit , la sage providence
Pour son bonheur lui cachoit ses besoins ;
Il étoit libre , & la seule nature
Dictoit ses loix , régissoit ses devoirs ;

Dont un bizarre & chimérique honneur
 Séduit des cœurs susceptibles d'alarmes ,
 Ce fier tyran d'un sexe plein de charmes,
 Ne mettoit point d'obstacle à son bonheur ;
 Un esprit simple , une aimable innocence,
 Un cœur naïf , de candeur revêtu ,
 Neuf encore même après la jouissance ,
 Tenoient alors lieu de toute vertu.
 De nos Aïeux , sous le regne d'Astrée ,
 Telle étoit donc la race bienheuree ,
 D'un siècle à l'autre, & vigoureux & sain
 L'homme vivoit ; alors un Médecin ,
 Coupable engeance en ce tems ignorée ,
 De ces beaux ans n'abrégeoit la durée.
 Or maintenant notre ami du bel air ,
 Qui vous moquez impunément du monde ,
 Vantez-vous bien votre siècle de fer ;
 Vantez sur-tout votre cœur très-immonde ,
 Osez fronder l'illustre Fénélon ,
 Déprisez-vous les accords de sa lyre ,
 Ce beau Roman , le seul utile à lire ,
 Vous toutefois , vous , ce rare Apollon ,
 Dont les écrits ne vont point au talon
 De ce Prélat ; vous , dont le chaud délire,

Pis qu'une fièvre en ses accès pressans ,
 Vous fait choquer la raison , le bon sens ,
 Vous , dis - je encor , qu placez dans un
 Temple

D'un bout à l'autre ouvrage original ,
 Fille de joie auprès d'un Cardinal ;
 Vous , dis - je enfin , qui , pour dernier
 exemple ,

Venez de faire assemblage nouveau ,
 Et , comme on dit , une galimafrée
 D'Eve , d'Adam , de Saturne & de Rhée ,
 Affortimens dignes d'un tel cerveau ,
 Plaçant le bien de la nature humaine
 Dans un bouchon qui frappe au soliveau ,
 Ou bien à voir une tête de veau ,
 Qui mollement dans un char se promene ;
 Or maintenant le séjour enchanté ,
 Ce Paradis terrestre si vanté :
 Cher Calotin de la première classe ,
 De bonne-foi convenez entre nous ,
 Que pour savoir où peut être sa place ,
 On auroit tort de s'adresser à vous.



NE

M

Des
 Firent
 Et tou
 L'affre
 Qu'Ag

L'arde
 Tant
 Péché
 Ce de
 Dans
 Châsse

Vases
 Burett
 Tout

L' H A B I T NE FAIT PAS LE MOINE.

Conte par le même.

M U S E de grace , au fait & point
d'exorde.

Des Ecumeurs , gens sans miséricorde ,
Firent descente à je ne fais quel port ,
Et tout de suite y descendit la mort ;
L'affreux dégât , le viol , l'équivoque ,
Qu'Agnès redoute , & dont Barbe se
moque ;

L'ardente soif du sang & du butin ,
Tant d'autres maux , le sacrilege enfin ;
Péché mignon , d'aisance scélérate.

Ce dernier - ci conduisit les Pyrates
Dans un Couvent des Peres Cordeliers ;
Châsse , encensoir , croix , soleil , chan-
deliers ,

Vases sacrés , tout fut de bonne prise ,
Burettes , draps , le cellier & l'Eglise ,
Tout fut pillé ; voyez que les Vauriens ,

En qui , peut - être , eût agi le scrupule ,
S'ils n'avoient pas dans plus d'une cellule
Trouvé de quoi se dire ; eh , ventrebleu ,
N'en ayons point , puisqu'ils en ont si
peu.

Tout bien cherché , de gentilles commeres
Gagnent la Nef , pour avec les Corsaires
Gaiement passer leurs jours dorénavant ,
Eux à ramer , elles comme au Couvent.
Pere Guichard , bilieuse pécore

Prêche & fulmine en pieux

Pere Guichard est traité d'étourneau ,
Et pour réponse on le jette dans l'eau.
D'autres encor de prêcher ont la rage ;
Ils prêchoient donc , mais sur un ton plus
sage ,

Que le plus fier de tous les ouragans ,
Mieux qu'un Sermon , convertit nos bri-
gands.

Les voilà tous devenus des Panurges ,
Se fiant moins à Dieu qu'au Taumaturge ,
Et promettant chandelle à tous les Saints
Du Paradis & lieux circonvoisins :
L'équipage est au pied de la chiourme ;

On cri

Meâ d
Ce n'e

Moine

Punitio

Le bou

De se v

S'il en

Vous a

Le Sér

Le Ciel

L'eau r

S'appl

Tout r

Tout y

Il rit

Le Cap

Réunif

Et sur

Buvons

Frappo

On crie , on pleure , & sanglots on re-
gourme :

Meâ culpâ , mon pere , mon mignon ,
Ce n'est pas moi , c'étoit mon compa-
gnon ;

Moine de dire en faisant grise mine ,
Punition & vengeance divine ;
Le bon Larron contrit comme à la Croix,
De se vouer à Monsieur saint François ,
S'il en'échappe : à l'instant le tems change,
Vous auriez dit que sur l'aile d'un Ange
Le Séraphique avoit dit , *quos ego* ,
Le Ciel reprend l'azur & l'indigo ,
L'eau reverdit , & sa claire surface
S'applanissant redevient une glace.

Tout rentre enfin dans son premier état.
Tout y compris , le cœur du scélérat ,
Il rit du vœu formé pendant l'orage ,
Le Capitaine absout tout l'équipage ,
Réunissant tout le pouvoir en soi ,
Et sur son bord étant Pontife & Roi.
Buvons , chantons , rions , dit le Cor-
faire ;

Frappons , f..... & voguë la galere,

Les penaillons disoient, vous avez tort,
 On fait la figue ainsi plus près du port,
 De Pharaon tel étoit le vestige,
 Moïse aussi coup sur coup le fustige;
 Le chef répond qu'on ait tort ou raison,
 Kamez, Faquins, belle comparaison,
 De fouet à fouet, la verge de Moïse
 Et le cordon de saint François d'Assise,
 Trois jours avoient coulé sans accidens;
 Le quatrieme, ainsi qu'entre leurs dents,
 Les gris vêtus prioient leur Patriarche
 De se venger en purifiant l'Arche:
 L'un des Frocards s'écrie, ah! le voilà,
 Qui? Saint François. Où? Sur l'eau, là
 bas, là,

Tenez, voyez, vis-à-vis de la poupe,
 Sur le tillac; aussi-tôt l'on s'attroupe:
 Oui, c'est, dit-on, vraiment un Cor-
 delier,

C'en est bien un, le fait est singulier.
 En pleine mer un homme, & n'en dé-
 plaïse,

Qui paroît même être là fort à l'aise;
 C'est, s'écrioit un Moinillon servant,

C'est

Dans
 Mon
 Je voi
 Les b
 Trembl

Passoit
 La fol
 Se den
 La nuit
 Et du
 Il repa
 Le mé
 Lors,
 C'est fa

Voilà d
 Le Con
 Pour le
 Et dit,

Je vois

C'est ce grand Saint qu'à la merci du
vent ,

Dans le péril , ingrats , vous réclamâtes ;

Mon œil d'ici distingue les stigmates :

Je vois , je vois l'Ange exterminateur ,

Les bras levés sur le profanateur ;

Tremblez , méchants. Le frocail en tu-
multe ,

Passoit déjà de l'espoir à l'insulte.

La soldatesque incertaine & tout bas ,

Se demandoit , l'est-ce, ou ne l'est-ce pas ?

La nuit laissa leur ame en grande transe

Et du soleil attendit le retour.

Il reparoit , l'on revoit tout le jour

Le même objet à pareille distance.

Lors , les relaps enclins à pénitence ,

C'est saint François , qui pourroit-ce être
donc ?

Voilà des gens penauts , s'ils en fut onc.

Le Commandant , dont la visière est nette,

Pour le plus sûr , mit l'œil à la lunette ,

Et dit , ma foi , vous ne vous trompez
point :

Je vois capuche & froc, c'est de tout point

Un Cordelier promptement à la nage ,
 Voulant venir peut-être à l'abordage :
 Il faut l'attendre , hola , ho ! le Grapin ;
 Chacun se ligue au cri du turlupin ;
 D'horreur le poil en dresse à tout son
 monde ;

L'objet s'enfonce , & dispaçoit sous l'onde.
 A l'instant souffle un vent des plus gail-
 lards , .

Et fut-ce un coup du Ciel ou du hazard,
 Vous en allez savoir le pour & contre ;
 Tout au plus près le nageur se remontre ;
 Le Grapin tombe ; accroche & tire ; eh ,
 qui ?

Etoit - ce bien un Cordelier ? Nenni.
 Là , de par Dieu , sa mere & saint An-
 toine ,

Jamais l'habit ne fit si peu le Moine ;
 C'étoit au vrai l'habit d'un Franciscain ,
 Mais sous lequel ne gisoit qu'un Requin ,
 Poisson goulé , vorace , antropophage ,
 Poisson hideux , poisson pour tout potage ,
 Mais un poisson froqué ; par quel hazard ?
 Vous avez vu nager Pere Guichard ;

Figurez-

Figure
 Non
 Des p
 Et de
 Le fr
 Avoit
 Et de

Frere

CO

U
 N
 Gisoit
 Et po
 Dans
 Un gro
 En m
 Guériss
 Voilà
 S'écrie
 Je voi

Figurez - vous le Requin qui le gobe ,
 Non pas avec , mais par-deffous la robe ;
 Des pieds au col tantôt il fut grugé ,
 Et de ce tronc la tête prit congé :
 Le froc alors présentant l'ouverture ,
 Avoit d'un monstre embeguiné la hure ,
 Et de ce jour quêteux , humble & gour-
 mand ,
 Frere Requin suivoit le Bâtiment.

CONTE PAR LE MEME.

UN pauvre here , enfant de l'Hélicon,
 Gisoit mourant à-peu-près sur la paille ,
 Et pour Payer casse & catholicon ,
 Dans son coffret n'avoit denier ni maille ;
 Un gros Banquier regorgeant de mitraille ,
 En même tems étoit malade aussi ;
 Guérillez-moi , s'écrioit celui-ci ,
 Voilà de l'or ; chers enfans d'Esculape ,
 S'écrioit l'autre , en cas que j'en réchappe ,
 Je vous destine au Pinde un beau loyer.

La Faculté vers ce lieu ne galope ,
 En autre part elle aime à giboyer.
 Si que bientôt du Vernage à Procope ,
 Ce dit l'histoire , & d'Astruc à Boyer ,
 Depuis le Cedre enfin jusqu'à l'Hysope ,
 Auprès de lui notre veau d'or eut tout ;
 Au pauvre diable il resta la nature.
 Conclusion : le pauvret est debout ,
 Et le richard est dans la sépulture.

*EXCUSE de Mr. Piron à Procope sur
 les vers précédens.*

P A R F U M É de l'encens du Pinde ,
 Au sommet duquel on te guinde ;
 Procope , ne rougis-tu pas
 De revendiquer l'aromate ,
 Dont notre sottise ici-bas
 Suffumige un fils d'Hippocrate ?

Mais quelque juste que puisse être
 Le chagrin que tu fais paroître ,
 Ne m'en veut pourtant point de mal ;

Chasse mon tort de ta mémoire ;
 A Sylva je te crois égal ,
 Si de l'égaliser tu fais gloire.

Dans son audace illégitime ,
 Un autre diroit que la rime
 L'auroit induit à ce faux pas ;
 Qu'elle en fait faire au plus habile ;
 Que Boileau même en pareil cas
 Bronche entre Quinault & Virgile ;

Mais la rime est-elle une excuse
 Que doive alléguer une Muse ,
 Pour qui l'honneur a des appas ?
 Non. Fut-elle encore plus stérile ,
 Cent Richelets ne valent pas
 La civilité puérile.

Je n'ai voulu , je te déclare ,
 Marquer le savant ni l'ignare.
 Eh , qu'importe ? Ignare ou savant ,
 A qui se rit de l'art funeste ,
 Où le plus versé très-souvent
 Est le plus semblable à la peste .

Des trois flandieres sinistres
 Je voulois nommer les Ministres,
 Sans toucher au point décisif,
 Et seulement dans l'Apologue
 citer d'entr'eux le plus oisif ;
 Pour l'opposer au plus en vogue.

Oh ! je te fais l'ami des belles ,
 Le favori des neuf pucelles ,
 Le charme de tes Auditeurs .
 Un Catulle , un Alcibiade ;
 Je te fais mille admirateurs ;
 Et ne te fais pas un malade.

L'honneur du Pinde & de Cythere ,
 J'ai cru que tu ne songeois guere
 A l'emploi de docte assassin ,
 Que tu te piquois peu de l'être.
 Enfin , je t'ai cru Médecin ,
 Comme plus d'un Evêque est Prêtre.

Voilà l'esprit de l'antithese :
 Et pour peu qu'elle te déplaise ,
 Publie à tous mon repentir ;

Je publierai mon témoignage ,
 Et ne craindrai plus 'de mentir
 En te comparant à Vernage.

Même outre la Palinodie ,
 En cas de grande maladie ,
 Dont on ne sauroit qu'augurer ,
 Le coupable avec diligence
 T'appellera pour assurer
 Ou son salut ou sa vengeance.

*La réconciliation de Rousseau avec
 ses ennemis.*

O UI , pour mourir dans ma Patrie ,
 Je chante la Palinodie :
 Vous , à qui j'ai porté les traits les plus
 sanglans
 Pour des écrits trop vrais , mais pour-
 tant ressemblans ,
 Avec vous désormais je me réconcilie.

Venez , Chrisologue (a) & Midas , (b)
 Venez , grands Officiers & Goujats du
 Parnasse ,

Approchez que je vous embrasse ;
 Mais j'oubliois le Poëte Autereau ,
 Lui dont la misere & la crasse ,
 Sans le secours de son pinceau ,
 D'un gueux au naturel font un parfait
 tableau.

Pardon , ami , je croyois ta carcasse
 Depuis long-tems gisante au mo-
 nument ;

Ou , pour parler plus poëtiquement ,
 Je te croyois reclus dans le sombre Tar-
 tare ,

Avec le feu petit Abbé de Pont ,
 Maître la Faye , & le glacé Pindare. (c)
 Oh ! (d) Créateur du monde , Dieu
 vous gard ,

[a] L'Abbé Bignon.

[b] Le Maréchal de Noailles.

[c] La Mothe.

[d] Fontenelle.

Je suis charmé de vous revoir ici ,
 Ma foi , je vous croyois aussi
 Bien & duement cloué , respirant à Cla-
 mard.

Quel est donc ce Fumeur (e) qui s'of-
 fre à mes regards ?

Il paroît , à ses yeux hagards ,
 Ne respirer que le meurtre & l'in-
 ceste ;

Vraiment je le remets , c'est l'Auteur de
 Thieste ,

Qui vous promet Catilina ,
 Et qui long-tems le promettra.

Viens , frere en Appollon , viens à l'esta-
 minette ,

Nous fumerons & nous boirons ca-
 nette ;

Nous trinquerons , si tu le veux ,
 A ce bel esprit bilieux , (f)

De qui le cerveau frénétique ,
 Contre les regles du bon sens ,

[e] Crébillon.

[f] Le Poëte Roy.

A fait éclore les cinq sens
 Et la grace mélancolique.
 Hé ! bonjour , Pere Nitetis ,
 Qu'as-tu fait de Déidamie ,
 Et du vaillant fils de Thetis ?
 Réponds ; la cabale ennemie
 Les auroit-elle , en sa mauvaise humeur ,
 Envoyé paitre avec notre Rimeur ?
 Oui , sur ta physionomie
 Je lis leur condamnation ;
 Console-toi , cette infamie
 Fait voir la dépravation
 Du goût de notre Nation.
 A propos , de bon goût , qu'est devenu
 le Sire ? (h)
 Qui dans le fort de son délire ,
 Des Auteurs les plus excellens
 Voulut apprécier à son gré les talens ,
 Et s'érigeant en maître du Parnasse ,
 A chacun assigner sa place.

[g] Danchet.

[h] Voltaire.

Belle demande ! il court le loup-garou ,
 Et maintenant il est je ne fais où.
 Dieu lui fasse miséricorde ,
 Et lui donne avec le bons sens ,
 Ainsi qu'à vous , mes chers enfans ,
 Repos , santé , joie & concorde.

APOTHEOSE de Mademoiselle le
 Couvreur , Actrice , morte le 2
 Mars , 1730.

Par Mr. de Voltaire.

QUEL contraste frappe mes yeux ?
 Melpomene ici défolée ,
 Eleve avec l'aveu des Dieux
 Un magnifique Mausolée.
 Si la superstition ,
 Distinguant jusqu'à la poussière ,
 Fait un point de Religion
 D'en couvrir une ombre légère :
 Ombre illustre , console-toi ,
 En tous lieux la terre est égale ;
 Et lorsque la Parque fatale

Nous fait subir sa triste loi,
 Peu nous importe où notre cendre
 Doive reposer, pour attendre
 Ce tems où tous les préjugés
 Seront à la fin abrogés.
 Ces lieux cessent d'être profanes ;
 En contenant d'illustres mânes ,
 Ton tombeau sera respecté.
 S'il n'est pas souvent fréquenté
 Par les diseurs de Patenôtres ,
 Sans doute il le sera par d'autres ,
 Dont l'hommage plus naturel
 Rendra ton mérite immortel.
 Au lieu d'ennuyeuses Matines ,
 Les graces , en habit de deuil ,
 Chanteront des hymnes divines :
 Tous les matins , sur ton cercueil ,
 Sophocle , Corneille , Racine
 Sans cesse y répandront des fleurs ,
 Tandis que Jocaste ou Pauline
 Verseront des torrens de pleurs.
 Enfin pour ton Apothéose
 On doit te faire une Ode en prose ;
 Le chef-d'œuvre d'un bel esprit .

Vau
 Mèp
 Qui
 Ce
 Ob
 Cet
 La
 Qu
 Bri
 Ain
 Ce
 Do
 Ta
 A
 On

Vaudra bien du moins un obit.
 Méprise donc cette injustice ,
 Qui fait refuser à ton corps
 Ce que par un plus grand caprice
 Obtiendra *Pelletier des Forts*.
 Cette ombre impie & criminelle ,
 La honte du nom François ,
 Quelque jour dans une Chapelle
 Brillera sous l'appui des loix.,
 Ainsi par un destin bizarre
 Ce Ministre dur & barbare
 Doit reposer avec splendeur ,
 Tandis qu'avec ignominie ,
 A l'émule de Cornélie
 On refuse le même honneur.



ÉPIGRAMME.

*De quelqu'un qui , sans doute , a
troqué son encensoir contre des ver-
ges , & qui fouette sa coquine, après
avoir adoré sa Déesse.*

SUR la *Sallé* la critique est perplexe :
L'un va disant qu'elle a fait maints heu-
reux ;

L'autre répond qu'elle en veut à son sexe ;
Un tiers prétend qu'elle en veut à tous
deux.

Mais c'est à tort que chacun la dégrade ,
De sa vertu pour moi je suis certain :
Resnel soutient qu'elle n'est pas Tribade ,
La Grognet dit qu'elle n'est pas putain.



O D E

*A un Prélat , que son zele pour la
défense de la vérité expose à des per-
secutions.*

PRÉLAT , dont les travaux fameux
Ont répandu par-tout la gloire ,
Dont les combats victorieux
Immortalisent la mémoire ,
Quels cris s'élevent contre toi ?
Eh ! quelle est cette hydre cruelle ,
Qui ne peut te voir sans effroi ?
La vengeance marche près d'elle ,
La noire envie arme ses mains.
Ciel ! de leurs complots inhumains
Sauvez une tête si chere ;
L'intérêt de vos dogmes saints
Vous rend son salut nécessaire.
Mais pourquoi trembler pour ses jours ?
Continuez , troupes iniques ;

Oui , j'y consens , à ses recours.
 A mille odieuses pratiques ,
 Ne montrez que dans de faux jours
 Ses démarches les moins critiques ;
 Tâchez par d'indignes détours
 D'ôter aux éloges publiques
 Ses œuvres les plus canoniques.
 Inutile , impuissant courroux !
 L'Etat , dont il prend la Défense ,
 Contre la fureur de vos coups ;
 Les Ouailles que sa vigilance
 Dérobe à vos efforts jaloux ;
 La foi qu'il maintient contre vous ;
 Voilà l'écueil insurmontable
 Où se briseront tous vos traits.
 Et toi , Prélat , dont à jamais
 Le nom doit être respectable ,
 Ne cesse , par d'illustres faits ,
 De mériter toute la haine
 De ceux dont l'audace hautaine ,
 Sous le joug d'une juste loi ,
 Prétend faire plier la foi.



Qu'
 d
 e
 D
 App
 Le
 Et v
 Av
 Qui
 Que
 Vien
 De
 C'e
 Il s
 Dep
 Pou
 Cha
 Hô
 Ne

ÉPI TRE

*Qu'un Auteur écrit à un de ses amis
dans un besoin d'argent , pour lui
en demander.*

DE ma triste déconvenue
Apprends , ami , l'aventure imprévue.
Le Diable , quittant son caveau ,
Et voulant sur notre hémisphère
Avoir un auspice nouveau ,
Qui fut & moins sale & moins chaud ;
Que son domicile ordinaire ,
Vient , par je ne fais quel travers ,
De prendre son gîte en ma bourse ;
C'est - là que pour toute ressource
Il s'offre à mes besoins divers.
Depuis cet accident funeste ,
Pour moi tout change en l'univers ;
Chacun me fuit , me déteste ,
Hôte , Boulanger , Rôtisseur ,
Ne peuvent me voir sans frayeur ;

Le Marchand ferme sa boutique ,
 Le pâle Banquier son comptoir ,
 Et c'est un fâcheux pronostique
 Seulement de m'appercevoir.
 Pour expulser si méchant hôte ,
 Signe de croix de patenôte ,
 Et tout ce que la piété
 Met d'armes aux mains des Fideles ,
 Pour chasser les esprits rebelles ,
 J'ai tout essayé , tout tenté ;
 Mais le frippon n'a fait que rire ,
 Et en vain je prétends lui dire ,
 Que l'Eglise m'a mis en main
 Sur les puissances souterraines
 Un despotisme souverain ;
 Qu'à tort il faisoit le mutin ,
 Qu'il en augmenteroit ses peines :
 Le perfide tient toujours bon ,
 Se raille de mon Catéchisme ,
 Qu'il traite de pure chanson.
 Cher ami , si ton exorcisme
 Ne vient bientôt à mon secours ,
 Tu vois le dernier de mes jours.



É

Contr

qu

m

dit

J EUN

Où le

L'espr

De l

Rien

Mais

Le so

Je ne

Cont

Et f

De c

Le

ÉPIGRAMME.

*Contre un jeune Prédicateur ignorant,
qui avoit donné, comme de lui ,
une piece éloquente & pleine d'éru-
dition.*

JEUNE Damis , dans tout ce beau dis-
cours ,

Où le savoir , les graces du langage ,
L'esprit , les mœurs , la nouveauté des
tours

De l'Auditeur ravissent le suffrage ,
Rien n'est de toi , si j'en crois le lardon ;
Mais par trop loin va cette médisance ,
Le son de voix , certaine dissonnance ,
Je ne fais quoi d'Ardénois dans le ton ,
Contre ces traits vient prendre ta défense,
Et semble dire , arrêtez , médifans ,
De ce discours si rempli d'éloquence
Le bon Damis a du moins les accens.

AUTRE ÉPIGRAMME.

Sur la rencontre imprévue que l'Auteur fit d'une Demoiselle, avec laquelle il avoit vécu quelques années auparavant d'une manière très-particulière, & qui fit semblant de ne pas le reconnoître.

A MADAME ***.

Seroit-ce vous, adorable Clarice,
 Qu'offrit hier à mes regards surpris
 Du sort l'agréable caprice ?
 Mes sens charmés, mon cœur épris,
 Mon ame jusqu'au fond émue,
 Livrée aux transports les plus doux,
 A votre rencontre imprévue,
 Me persuade que c'est vous.
 J'ai reconnu cette taille charmante
 Et cette gorge ravissante,

Où l'on
 J'ai reco
 Dont au
 Flattoier
 Eclaircio

Et qui,
 Retenoi
 Mais,
 Dans un
 Vos yeu
 Au mên

LE

DEj
 Pour a
 Que l'

Venoit

Où l'on voit folâtrer les ris & les amours.
 J'ai reconnu cette bouche touchante
 Dont autrefois tous les discours
 Flattoient mon oreille étonnée,
 Eclairoient mon esprit , attendrissoient
 mon cœur ,
 Et qui , par un pouvoir vainqueur ,
 Retenoient mon ame enchainée.
 Mais , ô portrait ! ô plaisir imposteur !
 Dans une muette langueur ,
 Vos yeux venant à s'offrir à ma vue.
 Au même instant je vous ai méconnue.

LE CHAPITRE GENERAL DES CORDELIERS.

DEja la renommée avoit passé les mers,
 Pour aller annoncer à cent Peuples divers,
 Que l'invincible Chef de la Gent Corde-
 liere
 Venoit de terminer son illustre carrière.

Déjà pour faire choix d'un digne Succes-
 seur ,

De chaque monastere on assemble la fleur,
 Et Toledé est choisi pour tenir l'assemblée,
 Où doit se réunir l'élite députée.

Le Chapitre commence , il se tient à
 huit clos ;

Un moine , beau parleur , l'ouvre par ce
 propos.

O vous ! dignes soutiens de toute gueu-
 serie ,

Vous , qui faites valoir la sainte momerie,
 Qui n'avez pour tout bien & pour tout
 revenu

Que le droit casuel & du con & du cul ;
 Vous , qui de toute part venez ici vous
 rendre ,

Au saint Générala , vous qui voulez pré-
 tendre ,

Vous vous flattez en vain , que la Brigue
 en ces lieux

Favorise jamais des vœux ambitieux.

Quiconque ose aspirer à cette grande place
 Ne doit sur ses talens attendre aucune
 grace.

Plus hui

Plus ard

Si vous

Vous de

Le mieu

C'est - là

A notre

Choisiss

Peres , p

Qu'il fau

De vos r

Et voyo

Alors m

Et le fig

Quoiqu'

Plus humbles , plus savans fussiez - vous
mille fois ,

Plus ardents à gueuser que le grand saint
François ;

Si vous n'avez des vits d'une énorme
mesure ,

Vous devez de ce rang vous - mêmes
vous exclure ;

Le mieux muni de nous doit être Général;
C'est - là pour notre choix le point fonda-
mental :

A notre Ordre aujourd'hui donnons un
nouveau lustre ,

Choisissons parmi nous le vit le plus il-
lustre :

Pères , préparez-vous; voici l'instant fatal,
Qu'il faut mettre au grand jour le Sceptre
monacal ;

De vos roides engins montrez la révérence,
Et voyons qui de vous aura la préférence.
Alors montrant le sien , voici , dit - il ,
mes droits ,

Et le signe assuré de mes fameux exploits ;
Quoiqu'on en ait retranché par un malheur
funeste ,

Pour être Général , voyez ce qui me reste :
 Révérends , c'est , je pense , un assez bel
 hochet ,

A son aspect , on croit voir un vit de
 mulet.

Saisi d'un saint transport , un vieillard
 en lunette

S'approche , & pour le voir fait une hum-
 ble courbette ;

De près il l'examine , & dit , par saint
 François ,

Voilà , je crois , de l'Ordre un des plus
 beaux anchois.

Mais d'un air dédaigneux , saisissant la
 parole ,

Pere Tapeux soutient que c'est une hyper-
 bole ;

Prétendant qu'il n'a pas suffisante grosseur,
 Défie , à son égard , le plus rude censeur,
 Et levant d'une main sa longue robe
 brune ,

De l'autre il sort un vit propre à faire for-
 tune.

A peine le peut - on empoigner d'une
 main ,

Long
 Voilà
 Et no

Avec
 Fourb

Le Ch
 Pour

Mais

Frapp

Cet e

L'on

Vous

Pere

C'est

Long à proportion , quarré , sec & mutin :
Voilà , dit-il , un vit rougissant de colere ,
Et non pas ce que vient de nous montrer
le Pere :

Avec cet outil-là , je peux , sans me gêner ,
Fourbir mes douze coups , dont six sans
déconner.

Le Chapitre sourit , & prend cette bravade
Pour un discours en l'air , pour une gaf-
connade ;

Mais le Moine piqué de cet affront nou-
veau ,
Frappe de son outil vingt fois sur le bu-
reau ;

Cet effort vigoureux fait trembler le Cha-
pitre :

L'on admire , l'on rend justice à votre
titre ;

Vous méritez beaucoup , lui dit le Prési-
dent ,

Pere Tapeux , calmez ce noble emporte-
ment ,

C'est assez , Révérend , contenez ce ton-
nerre ,

Vous avez effrayé tout notre Monastere,
 Votre engin , à son tour , doit être me-
 suré ,

Et s'il est le plus long , il sera préféré.

Pere Examineur , commencez votre
 ronde ,

Que chacun fasse voir sur quel titre il se
 fonde ;

Qu'on enrégistre tout , la taille & la gros-
 seur ,

Qu'on fasse mention exacte de longueur ;
 Et du tour du Breteur , sur - tout qu'on
 examine

Les couilles & les vits jusques à leur ra-
 cine ;

Enfin ce que chacun montrera de vi-
 gueur ,

Soit dans votre examen produit en sa fa-
 veur.

L'examen achevé , il faut que l'on opine ;
 Mais pour l'élection , nul ne se déter-
 mine.

Le Pere Brise - motte & Pere l'Enfonceur

Ont

Ont l

Egaler

Les co

Mais c

Il faut

Pour r

Metton

Pour c

Faisons

Sur l'un

Nous v

Lequel

En un

Ont leurs engins égaux en longueur, en
grosſeur,

Egalement bandant, ils ont des reins de
diable,

Les couillons ſont égaux, enfin tout eſt
ſemblable ;

Mais comment faire un choix, où tout
paroît égal,

Il faut pourtant que l'un des deux ſoit
Général ?

Pour nous tirer, dit l'un, de cette in-
certitude,

Mettons - les tous les deux à quelque
épreuve rude :

Pour choiſir, ſans ſcrupule & ſans pré-
vention,

Faiſons venir ici jeune fille & garçon ;

Sur l'un & l'autre ſexe exerçons leur cou-
rage,

Nous verrons qui des deux prend mieux
un pucelage,

Lequel en fouterie eſt meilleur ouvrier,

En un mot, qui des deux eſt meilleur

Cordelier.

Bientôt après ces mots on présente à la
Salle

Un jeune Ganimede , une jeune Vestale
Environ de quinze ans , plus belle que le
jour ,

Teint de rose & de lis , ouvrage de l'a-
mour.

Chaque Pere , en voyant cette jeune fil-
lette ,

Sent son bidet tout prêt à rompre sa
gourmante.

Le Président fait signe au Pere l'Enfon-
ceur

De commencer l'épreuve , & grimper sur
la sœur.

Si-tôt dit, si-tôt fait, dessus une couchette,
Mise en ces lieux exprès , mon Frocard
vous la jette ,

Il la trouffe , & se met en devoir d'obtenir
Des plaisirs que l'amour ne sauroit décrire.

Le Pere , avec transport , achève la vic-
toire ,

Et tirant du conin son vit couvert de
gloire ,

Si-tôt il le renfonce, & pour dignes exploits
De l'aveu du Tendron il déchargea six fois,
Six fois sans déconner, & puis levant sa
cotte

Il fait voir au grand jour la plus charmante
motte,

Une cuisse plus blanche, & le plus beau
conin

Qui se trouva jamais sous jupe de Nonnain.
Le vit du Moine alors montrant sa rouge
tête,

S'échappe furieux de la sainte brayette,
Ecumant de luxure, il remonte à l'instant,
Jean chouard cette fois entre plus aisé-
ment.

Ce jeune petit con, quoique con de
poupée,

Au moins vigoureux laisse une libre entrée:
Dans ce second assaut, sans plainte &
sans douleur,

De l'enfroqué Jean - f. . . elle remplit
l'ardeur

Tant & si bien, qu'enfin ne pouvant pas-
ser outre,

Il lui laisse le con tout barbouillé de
foutre.

Le Pere l'Enfonceur , illustre candidat ,
Ainsi fut éprouvé pour le Généralat.

Le Pere Brise-motte , à son tour , sur la
scene

Entre , & dit , qu'il foutra dix coups tout
d'une haleine :

Il essuie le con de cette jeune sœur ,
Et dans trois coups de cul lui cause une
douleur

Qui fait jetter des pleurs à la jeune in-
nocente :

Le Moine sans pitié , dans son ardeur
brûlante ,

La ferre entre ses bras , saisi d'un doux
transport ;

Sentant son vit pressé , comme par un
ressort ,

Change en tendres soupirs les pleurs de
sa conquête ,

Et régale ce con d'une si belle fête ,
Que le cul de la Nonne en sauta de fureur.
Le paillard darde au fond la bénigne li-
queur ,

Et f
Douz

La d
Le M
On a

Retor

Sodor

Il ret
Jusqu
Et le

Le mi

Au ch

Et sur
Mon

Mais

Et suivant sans repos l'amoureux exercice,
Douze coups , tous portant , son vit lui
fut propice.

La douzaine finie , on crut qu'à cette fois
Le Moine borneroit le cours de ses exploits:
On alloit opiner , quand ce nouvel Her-
cule ,

Retournant le Tendron , du premier coup
l'encule ,

Sodomise deux coups , & deux fois dé-
chargeant ,

Il retire du cul deux fois son vit bandant.
Jusques-là Brise-motte avoit eu l'avantage,
Et le Chapitre alloit lui donner son suf-
frage ;

Le mien n'est pas pour lui , répond Frere
Frappart ,

Au choix en question je prétends avoir
part ,

Et sur lui remporter une pleine victoire ;
Mon vit n'est pas si long , Peres , je veux
le croire ,

Mais pour foutre je veux lui damer le
pion ,

Je vais vous le montrer sur ce jeune garçon.
Il dit, & sur le champ déculotant le Frere,
Aux yeux des Papelards paroît le beau
derriere.

Il pousse vivement son vit sans le mouiller,
Sans effort & sans peine encule l'écolier.
Chacun frappe des mains à ce charmant
spectacle ,

Et l'on tient que le coup approche du
miracle ;

Quand le bougre , charmé de l'applaudis-
sement ,

Leur dit, sans déculer , je foutrois tout
un an :

Le saint homme , en effet, de toute la
journée

Ne cessa de tenir la mazette enculée.

Le Président se leve , & recueille les voix,
Tout est en sa faveur , le Chapitre en fait
choix :

Quand un Moine étourdi se saisit de la
porte ,

Et dit qu'il ne veut pas qu'aucun Corde-
lier forte ,

Sans
Foutre

Appe

Prête

Qu'il
Mise
li fo

Je v

Pied

Les
Déli
Qui
Veut

Tou

Pas

Sans avoir déclaré qu'il faut pour être élu,
Foutre quarante coups , soit en con , soit
en cul ,

Appellant de leur choix au plus prochain
Concile ,

Prétendant d'y montrer qu'il n'est pas
moins habile ,

Qu'il offre de montrer sa proposition ,

Mise dans le moment en exécution :

Il sort , ferme après lui , le Chapitre en
murmure.

Je veux vous foutre tous , dit - il par la
ferrure :

Pied ferme & vit en main , il les prend au
guichet.

Les Moines se voyant surpris au trébuchet,
Délibèrent enfin , & la sainte assemblée ,
Qui se voit au passage à coup sûr enfilée ,
Veut bien qu'à ce mutin on présente le
cul :

Tout autant qu'il en sort , tout autant de
foutus.

Pas un n'en est exempt , pas même la
vieillesse ;

Le bougre encule tous d'une même vitesse.
 Chaque Moine convient qu'il n'a rien vu
 d'égal ,
 Et qu'on ne peut choisir un plus grand
 Général.



LE DESAGREMENT DE LA JOUISSANCE

ENFIN après six mois de peine & de soupirs
 Cybène s'est rendue à mes pressans desirs.
 D'un moment tendre & doux j'ai saisi l'avantage;
 Mais , hélas ! qui l'eût cru ? cette prude sauvage,
 Qui tant & tant de fois a refusé mes vœux ,
 A plus foutu de coups que je n'ai de cheveux.
 Son con vif & son cul font une même fente ,
 Mon vit en fut frappé d'horreur & d'épouvante ;
 Et parcourant au loin cet abyme profond ,
 En même tems fontit & le cul & le con.
 O vous ! qui recherchez l'honneur d'un puce-
 lage ,
 Amans , ne jugez pas du con par le visage.
 Les dévotes beautés qui vont baissant les yeux ,
 Sont celles , plus souvent , qui chevauchent le
 mieux ;

Telle,

Qui po
 Et fei
 Pour

LE

C

Après
 Cas
 Cha
 Fors
 Seul
 Les
 De f
 Si q
 Un
 Vie
 Tan
 Etr

Telle, d'un air bigot, vous affronte & vous
dupe,

Qui pour un malheureux vingt fois leve sa jupe,
Et feignant de prier, en fermant son volet,
Pour un godemichi quitte son schapelet.

LE POINT D'AIGUILLE,

C O N T E.

CERTAIN tendron qu'Isabeau l'on
nommoit,

Après quinze ans, ayant son pucelage,
Cas singulier, dans un Bal se trouvoit:
Chacun illec de danser faisoit rage,
Fors Isabeau, la pauvre fille étoit
Seule en un coin, faisant triste figure,
Les yeux baissés & tenant sa ceinture
De ses deux mains que point ne remuoit,
Si qu'eussiez dit que c'étoit une idole.
Un sien ami, que j'appelle Damon,
Vient l'acoster, lui fait cette leçon;
Tandis qu'ici l'on rit l'on cabriole,
Etre ainli triste, à vous n'est pas fort
beau.

Chacun s'en moque ; allons , belle Ifa-
beau ,

Venez danser , souffrez que je vous
mene ,

Là votre main Non , ce n'est pas
la peine ,

Dit Ifabeau , Monsieur , laissez ma main ,
Bien grand merci , pourtant ne croyez
mie

Qu'un tel refus provienne de dédain ;
De danser j'aurois grande envie :

Mais on m'a dit , que quand je danse-
rois ,

Mon pucelage aussi-tôt je perdrais ,
Qu'il tomberoit devant les gens , Eh
Dame !

Maman après me chanteroit sa gamme ,
Bien la connois , elle m'affoleroit :

Ah ! dit Damon , qui sous cape rioit ,
Je vois que c'est ; or qu'à ce point ne
tienne

Que ne preniez votre part du plaisir ,
Dans ce moment tout à votre loisir

Pourrez danser , sans crainte qu'il ad-
vienne

Ce que si fort me semblez redouter :
 Il faut sans plus à votre pucelage
 Trois points d'aiguille , & vais , sans
 différer ,

Si le voulez , vaquer à cet ouvrage ;
 Je ne ferois , pour toute autre que vous ,
 Besogne telle ; or ça dépêchons-nous ,
 Puis danserons après tout à notre aise.
 Aussi-tôt dit , notre belle Niaise ,
 Suit le galant , & tout alla si bien ,
 Que de leur fuite on ne soupçonna rien.
 Voilà Damon qui prend en main l'aiguille.
 Vous fait un point , puis un autre ; la fille
 De prendre goût & de dire , Ah ! vrai-
 ment ,

Je couds fort mal , à ce que dit Maman ,
 Elle me gronde , oh bien ! qu'elle m'a-
 chete

Pareille aiguille , elle verra beau jeu :
 Les vend-on cher ? Cousez encor un peu :
 On coud un point , pu's Damon fait
 retraite :

Belle , dit-il , c'est bien assez cousu
 Pour cette fois , & votre pucelage

N'a désormais à craindre aucun dom-
mage ,

Venez danser : la fripponne eût voulu
Ne point si-tôt abandonner l'ouvrage ,
Elle allégoit bien des *fi* , bien des *mais* ,
Rien que trois points , il ne tiendra ja-
mais ,

Onques ne fut robe trop bien cousue ;
Mais le galant s'éloignant à sa vue ,
Elle rentra dans le Bal à l'instant.

Quelqu'un la prend pour danser , elle
danse ,

On admira sa noble contenance ,
Son air , ses traits , son teint vif & bril-
lant ,

Le tout étoit l'ouvrage d'un moment.

Un seul moment d'Isabeau l'imbécille ,
Avoit su faire Isabeau la gentille :

Comment cela , demandez-le aux Doc-
teurs ,

Docteurs en Loix ou bien en Médecine ;
Nenni-da , non , au diable leur doctrine ;
Ce sont Pédans que Dieu fit ; c'est ail-
leurs

Que
De
Che
Gen

Or
Aya
Vin
Qu'

Ce
Part
Mo
Qu
De

Vou
Ven

Plus
Pou
Dit
Eh
De

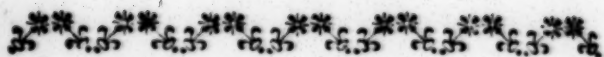
Que trouvez solution certaine ,
 De cettui cas , chez Jean le Florentin ;
 Chez mon Patron , le gentil la Fontaine ,
 Gens , qui d'amour tiennent tout leur
 latin ;

Or reprenons notre conte. La belle
 Ayant dansé pendant assez long-tems ;
 Vint à Damon ; je crains fort , lui dit-elle ,
 Qu'après maints fauts & maints trémouf-
 femens ,

Ce qu'avez fait ne soit peine perdue ;
 Partant allons coudre tout de nouveau
 Mon pucelage , il ne seroit pas beau
 Que tout-à-coup il tombât à la vue
 De tout le monde , & pouvant l'em-
 pêcher ,

Vous en auriez autant que moi de blâme ,
 Venez donc , soit : Damon répond , oh
 Dame !

Plus n'ai de fil , d'un autre couturier
 Pourvoyez-vous ; c'est méchanceté pure ;
 Dit Isabeau , de fil vous n'avez plus ?
 Eh ! dites-moi , que sont donc devenus
 Deux pelotons qu'aviez à la ceinture ?



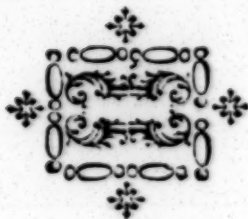
QUATRAIN

DU COMTE DE GUICHE

A Mr. D'OLONNE.

COMTE , jaloux de la Comtesse ,
Crois-moi , ne me reproche rien ,
Mon fort est moin doux que le
tien ;

Je ne fous que ta Femme , & tu fous
ma Maitresse ,



L A
COMTESSE
D'OLONNE.

COMÉDIE
DE MR. DE BUSSI RABUTIN.

ACTEURS ET ACTRICES
de la Piece.

ARGENIE, *la Comtesse d'Olonne.*

BIGDORE, *le Comte de Guiche.*

GELONIDE, *la Comtesse de Fiesque.*

L'ABBÉ, *l'Abbé de Roye.*

MARCELIN, *Marillac.*

LIZE, *femme-de-chambre de la Comtesse
d'Olonne.*

CASTELLOR, *le Duc de Castres.*

MANICAMP, *le Giton du Comte de
Guiche.*

GANDALIN, *le Duc de Candale, &
autres.*



LA
COMTESSE
D'OLONNE,
COMEDIE.

Le théâtre représente , à l'ouverture de la piece , la Comtesse d'Olonne couchée sur un lit de repos , sa femme-de-chambre assise dans un fauteuil à côté de son oreiller. La Comtesse s'éveille en sursaut , épouvantée d'un rêve qu'elle vient de faire , & dit sous le nom d'Argénie.

SCENE PREMIERE.

ARGENIE & LIZE.

ARGENIE , *croyant voir l'ombre du Duc de Candale son premier amant.*

FANTOME impérieux , qui viens mal-
à-propos
Condamner mes plaisirs & troubler mon
repos ,

Va , reporte aux enfers ta noire jalousie
 Et ne te mêle plus de censurer ma vie.
 Chargé de tant d'horreurs , de quoi t'a-
 vifés - tu

De venir ici me prôner la vertu ?
 Ne te souvient-il plus que je suis une
 femme ,

De qui le con brûlant sent la plus vive
 flamme ,

Et que de ton vivant , loin de me soulager,
 Cruel , tu débandois à me faire enrager ?

Non , je ne te crains plus , tes menaces
 sont vaines ,

Par ton heureux trépas la mort brisa mes
 chaines :

Depuis ce doux moment , prodiguant mes
 faveurs ,

J'ai dans mes intérêts réuni tous les cœurs;
 Il faut foutre ou mourir.

L I Z E.

Il faut mourir ou foutre !

Est-ce donc la colere , ou l'amour , qui
 vous outre ,

Madame , qu'avez - vous ?

A R G E N T E.

Ah ! Lize , quel réveil !

Et que n'ai - je point vu dans mon triste
sommeil !

Au sortir du repas me trouvant assoupie ,
Sur ce lit de repos je me suis endormie ;
Lorsque me remplissant & d'horreur &
d'effroi ,

Le jaloux Gandalin a paru devant moi.
Infame , m'a - t - il dit , d'une voix ef-
froyable ,

Je viens te reprocher ta vie abominable ;
Ingrate , as-tu si-tôt perdu le souvenir
De l'estime où mon feu pouvoit te main-
tenir ?

Dans le nombre des morts je n'étois pas
encore ,

Quand tu m'associas Marcelin & Bigdore ,
Crisante , Castellor , l'Aventurier , l'Abbé ;
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être
nommé.

Que tu m'as fait souffrir ! mais non plus
grand supplice ,

Fut de voir quels Amans étoient à ton
service ,

Que sans discrétion & sans cacher ton feu,
Tu fis de plus en plus à tous venans beau
jeu.

Va , ton abaissement fait honte à ma
mémoire ,

Ma passion à part , il y va de ma gloire.
Les Dieux pour t'accabler de malheurs
infinis ,

Vont t'élargir le con & raccourcir les vits ;
Les plus jeunes fouteurs auront mille foi-
blettes ,

Toujours à contre - tems tu leveras les
fesses ,

Et tes Amans contraints par une dure loi,
Au milieu du coït s'endormiront sur toi.

Pour un gueux impuissant l'amour te ren-
dra folle ,

Tes moindres maux feront chaude-pisse
ou vérole ;

Enfin , Bougresse , enfin pour avoir trop
foutu ,

Un chancre confondra ton con avec ton
cul.

L'ombre à peine eut fini ces mots épou-
vantables ,

Qu'il disparut.

L I Z E.

O Ciel ; quels malheurs effroyables
Menacent vos beaux jours ! & quel affreux
tableau !

N'appréhendez - vous pas de tomber en
lambeaux ?

A R G E N I E.

On ne peut de frayeur être plus agitée.

L I Z E.

Vous êtes dans l'Amour aussi trop em-
portée.

Madame , Gandalin peut bien vous gour-
mander :

Pour vous foutre , ne faut que vous le
demander.

A R G E N I E.

Que veux - tu , ma Lizon , je n'ai que cet-
te envie ,

Et c'est le plus grand bien qu'on goûte
dans la vie.

L I Z E.

Je lis dans votre cœur , je connois vo-
tre goût ,

Il n'est aucun plaisir pour vous , si l'on
ne f. . . .

Abandonnez - vous donc à votre humeur
lubrique ,

Et mêlant l'Etranger avec le Domestique,
Le Prince , le Bourgeois & les premiers
venus ,

Foutez , foutez , Madame , à couillons
rabattus.

SCENE II.

*La Comtesse d'Olonne devient amoureuse
du Comte de Guiche , & consulte la
Comtesse de Fiesque.*

ARGENIE & GELONIDE.

ARGENITE.

Vous ne croiriez jamais , aimable Gé-
lonide ,

Que pour prendre un Amant je fusse en-
cor timide ;

Cependant je balance à recevoir le cœur

D'un garçon de vingt ans , d'un aimable
vainqueur ,

Qui me dit chaque jour qu'il m'aime &
qu'il m'adore ;

Vous le connoissez bien , c'est le charmant
Bigdore ,

Qui véritablement en ressentant vos coups,
N'a pas eu de sujet de se plaindre de vous.
Le croyez-vous mon fait , est-il homme
solide ?

Vous m'entendez fort bien , ma chere
Gelonide.

G E L O N I D E.

Madame , à tout ceci , d'honneur je n'en-
tends rien.

A R G E N I E.

Je parlerai plus clair , ce garçon fout-il
bien ?

G E L O N I D E.

Que dites - vous , Madame , ah l'horrible
langage !

A R G E N I E.

Ne le parlez-vous plus depuis votre veu-
vage ?

G E L O N I D E.

Moi , je dis , tout au plus , des mots à double sens.

A R G E N I E.

Comment nommez - vous donc un vit en mots décens ?

G E L O N I D E.

Si je nommois cela , je dirois une pine.

A R G E N I E.

Ayant le vit au con , vous m'avez bien la mine

De l'y laisser plutôt jusqu'à demain matin,
Que d'oser , pour l'ôter , le toucher de la main.

Mais quittons ce propos , chacun foute à sa guise ,

Bannissons les façons , parlons avec franchise ;

Que me conseillez - vous sur ce nouveau fouteur ?

G E L O N I D E.

On ne prend là - dessus avis que de son cœur ;

Pour

Pour moi , j'ai cru le mien , croyez - en
donc le vôtre ,
Il vous conseillera beaucoup mieux que
tout autre.

A R G E N I E.

Le mien sur ce fouteur ne me dit rien de
bon ,
Et mille gens m'ont dit qu'il n'aimoit pas
le con ;
Au contraire , on m'a dit qu'il est de la
manchette.
Et que faisant semblant de le mettre en
levrette ,
Le drôle en vous parlant toujours du
grand chemin ,
Comme s'il se trompoit , enfiloit le voisin
Par inclination , c'est un branleur de Pique

G E L O N I D E.

Et qui cherche le con par pure politique.

A R G E N I E.

Que dites - vous , Madame , & comment
parlez - vous ?

G E L O N I D E.

On apprend à hurler au bois avec les
loups.

A R G E N I E.

Je suis de votre avis , Madame , je l'ap-
prouve ;

Mais je suis la Brebis pour foutre , &
vous la Louve.

S C E N E III.

*La Comtesse d'Olonne , amoureuse du
Comte de Guide , l'appelle.*

Parodie du Cid.

A R G E N I E & B I G D O R E.

A R G E N I E.

A Moi , Comte , deux mots.

B I G D O R E.

Parle.

A R G E N I E.

Ote-moi d'un doute ;

Connois - tu bien le con ?

B I G D O R E.

Oui.

A R G E N I E.

Parlons bas , écoute :

Sais - tu bien qu'il vaut mieux mille fois
que le cul ,

Qu'en tous lieux on t'appelle un Bougre ,
le fais - tu ?

B I G D O R E.

Tels discours sont tenus par Dames mé-
prisées.

A R G E N I E.

Non , non , nous savons bien tes histoires
passées.

B I G D O R E.

A quatre pas d'ici je t'en éclaircirai.

A R G E N I E.

Jeune présomptueux.

B I G D O R E.

Je suis jeune , il est vrai ,
A peine ai-je vingt ans ; mais aux couil-
les bien nées ,

La valeur n'attend pas le nombre des
années.

A R G E N I E.

De t'attaquer à moi , qui t'ai rendu si
vain ,

Toi qu'on ne vit jamais le vit roide à la
main ?

B I G D O R E.

Je n'ai , jusqu'à présent , jamais trompé
de Belles ,

Et ton con , si tu veux , en saura des
nouvelles.

A R G E N I E.

Sais-tu bien qui je suis ?

B I G D O R E.

Oui, tout autre que moi,
Au seul bruit de ton nom , pourroit trem-
bler d'effroi :

Mille & mille fouteurs , crevés à ton ser-
vice ,

Semblent me présager un semblable sup-
plice.

J'attaque en téméraire un con toujours
vainqueur ;

Mais j'aurai trop de force , ayant assez
de cœur :

A qui fout Argénie il n'est rien d'impos-
sible ,
Ton con est vaincu , mais non pas in-
vincible.

A R G E N I E.

La grandeur qui paroît aux discours que
que tu tiens ,
Par tes yeux chaque jour se découvroit
aux miens ,
Et croyant voir en toi l'honneur de la
jeunesse ,
Mon cœur te destinoit en secret sa ten-
dresse ;
Il est vrai que le bruit de ton peu de
vigueur
Avoit , non sans raison , ralenti mon
ardeur ;
Mais puisqu'il est certain , & qu'enfin tu
m'assure
Que tout ce qu'on a dit est autant d'impos-
ture ,
Je viens t'offrir mon con , m'abandonner
à toi ,
Et me faire un plaisir de recevoir ta foi.

SCENE IV.

Le Comte de Guiche en veut jouir , il se trouve impuissant , & veut s'excuser en disant.

B I G D O R E

Madame , pardonnez à ce triste accident ,

Il vient de trop d'amour.

A R G E N I E.

Ah ! ne m'aimez pas tant ;

Si votre trop d'amour cause votre impuissance ,

Honorez - moi , Seigneur , de votre indifférence ;

Mais puisque le destin vous a fait pour les culs ,

Pourquoi Diable songer à faire des cocus ?

Apprenez , apprenez enfin à vous connaître ,

Sortez , ou je vous fais jeter par la fenêtre.

SCENE V.

*Le Comte de Guiche , après avoir raconté
son aventure à Manicampson Giton ,
il lui dit.*

BIGDORE.

SAinsi du plus juste dépit ,
Je voulois me couper le vit ,
Ma résolution fut vaine ;
Le cruel auteur de ma peine ,
Que la peur avoit tout glacé ,
Tout malotru , tout replissé ,
Etoit allé chercher son centre ,
Et s'étoit sauvé dans mon ventre :
Ne pouvant donc rien faire à ce bougre
de vit ,
Voilà ce qu'à-peu-près ma colere lui dit :
Toi , qui fais le vaillant quand tu ne vois
personne ,
Et sur la foi duquel est fou 'qui s'aban-
donne ,

Infame traître , à qui je peux donner le
nom

D'une partie honteuse , avec juste raison ,
Toi , qui ne pris jamais les gens que par
derrière ,

Et par qui je ressemble au Maréchal mon
pere ,

Dis - moi pourquoi la peur t'a si fort rac-
courci ,

Que t'ai-je fait , ingrat , pour me traiter
ainsi ?

Mais le lâche, l'œil morne & la tête baissée,
Sembloit se conformer à ma triste pensée ,
C'étoit du tems perdu que lui rien re-
procher ,

Il étoit à ma voix aussi sourd qu'un rocher.



SCENE VI.

Le Comte de Guiche retourne à la Comtesse d'Olonne , & s'en acquitte à son honneur , & lui dit.

A R G E N I E.

JE reconnois , Seigneur , que j'étois dans l'abus ;

Or , qu'aimez - vous le mieux , ou des cons ou des culs ?

A présent vous avez de tous deux connoissance.

B I G D O R E.

Je fais des cons aux culs beaucoup de différence ,

Et si , jusqu'à présent , j'ai mieux aimé les culs ,

Reine , c'est que les cons ne m'étoient pas connus.

Si faut - il convenir qu'on n'en peut voir un autre

Plus haut , ni plus brûlant , plus chara-
mant que le vôtre ,
N'est-il pas vrai , mon cœur ?

A R G E N I E.

Je crois , sans vanité ,
Qu'il n'en est pas beaucoup de cette
qualité ;
Les enfans n'en ont pas fort ouvert le
passage ,
Et tout le monde y trouve un air de
pucelage.



H
Fo
Do
Qu
C'e
To
La
Pri
Et
Por

Qu
Acc
Qu
Les



O D E

A P R I A P E ,

Par Mr. Piron.

F Outre des neuf Graces du Pinde ,
 Foutre de l'Amant de Daphné ,
 Dont le flaque vit ne se guinde
 Qu'à force d'être patiné.
 C'est toi que j'invoque à mon aide ,
 Toi, qui dans les cons d'un vit roide
 Lance le foutre à gros bouillons ;
 Priape , soutiens mon haleine ,
 Et pour un moment dans ma veine
 Porte le feu de tes couillons.



Que tout bande , que tout s'embrase ,
 Accourez Putains & Ribauds.
 Que vois-je ! où suis-je ! ô douce extase !
 Les Cieux n'ont point d'objets si beaux : }

Des couilles en blocs arrondies ,
 Des cuisses fermes & bondies.
 Des bataillons de vits bandés ,
 Des culs ronds sans poil & sans crotes ,
 Des cons , des tetons & des mottes ,
 D'un torrent de foutre inondés.



Restez , adorables images ,
 Restez à jamais sous mes yeux ;
 Soyez l'objet de mes hommages ,
 Mes Législateurs & mes Dieux.
 Qu'à Priape on élève un Temple ,
 Où jour & nuit l'on vous contemple ,
 Au gré des vigoureux fouteurs :
 Le foutre y servira d'offrande ,
 Les poils & couilles de guirlande ,
 Les vits de Sacrificateurs.



Aigle , Baleine , Dromadaire ,
 Insecte , Animal , Homme , tout
 Dans les Cieux , sous les eaux , sur la
 terre ,

Tout nous annonce que l'on fout.
 Le foutre tombe comme grêle ,
 Raisonnable ou non , tout s'en mêle ;
 Le con met tous les vits en rut ,
 Le con du bonheur est la voie ,
 Dans le con git toute la joie ,
 Mais hors du con point de salut.!



Que l'or, que l'honneur vous chatouille, v
 Sots avarés , vains conquérans ,
 Vivent les plaisirs de la couille ,
 Et foutre des biens & des rangs.
 Achille , aux rives du Scamandre ,
 Pille , détruit , met tout en cendre ;
 Ce n'est que feu , que sang , qu'horreur ;
 Un con paroît , passe-t-il outre ?
 Non , je vois bander mon Jean-foutre ,
 Ce Héros n'est plus qu'un fouteur.



Quoique plus gueux qu'un rat d'Eglise ,
 Pourvu que mes couillons soient chauds ,

Et que le poil de mon cul fiise,
 Je me fous du reste en repos.
 Grands de la terre, l'on se trompe,
 Si l'on croit que de votre pompe
 Jamais je puisse être jaloux;
 Faites grand bruit, vivez au large,
 Quand j'enconne & que je décharge,
 Ai - je moins de plaisir que vous?



Des fouteurs la fab'e fourmille.
 Le Soleil fout Leucothoé,
 Cynire fout sa propre Fille,
 Un Taureau fout Pasiphaé,
 Pygmalion fout sa Statue,
 Le brave Ixion fout la Nue,
 On ne voit que foutre couler;
 Le beau Narcisse pâle & blême,
 Brûlant de se foutre lui-même,
 Meurt en tâchant de s'enculer.



Socrate, direz-vous, ce Sage,
 Dont on vante l'esprit divin,

A von
 Contre
 Et po
 N'en
 Interp
 Contr
 Mais
 Il n'e

Ma
 Qu'u
 Se b
 A la
 Rien
 L'éc
 Son
 Cont
 Au l
 Déc

C
 Per

A vomî peste & a fait rage
 Contre le sexe féminin ;
 Et pour cela le bon Apôtre
 N'en a pas moins foutu qu'un autre
 Interprétons mieux ses leçons :
 Contre le sexe il persuade ,
 Mais sans le cul d'Alcibiade ,
 Il n'eût pas tant médit des cons.



Mais voyons ce brave Cynique ,
 Qu'un bougre a mis au rang des chiens ,
 Se branler gravement la pique ,
 A la barbe des Athéniens.
 Rien ne l'émeut , rien ne l'étonne ,
 L'éclair brille , Jupiter tonne ,
 Son vit n'en est point démonté ;
 Contre le ciel sa tête altière ,
 Au bout d'une courte carrière ,
 Décharge avec tranquillité.



Cependant Jupin dans l'Olympe ,
 Perce des culs , bourre des cons ;

Neptune au fond des eaux y grimpe
 Nymphes , Sirenes & Tritons.
 L'ardent fouteur de Proserpine
 Semble sans sa couille divine
 Avoir tout le feu des Enfers.
 Ami , jouons les mêmes farces ,
 Foutons tant que le con des Garces
 Nous foute enfin l'ame à l'envers.



Tysiphone , Alesto , Mégere ,
 Si l'on foutoit encor chez vous ;
 Vous , Parques , Caron & Cerbere ,
 De mon vit vous tâteriez tous.
 Mais puisque par un sort barbare ,
 On ne bande plus au Tartare ,
 Je veux y descendre en foutant :
 Là , mon plus grand tourment, sans doute,
 Sera de voir que Pluton foute ,
 Et de n'en pouvoir faire autant.



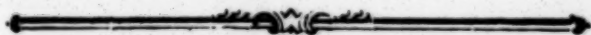
Redouble donc tes infortunes ,
 Foutu sort , sort plein de rigueur ,

Ce n'est
 A qui
 Mais la
 Plus fe
 Rit de
 Qu'on
 Que m
 Je ban

Sur l'a

A
 Quo

Ce n'est qu'à des ames communes
 A qui tu peux foutre malheur ;
 Mais la mienne que rien n'alarme ,
 Plus ferme que le vit d'un Carme ,
 Rit des maux présens & passés.
 Qu'on me méprise & me déteste ,
 Que m'importe ; mon vit me reste ,
 Je bande , je fous , c'est assez.



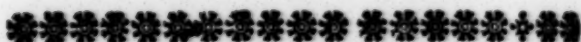
COUPLET.

Sur l'air : *Quel caprice , quelle injus-*
tice , &c.

QU'ON me baise ,
 Plus chaud que braise.
 Mon con , Nicaise ,
 Se présente à toi : ,
 Qu'on me baise ,
 Point de futaïse ,
 Viens , bande à l'aïse ,
 Vite mets-le-moi.

Avance donc , foutu colin ,
 Quoi , tu n'es pas encore en train ?
 Et dans ma main ,

Qu'à te branler je lasse en vain ,
 Ton vit plus froid que glace
 Reste mollassé ,
 Il foutimasse ,
 Quel bougre d'engin !
 Mais il dresse ,
 Par mon adresse
 Le charme cesse ,
 Qu'il est gros & long !
 Que sa flamme
 Brûle mon ame.
 Ah ! je me pâme ;
 Que le foutre est bon !



E' TIMOLOGIE DE L'AZE-TE-FOUTE.

C O N T E.

UN jour de foire dans Châlons ,
 Colas s'en alloit à la ville ,
 Monté sur le roi des ânon ,
 Animal soumis & docile
 Contre l'usage des grifons.
 N'étant qu'au milieu de sa route ,

Il fit ren
 Lasse , fu
 Et faisant
 La belle ,
 Qui s'en
 Le conjur
 De la laiss
 Un cœur
 Se fût at
 Elle étoit
 Et sa mai
 Par fois
 Mais ces
 Que nous
 Avons ba
 Sont nom
 Viande
 De ces
 Aussi n'e
 Depuis
 Il avoit
 Mais ell
 Avec vig
 Le Gars

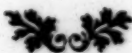
Il fit rencontre de Catin
 Lasse, suant à grosse goutte,
 Et faisant à pied le chemin.
 La belle, voyant son Voisin,
 Qui s'en alloit le vent en poupe,
 Le conjura par Saint Martin,
 De la laisser monter en croupe.
 Un cœur aussi dur qu'un rocher
 Se fût attendri pour la belle;
 Elle étoit fraîche, encore pucelle,
 Et sa main pouvoit s'accrocher
 Par fois au pommeau de la selle.
 Mais ces menus dons des Amans,
 Que nous autres, honnêtes gens,
 Avons batisé *Petite Oie*,
 Sont nommés par certains manans,
 Viande creuse & fausse monnoie:
 De ces manans étoit Colas,
 Aussi n'en faisoit-il grand cas.
 Depuis long-tems de la Donzelle
 Il avoit pris ville & fauxbourgs,
 Mais elle défendoit toujours
 Avec vigueur la citadelle.
 Le Gars en plus de vingt assauts

Fut repoussé sur la verdure ,
 Non sans force coups de fuseaux ,
 Sans mainte & mainte égratignure ,
 Colas en avoit le cœur gros ;
 Aussi tout sec piquant sa bête ,
 Néant , dit-il , à la requête :
 Catin le flatte tendrement ,
 Le manant touffe fièrement ;
 Si l'une presse , l'autre chante ;
 Que faire en telle extrémité ?
 Catin n'avoit point d'Atalante
 Les pieds , ni la légèreté :
 Puis c'étoit au cœur de l'Eté ,
 Peut-être dans la canicule ;
 Colas gardoit son quant-à-moi ,
 Nécessité n'a point de loi.
 Enfin la belle capitule :
 Arrêté fut qu'à chaque pet ,
 Que feroit messire baudet ,
 Maître Colas & la Bergere
 Feroient un tour sur la fougere ;
 Le tout pour le soulagement
 Et le repos de la monture ;
 Que toutefois griffe , ni dent ,

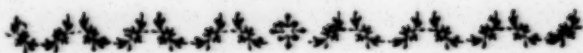
Façon aucu
 Ne feroient
 Sinon à pie
 Le traité fa
 Le drôle a
 Frappe le
 Maître bau
 Il savoit pa
 A cette es
 Jadis l'avo
 Pour certa
 Martin aya
 Colas desc
 Elle eut be
 Il l'emport
 Et d'une
 Revint tou
 Tous deux
 Rajuste &
 Bientôt a
 Tournant
 Fut surpr
 C'étoit l'e
 Qu'elle a

Façon aucune , aucun murmure
 Ne seroient admis nullement ,
 Sinon à pied & promptement.
 Le traité fait , la Belle monte ;
 Le drôle aussi-tôt du talon
 Frappe le flanc de son grison ;
 Maître baudet pete & sans honte ,
 Il savoit par cœur sa leçon.
 A cette espece d'exercice
 Jadis l'avoit dressé Colas ,
 Pour certaine Dame Thomas.
 Martin ayant fait son office ,
 Colas descend , point de quartier ;
 Elle eut beau cent fois le prier ,
 Il l'emporte , il sue , il travaille ,
 Et d'une sanglante bataille
 Revint tout couvert de laurier.
 Tous deux remontent : la Fillette
 Rajuste & mouchoir & cornette.
 Bientôt après le Villageois
 Tournant vers elle le minois ,
 Fut surpris de la voir plus belle ;
 C'étoit l'effet d'un incarnat
 Qu'elle avoit acquis au combat.

Tout aussi-tôt ardeur nouvelle ,
 Coups dans les flancs & nouveau fon ,
 Pour descendre moins de façon .
 A la troisieme pétarade
 Catin vous fait une gambade ,
 Tire Colas par ses habits ,
 Lui montrant un prochain taillis .
 Ce bois lui donna l'estrapade ,
 Il en revint pâle & défait ,
 Et jurant contre le baudet .
 Il n'étoit au but : la Fillette
 Avoit découvert son secret :
 Elle talonne , l'ànon pete ;
 Lors , dit Catin , n'entends - tu pas ?
 Quoi , répond l'autre ? l'Aze . . . écoute -
 Si l'Aze pete , dit Colas ,
 Palsangué que l'Aze-te-foute .



LE h
 Est que
 Tel est
 Qui n'
 C'est ce
 Nature
 Aux ign
 Le tout
 Sans la
 Nous l
 Qui n'
 Mais q
 Que ce
 Voici le
 Etoit A
 Non pa
 Ainsi q
 Lorsqu



L A P U C E.

C O N T E.

LE hazard seul , sans l'aide du génie ,
 Est quelquefois pere d'inventions ,
 Tel est vanté pour ses productions ,
 Qui n'y pensa , peut-être , de sa vie :
 C'est ce qu'on voit tous les jours en chymie.
 Nature tient tous ses trésors ouverts
 Aux ignorans aussi-bien qu'aux experts ;
 Le tout dépend d'en faire la rencontre ;
 Sans la chercher , souvent elle se montre.
 Nous le voyons par l'exemple d'Agnès ,
 Qui n'étoit fille à découverte aucune ;
 Mais qui pourtant un matin en fit une
 Que cent Nonnains vanteront à jamais.
 Voici le fait. Suivante d'une Dame
 Etoit Agnès , farouche elle avoit l'ame ;
 Non par vertu , mais par tempérament ,
 Ainsi qu'on voit qu'il arrive à la femme ,
 Lorsque le Ciel la traite durement.

La jeune Agnès passoit pour fille sage ,
Elle étoit belle , & n'avoit que quinze
ans.

Auprès d'Agnès Laquais du voisinage -
Ne rencontroient que griffes & que dents;
Jeunes Marquis visitoient la Maitresse
Pour voir Agnès ; mais sans distinction ,
Agnès pour tous implacable tigresse ,
Egard n'avoit à la condition.

Amour , pour faire à son cœur quelques
breches ,

Avoit contr'elle épuisé maintes fleches
Sans nul effet : elle portoit un cœur
Bien cuirassé ; si que dans sa fureur
Amour jura de venger cet outrage ;
Mais ce courroux tomba sur son auteur ,
Agnès tourna tout à son avantage.

Dans la saison de l'aimable Printems ,
Un jour , dit-on , de Dimanche ou de
Fête ,

Du tendre émail , dont Flore orne les
champs ,

La jeune Agnès avoit paré sa tête.

Entre deux monts , formant un sein de
lis ,

Etoit

Etoit
Qui
Et re
Dans
Pouv

Sous
Un b
Tiré
Qu'o
Bref
Son
L'Enf
Com
Voici
Et dé
Chez
Aussi
Puce
Au fr
Lai
Notre
Cher
Mais

Etoit placée une rose naissante ,
 Qui relevoit leur blancheur ravissante ;
 Et recevoit un nouveau coloris.
 Dans un corset sa taille prisonniere
 Pouvoit tenir , sans peine , entre dix
 doigts.

Sous un jupon d'une étoffe légère
 Un bas de lin paroissoit quelquefois ,
 Tiré si bien & si blanc à la vue ,
 Qu'on auroit cru voir une jambe nue ;
 Bref dans l'enclos d'un soulier fait au tour,
 Son petit pied inspiroit de l'amour.
 L'Enfant ailé , plus espiegle qu'un Page ,
 Comme j'ai dit , lui gardoit une dent.
 Voici le tems , dit-il , ça , faisons rage ,
 Et dérangeons tout ce vain étalage
 Chez cet objet qui m'est indifférent.
 Aussi-tôt dit , il change de nature ,
 Puce devient , d'abord lui saute au cou ,
 Au front , au sein , à la main , fait le fou ,
 Laisant par-tout une vive piquure.
 Notre beauté , sensible à cet assaut ,
 Cherche la puce , en veut faire justice ;
 Mais Cupidon esquive par un saut ,

Et Doucement sous son corset se glisse ,
 Y fait carnage & n'en veut déloger.
 Fillettes sont bons morceaux à gruger ,
 L'Amour en fait souvent son ordinaire :
 Si comme lui je favois me venger ,
 De par saint Jean je ferois bonne chere.
 Agnès en feu déchire son corset ,
 Le jette au loin , arrache sa chemise ,
 Et montre au jour deux montagnes de
 lait ,

Où sur chacune une fraise est assise.
 Elle visite & regarde en tous lieux
 Où s'est caché l'ennemi qui l'assiege ;
 Mais il étoit déjà loin de ses yeux ,
 Et lui mordoit une cuisse de neige.
 Ce dernier coup accroit ses déplaisirs ;
 Elle défait sa jupe , toute émue :
 Au même instant mille amoureux zéphyr
 Vont caresser ce qui s'offre à leur vue ,
 Et combattant en foule à ses côtés ,
 Pour une heureuse & douce préférence ,
 Sauvent l'amour d'une prompte vengeance
 Qui l'attendoit au sein des voluptés.
 A la faveur d'un saut, d'une gambade

Le p
 Aux
 Il vi
 Puis
 Et f
 Pen
 L'A
 Fief
 Mais
 Ave
 Plus
 Les
 Puis
 A fa
 Dans
 Rég
 Il y
 De p
 Cont
 L'Ar
 Il fa
 Et p
 Mal
 Cal

Le petit Dieu soutient sa mascarade ;
 Aux barres joue & sans cesse fend l'air.
 Il vient s'offrir de lui-même à la Belle ,
 Puis il échappe aussi prompt qu'un éclair,
 Et fait cent tours d'un vrai Polichinel.
 Pendant ce jeu , vers un jeune taillis ,
 L'Amour lorgnoit un portail de rubis ,
 Fief en tous lieux relevant de Cythere ,
 Mais que la Belle , injuste & téméraire ,
 Avec chaleur disputoit à Cypris.
 Plus mille fois que la nature humaine ,
 Les immortels sont jaloux de leurs droits ;
 Puis il étoit question d'un domaine
 A faire seul l'ambition des Rois.
 Dans son enceinte , aux alarmes fermée ,
 Régnoient en paix les délices des sens :
 Il y couloit une source enflammée
 De pamoisons & de ravissemens.
 Contre tels Forts besoin est de courage ,
 L'Amour en a bonne provision :
 Il fait l'attaque , il force le passage ,
 Et prend d'affaut ce charmant appanage ,
 Malgré l'effort de la rebellion.
 Calmez , Agnès , ce courroux qu'on voit
 naître ,

Ne craignez rien pour ce charmant séjour,
 Si le premier l'amour s'en rend le maître,
 C'est un tribut qui n'est dû qu'à l'amour.
 Vaines raisons ; on court à la vengeance ;
 Un doigt de rose , à cet effet armé ,
 Tient , lui tout seul , l'ennemi renfermé ,
 Et le pressant , l'attaque à toute outrance ;
 Cupidon fuit par un étroit sentier ;
 On le poursuit , l'attaque est redoublée ;
 Le doigt vengeur met l'alarme au quartier,
 Et la demeure en est toute troublée.
 Les citoyens de ce séjour heureux ,
 Les deux plaisirs , les charmantes ivresses ,
 Jusques alors oisifs & langoureux ,
 Par ce combat sortent de leurs mollesses ;
 Chacun d'un vol badin & caressant ,
 S'empresse autour de son aimable mere ,
 Répand sur elle un charme ravissant ,
 Lui fait bientôt oublier sa colere.
 Ce doigt vengeur , au meurtre destiné ,
 Fait sous ses coups naître mille délices ;
 L'Amour lui-même en est tout étonné ,
 Et se repent déjà de ses malices ;
 Il craint de voir son trône abandonné ,

Et se
 De fo
 Sur l
 Elle
 L'Am
 Rem
 De f
 L'ain
 Elle
 Dans
 Mais
 Il fut
 Fut a
 Pour

J
 L
 Cha
 Qua
 Offr
 Au

Et ses autels privés de sacrifices.
 De son palais enfin la volupté
 Sur l'œil d'Agnès pousse une sombre nue,
 Elle se pâme , elle tombe éperdue :
 L'Amour s'échappe & court épouvanté
 Remplir Vénus d'une alarme imprévue.
 De son extase à peine revenue ,
 L'aimable enfant recommença ce jeu ;
 Elle y prit goût , & par elle dans peu .
 Dans l'Univers la science en fut sue ;
 Mais nuit & jour chez le Peuple Nonnain ,
 Il fut en vogue , où cette heureuse histoire
 Fut aussi-tôt écrite sur l'airain ,
 Pour en garder à jamais la mémoire.

J O U I S S A N C E.

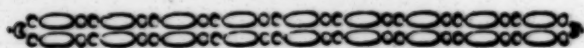
L'Amoureux oiseau du matin
 Chantoit sa première victoire ,
 Quand l'Amour m'éveillant soudain ,
 Offre Doris à ma mémoire.
 Au réveil de l'astre du jour ,

Entre mes bras , sensible & tendre ,
 La jeune Doris devoit rendre
 Son premier hommage à l'Amour.
 Déjà chez moi pour cette fête
 Sont tous les enfans de Cypris :
 Les uns pour couronner sa tête
 Préparent des myrtes fleuris ;
 Ceux-ci des campagnes de Flore
 Portent un butin précieux ,
 De ses dons qui viennent d'éclorre
 Font un autel délicieux ;
 D'autres de leurs ailes légères
 Provoquent les tendres Zéphyr ;
 Plusieurs attendent le mystère ,
 Folâtrant avec les plaisirs.
 J'animois leur troupe riante ,
 Quand soudain j'entends un bruit sourd ;
 J'ouvre & je vois Doris tremblante ,
 A pas lents qui suivait l'amour.
 Ses yeux se troublent à ma vue ,
 Sur son front monte la pudeur ,
 Et l'innocente retenue
 Combat encore dans son cœur.
 Sur sa main délicate & tendre

Je me
 Elle
 Dans
 L'air
 Excite
 Doris
 Aussi-
 Après
 Pris
 Je ro
 Et su
 Quels
 Zéph
 Jamai
 N'ont
 Cepen
 A ce
 D'une
 Agite
 Remp
 J'em
 Sur l
 Autel
 Où

Je me colle amoureuxment ;
 Elle me suit sans se défendre
 Dans mon heureux appartement.
 L'air de Paphos qu'on y respire
 Excite , enflamme nos desirs :
 Doris se trouble , je soupire ,
 Aussi-tôt volent les plaisirs.
 Après mille baisers de flamme
 Pris sur sa bouche & sur ses yeux ,
 Je romps un corset envieux ,
 Et sur sa gorge je me pâme.
 Quels furent vos tendres transports ,
 Zéphyr ? Vos riantes haleines
 Jamais sur l'émail de nos plaines
 N'ont caressé tant de trésors.
 Cependant le Dieu qui préside
 A ces mystères révévés ,
 D'une fureur feinte & rapide ,
 Agite mes sens égarés.
 Rempli du Dieu qui me transporte ,
 J'embrasse Doris & la porte
 Sur l'autel sacré de l'Amour ,
 Autel simple , mais plein de charmes ,
 Où le sang coule sans alarmes ,

Où tout mortel reçoit le jour ,
 O ! toi , dont la flamme m'anime ,
 Dieu d'Amatonte , dis je alors ,
 Tu vois à tes pieds ta victime ,
 Rends-la docile à mes efforts !
 A ces mots , la Cour de Cythere
 Forme un long applaudissement ;
 J'acheve un pénible mystere ,
 Et Doris se plaint tendrement.



V E R S

A MADAME DE***.

Sur un Passage de Pope.

Pope l'Anglois , ce Sage si vanté ,
 Dans sa Morale au Parnasse embellie ,
 Dit que les biens , les seuls biens de la vie ,
 Sont le repos , l'aisance & la santé.
 Il s'est trompé Quoi ! dans l'heureux
 partage
 Des dons du Ciel faits à l'humain séjour ,

Ce tri
 Qu'il

De

C

Lett
 elle
 casio
 tend
 diffi
 puis
 rem
 tent
 enc
 mie
 insp
 pei
 pre

Ce triste Anglois n'a pas compté l'amour ?
Qu'il est à plaindre ! il n'est heureux ,
ni sage.



LETTRE

De Mademoiselle à Monsieur

CHer ami , j'ai reçu votre très-petite Lettre ; mais toute petite qu'elle est , elle m'a occupée toute la nuit & m'a occasionné un volume de réflexions plus tendres les unes que les autres , & plus difficiles encore à vous exprimer Que ne puis - je les tirer assez au clair pour en remplir cette lettre ! que vous seriez content de moi ! je vous défierois de croire encore que votre amour l'emporte sur le mien. Les sentimens que vous m'avez inspirés sont trop vifs pour vous les bien peindre. Que votre pénétration m'interprète , qu'elle vous montre tel que vous,

êtes , aimable & charmant & avec toutes les qualités capables d'inspirer le plus tendre attachement , qu'elle vous voie par mes yeux

J'ai un cœur , mon plus cher , & un cœur qui vous est tendrement attaché. Quelque vive que soit votre pénétration , quelque effor qu'elle prenne , elle ne l'interprétera jamais comme il faut. Hélas ! je souffre plus que vous de ne pouvoir pas à loisir vous donner les preuves les plus sensibles de mon amour. Que , cet aveu mette le sceau à nos tendres sentimens , en attendant le moment heureux de le couronner.

Il me semble , mon cher petit cœur , que je ne te dis que des mots & que je t'exprime bien mal à quel point je t'aime. Viens donc lire dans mes yeux l'assurance de ton bonheur , s'il est vrai que tu le fasses de ma conquête ; viens , tout ce que j'ai de plus cher au monde , viens , le plus aimable & le plus aimé des hommes.

R
J
cœur
de
ma
je f
fais
mon
répa
de p
que
ami
j'ai
fom
aim
t'ai
ta
dan
con
gin
elle

R É P O N S E.

JE n'ai pas lu ta lettre , mon plus cher cœur , je l'ai dévorée , & cela cent fois depuis que je l'ai. Tu n'as rien laissé à ma pénétration Eh ! que pourrois-je suppléer aux tendres aveux que tu me fais ? Qu'ils se sont insinués aisément dans mon ame ! Ah ! quelle volupté ils y ont répandue ! J'ai presque eu la présomption de penser que j'étois aimé de vous autant que je vous aime : pardonne , ma bonne amie ; la différence de toi à moi , que j'ai senti à l'instant , a corrigé ma présomption : il n'appartient qu'à toi d'être aimée sans bornes , & voilà comme je t'aime. A chaque lecture que j'ai faite de ta lettre charmante , je n'ai existé que dans une partie où tout moi-même s'est concentré. Dieux ! quel essor mon imagination prenoit dans ces heureux momens ! elle anéantissoit l'humanité , te réservoit

seule , franchissoit tous les obstacles , vo-
loit vers toi ; je me précipitois dans tes
bras. Là , nos levres collées ensemble
laissoient à peine de tems en tems un
libre passage à nos langues amoureuses
qui cherchoient à s'unir. Combien de
fois tes joues appétissantes , tes yeux
touchans , ton front noble , ouvert , le
trône des graces , furent-ils couverts de
mes baisers brûlans ? Ils le seroient en-
core ; mais combien d'autres beautés plus
faites pour l'amour , quoique moins par-
lantes , demandoient mon hommage !
C'étoit alors que , pressé par les plus vives
ardeurs , je te prenois , avec transport,
dans mes bras , & te portois sur l'autel
où je voulois consommer le sacrifice. Là,
d'une main , secondée par l'Amour &
par l'Amour le plus puissant, je te dépouil-
lois de tout ce qui n'étoit point toi-mê-
me : le voile disparoissoit. . . . Quel plus
beau spectacle ! oh ! que tes yeux brillans
l'embellissoient ! je restois immobile ; ma
vue dévorait toutes tes beautés à la fois,

fans
miroir
me rap
vito's
rencon
loient
fortois
pas ,
je for
le pa
volup
tout é
jet de
veme
toutes
faire
culte
Que
les at
de to
chap
comm
me l
souy

fans pouvoir se fixer sur aucune ; j'ad-
 mirois surprise de mon extase , tu
 me rappellois tendrement à moi , tu m'in-
 vitois à être heureux ; tes yeux alors
 rencontroient les miens , ils leur par-
 loient un langage si touchant Je
 sortois de mon ravissement , je n'ôtois
 pas , j'arrachois mes vêtemens superflus,
 je fondois sur toi . . . ta gorge , ton sein ,
 le parterre limité par le centre de la
 volupté , les colonnes qu'il couronne ,
 tout étoit en proie à mon amour , & l'ob-
 jet de mes plus tendres caresses. Mes mou-
 vemens précipités changeoient ta situation ;
 toutes ces beautés disparoissoient pour
 faire place à d'autres aussi dignes de mon
 culte ; je les fêtois avec un égal transport.
 Que tu te prêtois amoureusement à toutes
 les attitudes que ma volupté demandoit
 de toi ! tes appas les plus cachés n'é-
 chappoient point à mes regards lascifs ; eh !
 comment y eussent-ils échappés ? Tu
 me les indiquois , tu m'invitois à les dé-
 couvrir , tu les offrois toi-même à mes

regards & à mes baisers. Quand , pressé par les dernières fureurs de l'Amour, je les quittois pour m'unir à toi , tu m'y rappellois ; j'y retournois ; mes feux y prenoient encore un nouveau degré de vivacité : le remède pressoit , j'y courois. Attends , mon plus cher , me disois-tu , attends , changeons de personnage , ou plutôt apprends de moi à goûter , comme il faut, les avant-coureurs délectables d'un plaisir qui ne les égale point ; j'obéissais. Ah ! que tes caresses dévorantes ajoutaient à ma flamme que je croyais à son terme. Laisse-moi , te disois - je , je brûle , je n'en puis plus , souffre La violence de mes feux me donnoit des forces , je te remettois dans ta première posture , je saisissois le sceptre de l'amour, je le guidois vers son centre, les efforts impétueux qu'il faisoit pour s'y plonger t'arracheroient des soupirs & des cris ; tu me tenois cependant serré entre tes bras , tes jambes croisées sur moi ; tes soupirs changeoient de ton , ma bouche les étouffoit la plu-

part ,
tienne
port ,
couffe
tois da
plaisir,

Ah
cœur
plus t
que m
fois ,
Que
réalité

V

Arrac

Qu'e

part , je la collois plus vivement sur la
tienne , je te pressois avec plus de trans-
port , tu me rendois coup pour coup , se-
couffe pour secouffe, tu te pâmois, je ressen-
tois dans toutes les parties de mon corps un
plaisir, une volupté, un torrent de délices...

Ah ! . . . ah ! . . . oh ! . . . mon plus cher
cœur , viens . . . accours . . . Oui , ma
plus tendre amie , l'idée seule d'un plaisir
que mon imagination m'a fait goûter cent
fois , viens de m'en procurer un nouveau.
Que fera - ce , qaand je le goûterai en
réalité !

É P I T R E

A A T H E N A Ï S.

Vous dont la main sage & sévère ,
A , par un effort généreux ,
Arraché de l'erreur le bandeau spécieux ;
Et su briser les liens odieux
Qu'elle fait adorer au stupide vulgaire ;
Athénaïs , vous que la vérité

De ses secrets a pris le soin d'instruire ;
 Et sortant devant vous de son obscurité ,
 A vos yeux à l'instant , avez vu se détruire
 Les préjugés trompeurs qui viennent nous
 séduire

 Dans ce sentier peu fréquenté ,
 Prenant la sagesse pour guide.
 Heureux qui, comme vous, d'une course
 rapide ,

Peut voler vers ce vrai , ce vrai tant
 souhaité ,

 Et rassurant sa démarche timide ,
 Dans ce sentier négligé des Humains,
 Fixer ses pas trop long-tems incertains.

 Mais les ténèbres révérees ,
 De l'ignorance & de l'erreur ,
 De la crédulité le charme séducteur ,
 Ont fait prendre aux Mortels ces traces
 égarées.

Cependant en naissant l'homme porte en
 son cœur ,

 De la raison les semences sacrées :
 D'elle dépend son unique bonheur,
 Mais loin de cultiver cette Plante divine ,

Les funestes impressions
 De cent fausses opinions ,
 L'étoufferent bientôt jusques dans la Ra-
 cine.

A la clarté du jour à peine ouvrant les
 yeux ,

L'homme commence ici - bas sa carrière ,
 Qu'on le livre au joug rigoureux
 Des préjugés & de l'erreur altière ;
 Tyrans cruels , Tyrans impérieux ,
 Dont il s'est fait lui - même esclave vo-
 lontaire.

Nature , cette tendre mere ,
 Lui donna, pour le rendre heureux ,
 Des passions à satisfaire ,
 Mais aveugle artisan de son sort rigou-
 reux ,

L'homme mit follement sa gloire à les
 abattre ,

Et forgea , trop industrieux ,
 Des préjugés pour les combattre.
 Pour les plaisirs l'homme sans doute est
 né ,

Enfant chéri de la nature ,

Le sein de cette mere est une source pure ,
Des douceurs dont par-tout il est envi-
ronné.

Sur l'univers entier que l'on jette la vue,
Tous nos sens sont flattés des charmes les
plus doux :

Où trouver un endroit dans sa vaste
étendue ,

Qui ne soit point marqué par ses bontés
pour nous.

Dans les biens que la terre enfante
Connoissons cette vérité ,
Son immense fécondité ,
De nos devoirs est la leçon vivante.
Inépuisable en sa fertilité ,

Voyons de toutes parts , prodigue en ses
largeesses,

Nature à pleines mains répandre ses ri-
cheesses ,

Et sous ces noms par nous-mêmes inventés
Faire naître & mûrir les biens qu'elle
nous donne.

Les présens de Cérès , de Bacchus , de
Pomone ,

Sont de

D

P

Et puis

De ses

Io

D

El

C

D

Sait au

Faire n

Dans c

Dont le

Co

De

Semble

Approch

C'est po

Cueillez

Sont des présens de ses bontés.

Dans nos champs elle se pare

Pour un tems des épis croissans ;

Et puis elle abandonne au laboureur avare
De ses guérets les trésors jaunissans.

Ici toujours plus favorable

De nos délicieux côteaux ,

Elle fait couler à longs flots

Cette liqueur adorable ,

Dont l'enchantement aimable

Sait au milieu des tranquilles festins ,

Faire naître la joie & mourir les chagrins.

Dans ce pays , l'arbre fertile

Dont les Rameaux, honneur de nos vergers,

Courbent sous le poids utile

Des fruits dont ils sont chargés ,

Semble nous annoncer par une voix tou-
chante ,

Approchez , ô mortels ! venez en ces
beaux lieux ,

C'est pour vous que sont faits mes fruits
délicieux :

Cueillez , savourez - en la douceur inno-
cente ;

Et bénissez l'Auteur de ces dons précieux,
 Ce n'est qu'à vous qu'il les présente.
 Ces richesses ne sont ni pour lui ni pour
 moi ,

Usez - en, livrez - vous à cette douce loi ;
 Et rendez grace à sa main bienfaisante.
 Nous entendons par-tout la même voix,
 Tout ici bas au plaisir nous excite :

A jouir tout nous invite ;
 Les yeux sont éblouis du vif émail des
 fleurs

Que Zéphyr dans nos champs au matin
 fait éclore ,
 Et qu'il fait embellir de plus belles cou-
 leurs ,

Pour en faire hommage à Flore.
 Ici les doux oiseaux volant sur les Buif-
 fons ,

Gazouillent , à l'envi , mille & mille
 Chançons :

Ce clair ruisseau qui fuit dans la prairie ,
 Et fait sans s'arrêter mille cercles divers ,
 Mêlant son doux murmure à leur tendre
 harmonie ,

Par-to
 Chaqu
 Afin q

L
 E
 La nat

Prodig

T
 R
 E
 N
 O
 N
 S
 N
 E
 E
 N
 D

Mais q

des
atin
cou-
huif-
mille
ie,
ers,
ndre

Hélas ! les mortels insensés
Sont de l'aveuglement devenus les vic-
times

Aux biens qui les cherchoient ils se sont
refusés ,

Dans des plaisirs si purs ils ont placé
des crimes ;

Esclaves rampans & honteux ,

De fanatisme & d'ignorance ,

Ils ont interdit à leurs vœux

Les doux plaisirs , enfans de l'innocence ,

Qui s'offrit par-tout devant eux.

Mais regardez quelle est votre impru-
dence ;

Et rougissez , o mortels trop soumis !

Quoi ! ce n'est que pour votre perte ,

Que ces biens ont été produits ?

Des fleurs le vif éclat & la douceur des
fruits ,

Tous les trésors dont la terre est couverte

Etalent à vos yeux leurs perfides faveurs ,

Pour verser sûrement le poison dans vos
cœurs ?

Quoi ces vifs sentimens dont notre ame
est émue ,

A l'aspect de la beauté ,
Ces charmes attrayans qu'elle offre à notre
vue ,

Où sont mêlés les traits de la Divinité ,
Ces agitations aimables ,

Ces desirs , ces transports qu'elle fait naître
en nous ,

Sont-ils des mouvemens qui nous rendent
coupables ?

Ne brille-t-elle , hélas ! des attraits les
plus doux ,

Qu'afin de nous porter des coups
Aussi cruels qu'inévitables ?

O vous , Etre suprême , Auteur de tous
les biens

Dont vous offrez la jouissance ,
Si ces riches présens , ouvrage de vos
mains ,

Sont des pieges tendus contre notre in-
nocence ,

Retirez , retirez vos bienfaits inhumains ;
Sauvez-nous par pitié des périls trop cer-
tains

D'une si funeste abondance :

Mais loin de nous de pareils sentimens,
 Etouffons ces injustes craintes,
 Et ne portons pas nos plaintes
 A qui nous ne devons que des remercie-
 mens.

Jouïssons, jouïssons avec reconnoissance,
 Des bienfaits infinis de sa magnificence;
 Mais ennemis de leur propre bonheur,
 Les hommes ont de la nature
 Etouffé la voix sainte & pure,
 Qui parloit sans cesse à leur cœur,
 Pour se soumettre à des loix chimériques,
 A des devoirs fantastiques
 Qui remplissent leurs jours d'épouvante &
 d'horreurs,

Il n'est plus rien pour eux de légitime,
 Un regard, un desir, un penser est un
 crime :

Ils n'ont plus à cueillir parmi tant de mal-
 heurs

Que de tristes moissons d'amertume & de
 pleurs.

L'homme ainsi s'est chargé de chaînes trop
 pesantes,

Qui

Touj

Mais

A pei

Vous

Sage

Coule

Athén

Vers l

Ne fer

Dont

N'en p

P

Ami de

Je

Qui le font sans cesse gémir :
Toujours elles se font trop vivement sen-
tir ;

Mais que peuvent ses mains foibles & lan-
guissantes ?

A peine tente-t-il des devoirs superflus.

Ces chaines soulevées

Bientôt par leur chute aggravées ;

Ne font que s'appesantir plus.

Vous qui voyez les erreurs & les peines

Du reste des foibles humains ,

Sage par leurs malheurs , libre de craintes
vaines ,

Coulez , coulez des jours plus purs ,

Athénaïs , suivez l'infailible lumière

Du flambeau de la vérité :

Vers les plaisirs c'est lui qui vous éclaire ;

Ne fermez pas les yeux à la clarté ,

Comme fait le Peuple hébété ,

Dont la débile & tremblante paupière

N'en peut souffrir l'éclat & la vivacité.

Pour moi disciple d'Epicure,

Ami de la vertu , sectateur des plaisirs ;

Je ne connois que la Nature ;

M

Et n'obéis qu'à ses desirs.¹
 Hé quoi ! la frivole espérance
 Des biens d'un douteux avenir ,
 Détruiroit la jouissance
 De ceux qu'on peut prévenir ?
 Pour suivre une ombre fugitive ,
 Nous fuirions les attraits qu'offre la vo-
 lupté ;

Et dans une attente craintive ,
 Nous passerions notre félicité.
 Non , non : notre ame ainsi ne peut être
 captive ,
 Nous trouvons dans nos sens plus de réa-
 lité :

Aux plaisirs de l'éternité
 Faudra-t-il donc que l'on immole
 Tous les plaisirs d'ici-bas ;
 Que notre ame sans cesse vole
 A ceux qu'elle ne connoit pas ?
 D'un bonheur imaginaire
 Je ne repais pas mon cœur ;
 Le seul bien présent peut faire
 Mon unique & vrai bonheur.
 Qui peut assurer si la vie ,

Par

Ou

Mais

N'est

Pu

Se c

L'he

La

Moi

Com

Si p

Par la destruction des fragiles ressorts
 Dont est composé notre corps ,
 Nous fera pour jamais ravie ;
 Ou si la mort fera d'un autre état suivie ?
 Mais si l'Etre pensant , que nous nom-
 mons esprit ,
 N'est rien qu'un sang subtil , une flamme
 légère ,
 Modalité de la matiere ,
 Qui s'altère & s'évanouit ;
 Puisqu'il doit un jour se résoudre ,
 Se changer , s'exhaler & se réduire en
 poudre ,
 J'attendrai tranquillement
 L'heure qui doit me rendre à mon premier
 néant.
 La Nature , dit-on , sent une horreur ex-
 trême
 Pour cet anéantissement ,
 Moi , je ne connois point de pareils sen-
 timens :
 Comme j'en suis sorti , j'y rentrerai de
 même.
 Si l'esprit au contraire , est immatériel ,

En brisant les liens de sa prison grossière ;
 Que l'on fait ici-bas servir à la manière ,
 Ce feu sacré , cet esprit immortel ,
 Doit , par son essence divine ,
 Retourner dans le sein de cet Etre éternel ,
 Dont il tire son origine.

Attendant cet instant vainement redouté ,
 Profitons bien de ceux que le destin nous
 laisse :

Aux plaisirs notre cœur porté ,
 Entre leurs bras doit aimer la sagesse ,
 Mere de la tranquillité.
 Que ses leçons soient sans foiblesse ,
 Ainsi que sans férocité.

La voluptueuse indolence
 Ouvre à nos vœux son sein tranquille &
 doux ;

Tandis que le soleil se leve encor pour
 nous ,
 Coulons dans les plaisirs des jours pleins
 d'innocence ,

Soumis en tout aux ordres du destin ,
 Sachons , par une heureuse adresse ,
 De nos jours régler la fin :

Mais songeons cependant avec quelle
vitesse

Ces instans précieux s'échappent de nos
mains :

Ce tems , cet heureux tems se dérobe
sans cesse

Et fuit bien loin de moi , tandis que je
m'en plains ,

Goutons donc les douceurs que donne la
jeunesse ,

Athénaïs , ainsi le prescrit la sagesse ;

Et puisqu'il nous faut tous périr ,

Tâchons au moins de vivre

Avant que de mourir.

QUESTION DE THE'OLOGIE.

Sur un prix remporté à l'Académie des
Sciences en 1728. pour prouver que les
Théologiens ne connoissent point Dieu.

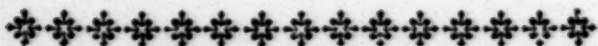
Ces ignorans seront ignorés. Cor. 14, 38.

Ceux qui ne connoissent point Dieu sont

des infensés , qui ne sont experts qu'à faire le mal. Jean 4 , 22.

Dans ce tems-là , nul n'aura besoin d'enseigner son Prochain à connoître Dieu : car tous les Elus le connoîtront , dit le Seigneur. Heb. 8 , 11.

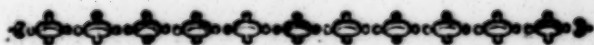
Quiconque fera mourir les justes , dira encore qu'il rend service à Dieu , parce que tels persécuteurs ne connoissent point Dieu. Jean 16 , 2 & 3.



Q U E S T I O N .

Vous, Docteurs en Théologie ,
Puisque nous voici dans ce lieu ;
Sans aucune Amphibologie ,
Dites-nous ce que c'est que Dieu ?





R É P O N S E.

Loin de rien décider sur cet Etre su-
prême ,
Gardons, en l'adorant, un silence profond ;
Ce Mystere est immense , & l'esprit s'y
confond ;
Pour dire ce qu'il est, il faut être lui-même.



R E P L I Q U E.

Qui ! parmi vos plus beaux Es-
prits ,
Cette Réponse pitoyable
Qui ne dit rien du tout , a remporté le
prix ;
Les vers en sont polis , l'Harmonie
agréable ,
Mais qu'y voit-on de raisonnable ?
Si vous n'avez jamais compris
L'Esprit de l'Univers , l'Etre seul adorable,

Mal-à-propos, Docteurs , vous avez entre-
pris

De vouloir enseigner son culte à tout le
monde ;

Quand votre ignorance profonde

Ne fait quel est ce Dieu , fait - elle en
bonne-foi

Quelle est sa volonté , son culte , ni
sa loi ?

Hé ! comment voulez-vous que sur vous
on se fonde ?

Puisque vous ne connoissez point

Quelle est la nature divine ,

A quoi sert donc votre Doctrine ,

Qu'à nous abuser sur ce point ?

Pourquoi nous prêchez-vous de croire des
Myſteres

Que vous n'avez jamais conçus ?

Qui nous assurera que de vaines chimeres

N'auroient point abusé nos Peres ,

Dont la tradition vous a déçus comme
eux :

Dans un être tout bon , est-il de la colere?

De la vengeance , des Fureurs ?

Qu'une humeur jalouse l'altere ?
Qu'il ait de la rancune & mille autres er-
reurs ?

Qu'il se repente enfin d'avoir fait un
ouvrage ,

Ainsi que prêchent ces Docteurs ?
Et que l'Etre tout bon , tout prévoyant ,
tout sage ,

Aux lâches passions , comme aux vils
attributs ,

Se trouve assujetti , suivant le témoi-
gnage

De leurs Ecoles de Bibus ?

Le peuple admirateur de frivoles rebus ,
Dans ce Quatrain , peut - être , y trouve
du sublime :

Mais l'homme bien sensé n'en fera point
d'estime :

Ce n'est qu'un ridicule abus :

Ainsi sont faits tous ceux dont l'erreur
nous opprime

En nous cachant la vérité ,
Par les détours subtils de la vaine magie ,
Qu'on nomme avec respect , chez nous ,
Théologie , M 5

Mais qui n'est , tout au plus , qu'un fa-
voir inventé ,

Pour couvrir la raison d'affreuse obscu-
rité.

Hé ! qui pourroit, Docteurs , selon votre
Doctrine ,

Croire , adorer , aimer une Divinité ,

La servir , la prier que sa bonté divine
Soulage notre infirmité ?

Si nous n'en avons nulle idée ,
Sa grace à nos desirs peut - elle être ac-
cordée ?

Hé ! comment saurons - nous comme il
faut l'invoquer ;

Peut-être en vous suivant , ce sera le
choquer ?

Car , qui peut bien servir un maître
Quand il ne l'a jamais connu ?

Et même, selon vous , ne le pouvant con-
noître ,

Faudra - t - il l'invoquer en langage in-
connu ,

Comme Rome toujours a voulu le pres-
crire ?

Quoi ! pouvons - nous bien nous
flatter ,
Quand nous ne savons pas ce que nous
osons dire ,
Que Dieu voudra nous écouter ?
Je l'avois bien prévu , que votre intelli-
gence
Ignoroit du vrai Dieu l'entiere connois-
sance :
Cependant vous voulez faire errer les
mortels
Sans qu'ils puissent suffire à vos lâches
demandes ;
Vous leur faites donner offrandes sur of-
frandes :
Voilà le seul motif de votre Doctorat ,
Que vous nous annoncez avec tant d'ap-
parat.
Docteurs , en vérité , vous vous trompez
vous - mêmes ,
Vos syllogismes , vos systèmes ,
Ne sont qu'un vain babil , & tous vos
argumens
Ne sont que des embrouillemens ,

Qui voudroient nous ôter l'entiere con-
noissance

Que nous avons d'un Dieu tout-puissant ,
tout immense ,

Tout bon , tout grand , tout saint , tout
juste , tout parfait ,

Qui fit tout , par qui tout fut fait.

Mais si du bien , du mal , vous cherchez
l'origine ,

Dans ce Fabricateur , dans cette Ame di-
vine ,

Sachez que le mal & le bien

Sont deux principes nécessaires

Qui subsistent par leurs contraires.

Car dans l'Univers il n'est rien

Qui n'ait quelque contraire , ou quelque
antipathie :

Il n'est nul bien sans mal , & cette vérité

Nous fait voir que la fausseté

Avec le vrai ne peut avoir de sympathie ;

La lumiere & l'obscurité ,

La joie & la mélancolie ,

Sont contraires de qualité ,

Ainsi que la santé l'est de la maladie.

Ainsi

La na

Ainsi

Elle

Les

Des

Car

Et ne

Ainsi

Ce

De

Et fu

En j

Que

Pou

Qui

Ainsi par le contraste , en incidens divers ;
La nature subsiste & régit l'Univers.

Ainsi Dieu , de tout tems , l'ayant déterminée ,

Elle doit à jamais suivre sa destinée ,
Malgré tous les vœux des mortels,
Les prieres & l'encens fumant sur les
autels ,

Des humains les pompeux & dévots
sacrifices ;

Car Dieu, prévoyant tout, a tout préordonné,
Et nécessairement tout prédéterminé.

Il n'est prestige ni miracle

Qui puisse y faire aucun obstacle.

Ainsi , sans nous en tourmenter ,
Ce qui doit arriver arrivera sans doute ;
De nos conditions il faut nous contenter
Et suivre sagement le cours de notre route,
En jouissant des biens avec sobriété.

Que votre aveugle foi, suivant l'obscurité,
Docteurs, vous mene aux lieux où

l'ame ne voit goutte :

Pour nous , de la raison nous suivrons la
clarté

Qui conduit au séjour de la Félicité.

L'ANTI-THÉOLOGIE.

Contre tous les Professeurs du mensonge & de la superstition , qui veulent faire passer leurs rêveries & leurs chimères pour articles de foi.

*Aux amateurs de la droite raison &
de la vérité.*

Bien-aimés , ne vous fiez point à tout esprit , mais éprouvez les esprits , savoir s'ils sont de Dieu : car plusieurs faux docteurs sont venus au monde. 1. Jean. 4 , 1.

P R É F A C E.

Aux fanatiques , idolâtres , & superstitieux , ennemis de la vérité , qui ne peuvent souffrir la saine doctrine : mais ayant les oreilles portées au mensonge & à

Perre
leurs
vice
fabul
moth

V

Qui
Lect
Don
Faux
Don
Et q
Enfo
Si v
Peup
Et fa
Escl
Ado
De
Sans
D'op
Suiv
Rail

l'erreur , se font des Docteurs suivant leurs desirs , & en se détournant du service du vrai Dieu , ils s'abandonnent aux fabuleuses chimères de ces sophistes. Timoth. 2 , 4 , 3.

Vous , ennemis de la droite raison ,
 Qui rejettez cette clarté céleste ,
 Lecteurs nourris de dangereux poison ,
 Dont vous séduit le mensonge funeste :
 Faux sectateurs de prestiges pervers ,
 Dont est rempli tout ce vaste univers ;
 Et qu'on diroit qu'une noire magie
 Enforcela de sa Théologie.
 Si vous pouvez , répondez à ces vers ;
 Peuple insensé , Peuple visionnaire ,
 Et fanatique & superstitieux ,
 Esclave vil de l'erreur mensongere ,
 Adorateur d'une sotte chimere ,
 De préjugés & d'une foi sans yeux ,
 Sans fondement , raison , ni connoissance.
 D'opinions chacun est entêté ,
 Suivant l'instinct de sa crasse ignorance ,
 Raisonne enfin comme une âne bêté ,

Sans rien savoir , fans nulle intelligence ,
 Qu'un reste impur que l'Ecole a dicté ,
 Qui n'est au fond , qu'Erreur , qu'extra-
 vagance ,
 Qu'amusement , qu'abus , que fausseté ;
 Or de ces gens d'esprit tant infectés
 Vous allez voir l'authentique sentence.

L'ANTI - THÉOLOGIE.

NOn , Messieurs les Docteurs , vos so-
 phismes divers
 Ne détruiront jamais la raison qui m'é-
 claire ,
 De vos dogmes trompeurs , vous trou-
 blez l'univers ,
 Mais votre aveugle foi n'est qu'erreur ,
 que chimere ,
 Qu'une illusion téméraire ,
 Comme vous verrez en ces vers.
 Il faut , nous dites-vous , croire tous vos
 mysteres ,

Ou nous ferons damnés . . . Damnés ! le
mot est doux !

Mais ces mysteres saints , de qui les tenez-
vous ?

De qui ? nous les tenons des leçons de nos
Peres ,

Par la tradition , ils sont passés à nous ;

Il faut croire , sans contredire ,

L'aveuglement doit nous suffire ,

Et nous nous y soumettons tous.

Fort bien : mais dites-moi , sans chagrin
sans courroux ,

Tous les hommes sont faux , vos peres
pouvoient l'être ,

Ou bien des ignorans , autant que vous ,
peut-être :

Quelle preuve avez-vous de leur vocation ;

Pour croire aveuglément à leur tradition ?

Vous ne pouvez avoir pour fonder vos
systèmes ,

Que ce qu'ils vous ont dit eux-mêmes ;

Eux-mêmes les ont dits , comme ils les
ont connus ;

Eux-mêmes pourroient bien avoir été
déchus ;

Puisque tant de docteurs errent à votre
compte ,

Vous pouvez bien aussi , comme eux ,
errer sans honte.

Qui fait la vérité ? Est-ce vous ; oui ; abus.
Vous savez vous tromper , Docteurs , &
rien de plus ;

Car suivant tous vos paradoxes ,
Parmi tous ceux que vous blâmez ,
Vous ne sauriez jamais passer pour ortho-
doxes.

Ils vous condamnent tous , & vous les
condamnez :

Pas deux du même avis , pas un qui ne
diffère

Sur la foi de quelque mystère :

Vous blâmez tous les gens dont vous êtes
blâmés ;

Qui devrait décider ? La raison ce me
semble :

Point du tout , direz-vous , ce doit être
la foi :

Il est vrai , l'une & l'autre sont assez mal
ensemble ;

Car la foi se fait une loi
 De croire sans raison , sans preuve , ni
 sans doute ,
 Tout mystere où jamais le bon-sens ne
 vit gouté.
 C'est ainsi qu'il faut croire : un pouvoir
 absolu
 Vous l'ordonne ; croyez : l'Eglise l'a voulu.
 Mais je demande quelle Eglise
 Me doit prescrire un règlement ,
 Sur qui doit mon ame soumise
 Poser l'assuré fondement ?
 Chacun tient pour la sienne , & la croit
 fermement ;
 Croyez votre Pasteur , en matiere si haute ;
 S'il fait mal à son Dam , ce n'est pas vo-
 tre faute ,
 J'en conviens ; mais lequel dois-je avoir
 pour Pasteur ?
 Si mon Pasteur est faux , dois - je , en un
 précipice ,
 Suivre ses pas errans , pour plaire à son
 caprice ,
 Comme un aveugle suit un mauvais con-
 ducteur ?

Dois-je, enfin, me soumettre aux soins
d'un imposteur ?

Dieu me saura-t-il gré si je suis un perfide,
Un traître, ou bien un radoteur ?

De cent Docteurs, enfin, que je prendrai
pour guides,

C'est une question que pas un ne décide :
Ou chacun la décide en sa propre faveur.

Chacun la veut pour soi : chacun dit c'est
la nôtre.

Qui vaut mieux de l'une ou de l'autre ?

Qu'on me prouve, je viens toujours sur
ce point-là ;

Et ne puis croire sans cela.

Ma raison veut avoir quelque preuve plus
claire

Que les lieux communs d'un Curé ;

Ce fatras obscur de chimères,

Qu'on débite au peuple effaré,

Avec le sens commun ne s'accommode
guere.

Qu'on me parle raison d'un esprit épuré,
Je suis prêt d'écouter & croire vos mystères ;

Et si p

Ce

Bi

Bien éc

Si disc

Bi

Les par

Qu

De

Qu'ils g

Ou que

Un

Oui : m

Et

Qu

Pouvez

Et si par la raison on n'y peut rien con-
noître ,

Certes , pour croire il faut donc être
Bien aveugle , ou bien éclairé ;
Bien éclairé , pour voir du vrai dans des
mystères

Si discordans entr'eux , au bon-sens si
contraires ;

Bien aveugle , pour ne voir pas
Les panneaux que l'on tend à ces âmes
vulgaires

Qui croient , & font si grand cas
De ces frauduleuses chimères ,
Qu'ils goûteront un jour des Biens ima-
ginaires ,

Ou que , pour les punir , Dieu creuse sous
leurs pas

Un enfer après le trépas.

Oui : mais , dites-vous , on risque à ne
pas croire ,

Et croyant , vous ne risquez rien :

Qui vous a conté cette histoire ?

Pouvez-vous croire tout , & le mal , & le
bien ?

Le faux , le fou , l'injuste , ainsi que l'équitable ?

La vérité , comme la fable ?

Non : donc il faut opter , & choisir un parti :

De cent, nonante-neuf auront le démenti ;
Votre parti tout seul sera le véritable ,
Mais que prouve-t-il plus qu'un autre ?
rien , hélas !

Nous retombons toujours dans le même embarras.

Il ne prouvera rien , il croira sans comprendre ,

Sans raison , s'appuyant dessus la foi d'autrui ;

Il paiera les tributs que chacun peut prétendre.

Toujours soumis à tout , toujours prêt à se rendre.

Quand on n'a ni bon-sens , ni raison pour appui ,

Que faire ? ce parti n'est pas mauvais à prendre.

Un aveugle , conduit par un autre , dira :

Si j'y tombe , il y tombera.

La consolation est toujours quelque chose

Mais venons , il est tems , au principe des causes ,

Et voyons si quelqu'un de vous contredira ?

Plus je cherche , & plus j'envisage
De ce vaste univers le merveilleux ouvrage ,

Plus je vois de témoins de la divinité ;
J'en conçois l'excellence & la solidité ,
J'adore , en frémissant , l'immense déité ;
Dont mon esprit se forme une si belle image :

Mais si j'en cherche davantage ,
Je ne trouve qu'obscurité :

La vérité , cachée au milieu d'un nuage ,
A mon esprit confus n'offre plus de clarté ;

Rien ne fixe mon doute & ma perplexité ;
En vain de tous côtés je cherche quelque usage

Qui du bon , qui du droit ne soit pas écarté ;

De mille préjugés chaque peuple entêté
 Me tient un différent langage,
 Et la raison prudente & sage
 Ne découvre qu'erreur & qu'ambiguïté.
 Chrétien, Turc, Chinois, tout le monde
 raisonne :

Chacun dit, ma croyance est bonne;
 L'un dit blanc, l'autre noir, & ne s'ac-
 corde point :

Qui croirai-je, du Talapoin,
 Ou bien du Docteur de Sorbonne?
 Aucun : mais je demande un juge sur ce
 ce point ,

Qui soit juge sincère , & n'épouse per-
 sonne :

Ce sera le bon sens qui vous dit , en deux
 mots ,

Docteurs , vous êtes tous des fourbes &
 des fots ;

Car si vous croyez véritable
 Tout ce que vous prêchez & débitez aux
 gens ,

Vous ne distinguez point le vrai d'avec
 les fables.

Vous

D'écl
 Si vo

Le v

Sous
 Des

Les
 L'En
 Et la
 Tou
 Q
 E

Et l

Vous êtes donc des ignorans
 D'éclaircir un mystère, en étant incapables.
 Si vous ne croyez point, avouez donc,
 Docteurs,

Que vous êtes des imposteurs.
 Le vulgaire, en aveugle, à l'erreur s'abandonne ;

Et la plus froide fiction ,
 Sous l'austère manteau de la Religion ,
 Des fots admirateurs , dont le Monde foisonne ,

Frappe l'imagination.
 Les révélations creuses & pathétiques ,
 L'Enfer, le Paradis, soumettent la fierté ;
 Et la crainte ou l'espérance dont on est agité,
 Tout donne aux ignorans cette docilité,
 Qui dans toutes les républiques
 Entretient la stupidité.

Les hommes vains & fanatiques
 Reçoivent sans difficulté
 Les fables les plus chimériques.
 Un petit mot d'éternité
 Les rend benins & pacifiques ;
 Et l'on réduit ainsi le vulgaire hébété

A baïſer les liens dont il eſt garrotté.
 Certain légiſlateur , par ſemblables prati-
 ques ,
 Sut fixer autrefois un peuple inquiété ,
 Et ſurprit ſa crédulité ,
 En donnant ſes loix politiques ,
 Sous le nom ſpécieux d'une divinité.
 Puis feignant d'avoir vu ſur un mont
 écarté ,
 Des viſions béatifiques ,
 Il fit entendre alors à ces peuples ruſti-
 ques ,
 Qu'un Dieu dans ſon éclat , & dans ſa
 Majeſté ,
 A ſes yeux éblouis s'étoit manifeſté.
 Après il leur fit voir les ordres authenti-
 ques
 Fabriqués à ſa volonté :
 Il appuya le tout par des dits pathétiques,
 Que ſon propre intérêt avoit ainſi dictés ;
 Qui furent établir ſes ordres deſpotiques ,
 Et fonder ſon autorité
 Sur cent maximes tyranniques.
 Or , d'un Gouvernement de la ſorte in-
 venté

Tout ce Peuple fut enchanté ,
 De ces fadaïses magnifiques ,
 Dont jusques à présent le Monde est infecté.

Ce discours un peu fort , vous déplaira
 peut-être ,

Docteurs , & pour certain , vous le condamnerez

Par la loi du plus fort , dont vous vous armerez :

Cette loi qui décide en maître ,
 Est la seule raison dont vous vous servirez.

Mais pour des raisons raisonnables ,

Raisons justes & sans détours ,

Elles vous manqueront toujours

Pour la défense de vos fables ,

Comme on peut colliger par tout cet entretien :

Ce n'est pas votre goût , mais chacun a
 le sien.

Je ne dis pas pourtant qu'il n'est aucun
 mystère ,

Point d'Enfer , de Démon , d'Ange , de
 Paradis ,

De Résurrection , & le reste. Je dis ,
 Sans raisonner en téméraire ,
 Que s'il en est , pour sûr , nul homme n'en
 fait rien ,

Et sur ce qu'on ignore on doit toujours
 se taire.

La foi , me direz-vous , le montre pour-
 tant bien ;

Cette preuve est certaine & claire :
 Par foi nous connoissons hé quoi ? vaine
 chimere !

Fantôme décevant ! avez-vous de la foi ?
 Vous , quoi ! pourriez - vous bien me le
 prouver à moi ?

Allez donc dans les mers profondes ,
 Planter des arbres au milieu :

Transportez les monts de leur lieu ;

Cheminez au travers des ondes :

Arrêtez le soleil ; Docteurs , faites - nous
 voir

Des morts ressuscités , des prodiges étran-
 ges . . .

Point du tout , ces travaux passent votre
 -savoir ;

Cependant vous parlez d'Enfers , de Dia-
bles , d'Ange ,

De gens grimpés en l'air , de célestes
Phalanges ;

Messieurs , proposez-vous chose en votre
pouvoir ,

De prouver , ou sinon taisez - vous sur
ces choses ,

Et sur mainte autre encor que vous ne fa-
vez point :

Adorons, d'un cœur droit, le principe des
causes ,

Le Créateur de tout , Dieu c'est l'unique
point ;

Remettons en lui seul , & la mort & la
vie ,

Aimons-le , faisons bien , gardons-nous de
tout mal.

Au reste , passons sans envie

Par-dessus le savoir fatal ,

Qu'il a voulu cacher : car toute notre
étude

Ne peut en débrouiller le ténébreux ca-
hos :

Toute recherche en est & téméraire &
rude :

Passons notre vie en repos ;

La raison & la conscience

Que nous avons reçues au sortir de l'en-
fance ,

Suffisent pour nous amener

A cette fin que Dieu destine :

Le plus sûr est , sans tant tourner ,

De suivre cette loi divine ,

Qu'il veut bien à tous nous donner.

Pourquoi la fiction, par l'homme imaginée,
Doit-elle l'emporter sur la réalité ?

L'ame au mensonge abandonnée,
En dépit du bon sens , suivra la fausseté ?
En rejetant le vrai , le réel , la clarté ?

Quelle thèse pourroit être plus erronée ?
Et puisque la raison à mon ame est don-
née ,

Je crois que c'est pour raisonner ,

Examiner , déterminer ;

Sans cela , pourquoi Dieu l'auroit-il or-
donnée ?

Et pourquoi , puisque j'ai des yeux ,

Dois-je voir par les yeux des autres ?
 Qu'on me montre donc , que les
 vôtres
 Sont plus sûrs que les miens , & me gui-
 deront mieux ;
 Que c'est par vous , enfin , que je dois
 me conduire ,
 Qu'à votre aveugle foi ma clarté doit
 souscrire ,
 Que Dieu vous a commis au monde pour
 cela ,
 Que je dois obéir , que je n'ai rien à dire,
 Et qu'enfin c'est bien vous que mon choix
 doit élire :
 Qu'on me prouve , & j'en reste là.
 Maïs vous niez , dit - on , les Principes
 vulgaires ,
 Sur quoi sont fondés nos mysteres:
 Comment peut - on prouver ? ho ! voici
 l'embarras !
 Hé quoi ! ne tient - il dont qu'à bâtir un
 fatras
 De principes imaginaires ,
 D'opinions & de chimeres ?

Car chacun en bâtit, Messieurs, dans un
tel cas ,

Avant que proposer les choses ,
Il faut en établir le principe & les causes ,
Avec preuves , sinon l'on ne vous croi-
ra pas :

Or , tout principe de foi-même
Se peut prouver fort aisément :
Ce ne doit pas être un système
Obscur à notre entendement.

L'ame de l'Univers , Auteur de la Nature,
L'Etre fabricant de toute créature ,
Qui du vaste infini pose les fondemens ,
Et dans l'immensité place les élémens ,
Ce Dieu qui sut fixer l'obscur & la lumière,
Débrouiller le cahos , le vuide & la
matiere ,

A notre entendement, se laisse appercevoir;
Mais vous , Docteurs , faites - nous
voir

La vérité de vos Principes ,
De vos Types & Prototypes ;
Prouvez , je cede à leur pouvoir ,
Répondez - nous , Docteurs , soutenez
l'Hypothese .

Sinon j'ajouterai ce point ,
 Que votre doctorat se taïse ;
 Buvez , mangez , dormez toujours bien
 à votre aïse ,
 Et ne nous endoctrinez point.
 Allez parmi les Astrologues ,
 Les diseurs d'horoscope , & les chiroman-
 ciens ,
 Débiter à des fots vos magnétiques dro-
 gues ,
 Comme font les forciers & les magiciens :
 Car il est de ces gens , beaucoup plus
 qu'on ne pense ,
 Quoique plusieurs disent que non :
 Je soutiens qu'il en est ; mais toute leur
 engeance
 Se nomme par quelque autre nom.
 Docteurs , répondez donc , si vous savez
 répondre ?
 Ou ne ne répondez point : certes vous
 ferez bien ;
 Tout votre Doctorat n'est qu'un foible
 soutien ,
 Votre foi sans raison , ne sert qu'à vous
 confondre ;

Et puisque sans raison, vous ne sauriez
répondre ,

Défaites-vous , vous ferez bien ,
D'une ridicule Doctrine

Qui n'a ni raison , ni bon sens.

Mais avec ma raison, je conçois & j'entends,
Je réfléchis, je pense, en un mot j'examine,

Je conclus , je me détermine ,

Je crois avec raison , voilà la juste foi.

La raison suit des sens la véritable route ;

Elle juge par eux, eux seuls lui font la loi.

Le Musc se reconnoit par l'odorat, sans
doute ;

Si l'on croit le blanc , c'est parce qu'on
le voit :

On croit l'absynthe amere au moment
qu'on la goûte ;

Ainsi, c'est par les sens , que notre raison
croit.

Mais croire sans raison , Docteurs , je
soutiens moi ,

Qu'on est aveugle, sot, ignorant, imbécille,
Incapable de tout , & que certainement ,

Votre Théologie est fausse , est inutile ,

Et n'e

Croye

Toute

Les m

Ce q

Faudr

Croir

Qui

Faut-

Faut

Et n'est que pour les fots un sôt amuse-
ment.

- Ce n'est que chose téméraire ,
Sans clarté , ni sans jugement ,
Qu'elle propose à tous de faire :
Croyez sans raisonner. C'est sur ce fon-
dement ,
Sur la foi , puis sur le mystere ,
Qu'elle établit son sentiment.

Toute Religion parle même langage ,
Les mysteres , la foi , les miracles , c'est
tout :

Ce que de concevoir aucun ne vient à
bout ;

Faudra-t-il se livrer à ce rude esclavage ?
Croire , obéir , à qui ? à des gens comme
nous ,

Qui n'en savent pas plus , souvent bien
moins encore ,

Qui tiennent des propos de fous ,
Propos que le plus docte ignore :
Faut-il croire pourtant , sans preuve &
sans raison ?

Faut-il sacrifier , pour cet arrêt funeste,

Et notre intelligence & les siens & le
reste ?

Quoique beaucoup plus sûrs , & sans com-
paraïson ,

Plus conformes enfin aux loix de la na-
ture ,

C'est - à - dire au décret de la Divinité !

Car il n'est aucune imposture

Dans l'ordre naturel que Dieu nous a
dicté ,

Donc la raison doit seule être la règle
sûre

Qui conduit à la vérité.

Puis encor , de-là , nous propose

D'aimer le Créateur par dessus toute chose,

Et d'aimer le prochain aussi :

Or je conclus de tout ceci ,

Que c'est par la raison , que l'on connoît
la cause

Et le Principe de tout bien :

Toute félicité dans ce bien est enclose ,

A suivre encor ce bien la raison nous
dispose ;

Suivons - le donc , c'est tout : tout le reste
n'est rien.

LA BATHSEBATH.

Autrefois sur le point du jour ,
Une certaine Barfabée ,
Après sa cornette lavée ,
Voulut se laver à son tour.
D'abord fut pour ôter la crasse ,
Des doigts à la jambe l'on passe ,
De la jambe jusqu'au genou ;
Et de - là je ne fais pas où :
Tant qu'à la fin , chemise basse ,
Elle s'en donna jusqu'au cou ,
S'agitant de si bonne grace ,
Qu'un sage en fût devenu fou.
David , du haut de sa Terrasse ,
Je ne fais comment l'apperçut ;
Elle étoit blonde , blanche & grasse :
Le voilà tout-d'un-coup en rut.
Le grand vénéur de telle chasse
D'abord chez la Belle courut ,
Croyant d'y trouver bonne place :
Il fit l'ambassade qu'il dut ;

Mais avec sa bonne grace,
 La Belle assez mal le reçut,
 Soit pour la feinte, ou la grimace :
 Mais à la fin elle le crut.
 David la joint, David l'embrasse ;
 Et tant il fit qu'elle conçut ;
 La première fois ce ne fut
 Qu'afin de mieux marquer la chasse,
 L'enfant naquit, l'enfant mourut.
 Mais pour la seconde valut
 Un trésor à l'humaine race ;
 Car de-là vint, comme à Dieu plut,
 De main en main notre salut.
 Il faut avouer que la grace
 Fait bien des tours de passe-passe,
 Avant d'arriver à son but.



D

R

O

Dont

Les S

Retro

La te

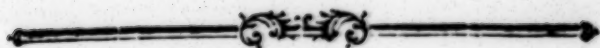
Et B

A l'ép

A l

App

Les



LETTRE DE VOLTAIRE

A U

ROI DE PRUSSE.

O Salomon du Nord ! ô Philosophe
Roi !

Dont l'univers entier contemploit la Sa-
gesse ;

Les Sages, empressés de vivre sous ta loi,
Retrouvoient dans ta Cour l'Oracle de la
Grece.

La terre en t'admirant se taisoit devant toi,
Et Berlin à ta voix sortant de la poussiere ,
A l'égal de Paris levoit sa tête altiere ,
A l'ombre des lauriers moissonnés à
Mollwitz.

Appelés sur les bords des rives de la Seine
Les arts encouragés défricheient ton pays.

Transplantés par tes soins , cultivés &
nourris

Les palmiers du Parnasse & l'olive d'A-
thenes

S'élevoient sous tes yeux enchantés &
surpris.

La chicane à tes pieds avoit mordu la
terre ;

Et ce monstre, chassé du temple de Thémis,
Du timide orphelin n'excitoit plus les cris.
Ton bras avoit domté le démon de la
guerre ;

Son temple étoit fermé, tes Etats agrandis,
Et tu mettois Bourbon au rang de tes amis.
Mais, parjure à la France, ami de l'Angle-
terre ,

Que deviendra le fruit de tes nobles tra-
vaux ?

L'Europe retentit du bruit de ton tonnerre,
Ta main de la discorde allume les flam-
beaux ;

Les champs sont hérissés de tes fieres
cohortes ,

Et déjà de Leipfick tu fais briser les portes.

Malheur

Tu vie

Le fer

Et la f

Tu vé

Tu po

Tu n'

Entou

Je ne

Qui ,

Désol

Et v

Offe

Malheureux ! Sous tes pas tu creuses des
tombeaux ;

Tu viens de provoquer deux terribles
rivaux.

Le fer est aiguisé , la flamme est toute
prête ,

Et la foudre en éclats va tomber sur ta tête.
Tu vécus trop d'un jour , Monarque in-
fortuné !

Tu perds en un instant ta sagesse & ta
gloire ;

Tu n'es plus ce héros , ce sage couronné ,
Entouré des beaux arts , suivi de la vic-
toire.

Je ne vois plus en toi qu'un guerrier ef-
fréné ,

Qui , la flamme à la main , se frayant un
passage ,

Désole les cités , les pille , les ravage ;
Et violant les droits des peuples & des
Rois

Offense la nature & fait taire les loix.



A V I S D E L' E D I T E U R.

CE n'est que l'amour pour la vérité & pour son Roi, & l'indignation la plus juste contre l'impudence du Sieur de Voltaire, qui ont inspiré à l'Auteur la Réponse suivante. Elle n'étoit point faite pour voir le jour, & seroit restée, selon toutes les apparences, dans le cercle étroit de quelques bons patriotes, amis de l'Auteur; lequel ne se sentant pas tous les talens requis pour la Poésie, pensoit qu'il falloit une meilleure plume que la sienne pour repousser l'audace de ce Mélitus moderne *. D'ailleurs en publiant cette réponse, on se voyoit dans la nécessité de tirer de la poussière une pièce qui sera à jamais l'objet de l'horreur & de l'exécration de tous les honnêtes gens; & qui méritoit, ainsi que son auteur,

* Mélitus & Anytus, calomniateurs de Socrate.

d'être
ténèbre

Mai

intérêt

imprim

Allema

la répo

cru qu

publiq

V

P Hi

Tant

Quan

De fa

d'être ensevelie pour toujours dans les ténèbres de l'oubli.

Mais l'appas d'un sordide & indigne intérêt ayant porté quelqu'un à la faire imprimer , & même à la traduire en Allemand , un des amis de l'Auteur de la réponse , en possédant une copie , a cru qu'il étoit de son devoir de la rendre publique.

R É P O N S E

A U X

V E R S P R E ' C E ' D E N S .

Philosophe , Poëte , Auteur indéchiffrable !

Tantôt impie ou sot , & tantôt admirable,
Quand le plus éclairé , le plus sage des
Rois

De sa haute faveur t'honoroit autrefois ,

Le monde t'admiroit, fondé sur ce suffrage
 Qui donnoit au public de ton mérite un
 gage :

On prônoit tes Ecrits , comme excellem-
 ment beaux ,

Et nul n'appercevoit leurs énormes dé-
 fauts.

Dès - lors qu'après du Roi ta mauvaise
 conduite

Te réduisit à prendre une honteuse fuite ,
 On ne fit plus de cas que de ton beau côté,
 On blâma ta laideur en louant ta beauté,
 Mais voyant aujourd'hui ton infame li-
 belle,

Chacun ne trouve en toi qu'une ame cri-
 minelle ,

Qu'un Auteur effréné , qu'un détestable
 objet ,

Qu'un calomniateur méritant le gibet.

Le scélérat Damien , selon toute justice ,
 Est digne assurément du plus cruel sup-
 plice ,

Pour avoir attenté sur les jours d'un grand
 Roi ;

Mais f

Ton e

Du pl

Et par

Faire

Tu lu

Malhe

Comm

Que l

Mais

Quels

N'est

Chan

Rais

Mais sur le même pied , que dira-t-on de
toi ?

Ton esprit de vengeance & ta malice
noire

Du plus digne des Rois veut détruire la
gloire ,

Et par un attentat également affreux

Faire de Frédéric un Prince monstrueux.

Tu lui blesses l'honneur , préférable à la
vie ;

Malheureux écrivain , quelle est donc ta
furie ?

Comment ton grand savoir ne te dicte-t-il
pas

Que les Rois sont à craindre , ayant de
fort longs bras ;

Mais si de sa faveur tu jouissois encore

Quels seroient les écrits que tu ferois
éclore ?

N'est-ce pas que ta Muse , ou plutôt ton
Démon ,

Chanteroit dans ce cas sur un tout autre
ton ?

Raisonneur insensé ! dans ton imperti-
nence ,

Tu veux que Frédéric soit parjure à la
France ?

On diroit que c'est toi qui reçois son ser-
ment ?

Un Roi n'est-il pas libre incontestable-
ment ?

Pour être devenu l'ami de l'Angleterre
A-t-il contre la France entrepris quelque
guerre ?

Et pourquoi celle-ci se croit-elle permis
D'assister à présent ses anciens ennemis ?
Ton approbation, obliquement guidée ,
Au seul Parti François sans doute est ac-
cordée.

Mais à juger les Rois es-tu donc appelé ?
Leurs secrets à tes yeux n'ont-ils rien dé-
voilé ?

Ou ta témérité n'est-elle pas extrême
D'oser en Magistrat condamner un Roi
même ;

C'est encor peu pour toi que de si mal ju-
ger ,

Tu fais évaporer ton esprit mensonger ;
Ton écrit impudent allègue des ravages ,

De tels

Des dé
Mais c

Et n'est
Qui te
Que de

Il en f
La cho

D'un

Eût ma
Son co
Si le R

Et son

Prophe
Tu co

Tu pou

De tels autres excès , des flammes , des pillages ,

Des désolations d'Etats & de Cités ;

Mais ce sont tous des faits par toi - même inventés.

Et n'est-ce pas aussi l'esprit de calomnie

Qui te fait avancer avec effronterie

Que des troubles présens Frédéric est l'auteur ?

Il en seroit plutôt le Pacificateur.

La chose est très-notoire , autant que très-certaine ,

D'un seul mot prononcé l'Impératrice Reine

Eût maintenu la paix & la tranquillité ,

Son conseil là-dessus manqua de volonté ;

Si le Roi fait la guerre , il la fait par contrainte ,

Et son cœur sur l'issue a lieu d'être sans crainte.

Prophète du malin, tu lui prédis des maux ;

Tu conduis contre lui deux terribles rivaux ;

Tu pouvois dire trois , & vanter leur puissance ,

Mais le ciel qui du Roi prit toujours la
défense ,

Qui lui donna toujours des succès glorieux,
Est plus puissant encor que tous ces en-
vieux ;

Il saura bien sur eux lui donner la victoire,
Tu pourras voir alors s'il a perdu sa gloire,
Si tu dois l'appeller Monarque infortuné ,
S'il n'est plus ce héros, ce Sage couronné,
Et ses prospérités confondant ta malice ,
Pourront te tenir lieu du plus cruel sup-
plice.

Au reste épargne-toi tes soins accoutumés,
De nier tes écrits, si-tôt qu'ils sont blâmés,
Ce ne seroit vraiment qu'une inutile feinte;
Les vers dont il s'agit portent trop ton
empreinte.

F I N.

TABBE

L Et
Mr.
Les A
la M
Epigra
Le De
du
Marf
le P
Discon
Fré
Gra
Statut
L'Eto
de
Le P
L'An
Epilog
Epitr

Ode
L'Art
Epigr



T A B L E

DES MATIERES.

L <i>Lettre Philosophique sur l'Ame , par</i>	
<i>Mr. de Voltaire ,</i>	Page 3
<i>Les Adieux de Mr. de Voltaire à Madame</i>	
<i>la Marquise du Châtelet, Chanson ,</i>	21
<i>Epigramme contre l'Abbé Terrasson ,</i>	27
<i>Le Débauché converti , par Mr. Robbé</i>	
<i>du Beauveset .</i>	28
<i>Marfias , Allégorie contre Rameau , par</i>	
<i>le Poëte Roy. Août 1737 ,</i>	37
<i>Discours prononcé à la Réception des</i>	
<i>Frée-Maçons , par Mr. de Ramsay ,</i>	
<i>Grand-Orateur de l'Ordre ,</i>	42
<i>Statuts de l'Ordre ,</i>	61
<i>L'Etonnement, Chanson parodiée d'un air</i>	
<i>de l'Opéra Comique ,</i>	64
<i>Le Poëte vengé , Riposte satyrique ,</i>	66
<i>L'Ane & le Rossignol , Fable ,</i>	71
<i>Epilogue ,</i>	76
<i>Epître à Uranie , par Mr. de Voltaire ,</i>	
	77
<i>Ode à Mr. de Voltaire ***</i>	86
<i>L'Art d'aimer ,</i>	93
<i>Epigramme ,</i>	95

<i>La Coquette,</i>	96
<i>Chanson, Apologie du Jansénisme,</i>	100
<i>Qui-pro-quo,</i>	101
<i>Bouquet,</i>	ibid.
<i>Lettre a Madame de ***,</i>	103
<i>Le Nez & les Pincettes, Conte par Mr. Piron,</i>	105
<i>La Mule du Pape, Conte,</i>	112
<i>Le nouveau Roi des grenouilles ou le P. J. dans un Fossé, Stances libres,</i>	115
<i>Epigramme sur Mr. de Voltaire,</i>	130
<i>Les deux Rats, Conte,</i>	131
<i>L'Y grec, ou la Foudre, Conte,</i>	134
<i>Enigme, le mot est le hochet,</i>	136
<i>Epigramme contre le Curé de S. F.</i>	137
<i>Epitaphe pour Jean-César Rousseau de la Parisiere,</i>	138
<i>Lettre de la Baronne de Roupillac à Madame des Etoiles, au sujet d'une brochure de Mr. l'Abbé de la Mare,</i>	139
<i>Admirable Transition de l'Abbé de la Mare en Escargot,</i>	145
<i>Lettre Pastorale du Révérendissime Patriarche Pellegrin, Patriarche de l'Opéra, au sujet de Bonnier & de la Petitpas,</i>	148
<i>La Bougie de Noël, Conte,</i>	153
<i>L'Anti-Mondain, par Mr. Piron,</i>	159

L'Hai
le
Conte
Excus
La P
enn
Apot

Epigr
Ode à
Epitr
un
Epigr

Autre
Le C
Le D
Le p
Quatr
d'
La C
Ode
Coupe
Etym
La P
Jouis
Vers
de
Lettre

T A B L E.

315

L'Habit ne fait pas le Moine , Conte par le même ,	163
Conte par le même ,	169
Excuse de Mr. Piron à Procope ,	170
La Réconciliation de Rousseau avec ses ennemis ,	173
Apothéose de Mademoiselle le Couvreur ,	177
Epigramme de quelqu'un qui , &c.	180
Ode à un Prélat , &c.	181
Epître d'un Auteur à un de ses amis dans un besoin d'argent ,	183
Epigramme contre un Prédicateur , &c.	185
Autre sur une rencontre , &c.	186
Le Chapitre Général des Cordeliers ,	187
Le Désagrément de la jouissance ,	200
Le point d'Aiguille , Conte ,	201
Quatrain du Comte de Guiche à Mr. d'Olonne ,	206
La Comtesse d'Olonne , Comédie ,	209
Ode à Priape , par Mr. Piron ,	227
Couplet ,	233
Etymologie de l'Aze-te-foute , Conte ,	234
La Puce , Conte ,	239
Jouissance ,	245
Vers à Madame de * * * sur un Passage de Pope ,	248
Lettre de Mademoiselle ... à Mr ...	249

Réponse ,	251
Epître à Athénaïs ,	255
Question de Théologie ,	269
Question ,	270
Réponse ,	271
Replique ,	ibid.
L'Anti-Théologien ,	278
Préface ,	ibid.
L'Anti-Théologien ,	280
La Bathsebeth ,	301
Lettre de Voltaire au Roi de Prusse ,	303
Avis de l'Editeur ,	306
Réponse aux Vers Précédens ,	307

FIN DE LA TABLE.

251
255
269
270
271
bid.
278
bid.
280
301
303
306
307